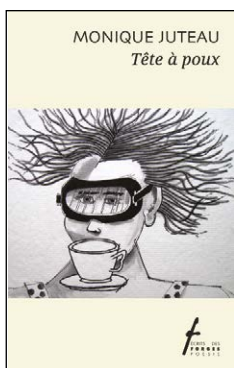


# LQ

critique  
+ littérature



Audrée  
Wilhelmy



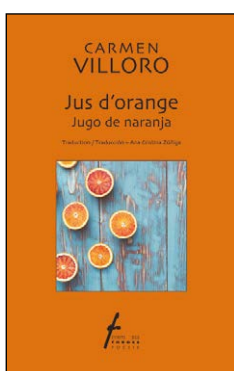
TÊTE À POUX  
Monique Juteau



LE BONHEUR  
CET ILLUSIONNISTE  
Julie Stanton



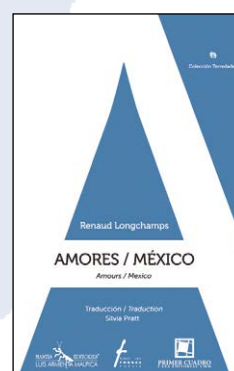
PAGES INTIMES  
DE MA PEAU  
(réimpression)  
Josée Yvon



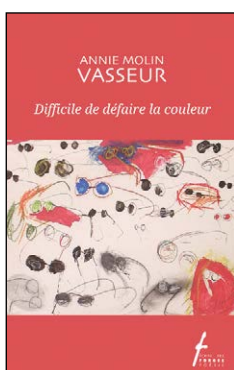
JUS D'ORANGE / JUGO  
DE NARANJA  
Carmen Villoro



L'ATELIER DES FORGES  
2016  
Collectif



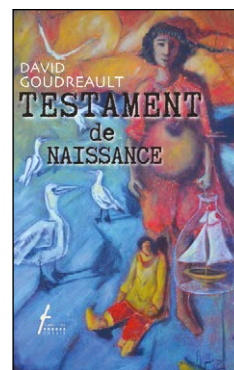
AMOURS / MÉXICO  
AMOURS / MÉXICO  
Renaud Longchamps



DIFFICILE DE DÉFAIRE  
LA COULEUR  
Annie Molin Vasseur



POÈMES RETROUVÉS  
Gatien Lapointe  
Choix et présentation  
de Jacques Paquin



TESTAMENT  
DE NAISSANCE  
David Goudreault

DANS LES SOIRS PARFAITS	Mario Cyr	9 POÈTES COLOMBIENS	Collectif
LA VALSE FATALE	Claude Péloquin	LÈVRES URBAINES #49	Collectif
Montréal en poésie			

**Fondateur** Adrien Thériot  
**Membre honoraire** André Vanasse

## Équipe

**Éditeur** Alexandre Vanasse  
**Rédactrice en chef** Annabelle Moreau  
**Coordonnateur éditorial** Jérémy Laniel

**Comité de rédaction**  
Sébastien Dulude, Marie-Michèle Giguère, Jérémy Laniel, Kim Leblanc,  
Annabelle Moreau, Alexandre Vanasse

**Cahier Audrée Wilhelmy** Marie-Michèle Giguère, Jérémy Laniel,  
Marie-Hélène Laroche

**Cahier Dossier** Chantal Guy

**Cahier Critique** Isabelle Beaulieu, Normand Cazalais, François Cloutier, Sébastien Dulude, Thomas Dupont-Buist, Evelyne Ferron, Ariane Gélinas, Paul Kawcak, Jérémy Laniel, Valérie Lebrun, Rachel Leclerc, Michel Lord, Michel Nareau, Caroline R. Paquette, Stéphane Picher, Hélène Rioux, Christian Saint-Pierre, Marie-Ève Sévigny, Emmanuel Simard, Maité Snauwaert

**Cahier Vie littéraire** Stéphane Dompierre, Éric Dupont, Ralph Elawani, Pascal Girard, Edgar Kosma, Jean-François Nadeau, Yvon Paré, Dominic Tardif

**Cahier Création** Marie-Andrée Gill, Michel Hellman, Chloé Savoie-Bernard

**Lettres québécoises** est une revue trimestrielle publiée en mars, juin, septembre et décembre.

La revue est subventionnée par le Conseil des arts du Canada (CAC), le Conseil des arts de Montréal (CAM) et par le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ). **Lettres québécoises** est répertoriée dans *Érudit*, *Repère*, *MLA International Bibliography* et *L'Index des périodiques canadiens*. **Lettres québécoises** est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP).

Les collaborateurs sont entièrement responsables des idées et des opinions exprimées dans leurs articles.

### Photographie de la page couverture

Sandra Lachanche [sandralachance.net]

**Direction artistique et infographie** Alexandre Vanasse

### Révision linguistique et correction d'épreuves

Marie Saur et Élise Lagacé

**Distribution** Dimedia

**Impression** Marquis imprimeur

**ISBN** | Version papier 978-2-924360-19-4

**ISBN** | Version numérique 978-2-924360-20-0

**ISSN** | 0382-084X

**Poste-publications** envoi n° 41868016

**Parution** septembre 2017

### Envoi de livres pour recension

C.P. 83577, succursale Garnier, Montréal (Québec) H2J 4E9

### Responsable de la publicité

Alexandre Vanasse [alexvanasse@lettresquebecoises.qc.ca]

### Abonnements

PAR INTERNET [www.lettresquebecoises.qc.ca](http://www.lettresquebecoises.qc.ca)

PAR LA POSTE Service d'abonnement SODEP

C.P. 160, succ. Place d'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3E9

téléphone 514 397-8670 • [abonnement@sodep.qc.ca](mailto:abonnement@sodep.qc.ca)

### Rédaction

C.P. 83577, succursale Garnier, Montréal (Québec) H2J 4E9

[info@lettresquebecoises.qc.ca](mailto:info@lettresquebecoises.qc.ca) • 514 237-1930

[www.lettresquebecoises.qc.ca](http://www.lettresquebecoises.qc.ca)

# Sommaire

**Éditorial** par Annabelle Moreau ..... 3

## Cahier Audrée Wilhelmy

La bête au corps par Audrée Wilhelmy ..... 6  
Esthétique sauvage par Marie-Hélène Laroche ..... 10  
Questionnaire LQ ..... 14  
Dans la bibliothèque d'Audrée Wilhelmy par Jérémy Laniel ..... 16  
*Le corps des bêtes* d'Audrée Wilhelmy par Marie-Michèle Giguère ..... 18

## Cahier Dossier | Le renouveau des librairies indépendantes

Libraires : une nouvelle vague par Chantal Guy ..... 20  
Quel est le rôle du libraire dans la société ? par Chantal Guy ..... 23

## Cahier Critique

*Me déshabiller n'a jamais été une tâche facile* de Jean Basile  
par Thomas Dupont-Buist ..... 26  
*Grand fauchage intérieur* de Stéphanie Filion par Isabelle Beaulieu ..... 27  
*Et nous ne parlerons plus d'hier* de July Giguère par Isabelle Beaulieu ..... 28  
*De la confiture aux cochons* de Véronique Marcotte par Caroline R. Paquette ..... 29  
*Au grand soleil cachez vos filles* d'Abla Farhoud par Paul Kawczak ..... 30  
*Tagawan* d'Éric Plamondon par Michel Nareau ..... 32  
*Nous sommes bien seules* de Julie Bosman par Michel Lord ..... 33  
*L'Eugénie pratique* de Trevor Cole par Hélène Rioux ..... 34  
*Si c'est ça l'amour* de Bronwen Wallace par Hélène Rioux ..... 35  
*En ces bois profonds* de François Lévesque par Marie-Ève Sévigny ..... 36  
*Où le soleil s'éteint* de Jacques Côté par Stéphane Picher ..... 38  
*Amqui d'Éric Forbes et Jours de haine* d'Anna Raymonde Gazielle  
par Normand Cazalais ..... 39  
*Tu aimeras ce que tu as tué* de Kevin Lambert par Ariane Gélinas ..... 40  
*Petit guide de la science-fiction au Québec* de Jean-Louis Trudel  
par Ariane Gélinas ..... 41  
*L'alphabet du don* de Clémence Dumas-Côté par Sébastien Dulude ..... 42  
*Petite brindille de catastrophes* de Mimi Haddam par Sébastien Dulude ..... 43  
*Les adieux* de René Lapierre par Rachel Leclerc ..... 44  
*Quelque chose continue d'être planté là* de Maude Pilon par Rachel Leclerc ..... 45  
*Forêt d'indices* de Véronique Cyr par Jérémy Laniel ..... 47  
*Dans le bois avec les sorcières* de Julie Roy par Jérémy Laniel ..... 48  
*Les orphelines de Mars* de Daniel Danis par Christian Saint-Pierre ..... 49  
*Paul Buissonneau, en mouvement* de Jean-Fred Bourquin  
par Christian Saint-Pierre ..... 50  
*Tetris. Jouer le jeu* de Box Brown par François Cloutier ..... 51  
*Titan* de François Vigneault par François Cloutier ..... 52  
*Dalida, une oeuvre en soi* de Michel Rheault par Valérie Lebrun ..... 53  
*Un pays où la terre se fragmente* de Chantal Ringuet par Valérie Lebrun ..... 54  
*Drone de guerre* de Guillaume Lavallée par Maité Snauwaert ..... 56  
*Le philosophe contrebandier* de Simon Nadeau par Maité Snauwaert ..... 57  
*La vie méconnue de Louis Hébert et Marie Rollet* de Jacques Mathieu  
par Evelyne Ferron ..... 58  
*Le drap blanc* de Céline Huyghebaert par Emmanuel Simard ..... 60  
*Trilogie des monuments* de Jean-François Hamelin par Emmanuel Simard ..... 61  
*Les libraires* critiquent ..... 62

## Cahier Vie littéraire

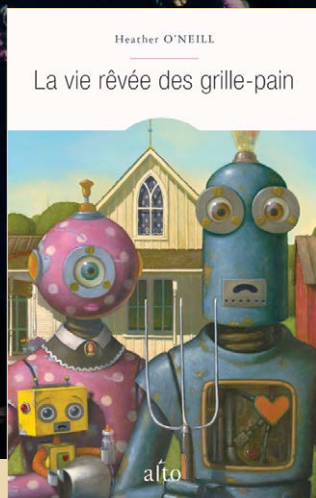
L'arrière-boutique par Dominic Tardif ..... 66  
Faites circuler par Ralph Elawani ..... 70  
Jeunateur par Stéphane Dompierre et Pascal Girard ..... 72  
Chronique délinquante par Yvon Paré ..... 73  
L'échappée du temps par Jean-François Nadeau ..... 74  
Écrire ailleurs par Edgar Kosma ..... 76  
Transports par Éric Dupont ..... 78

## Cahier Création

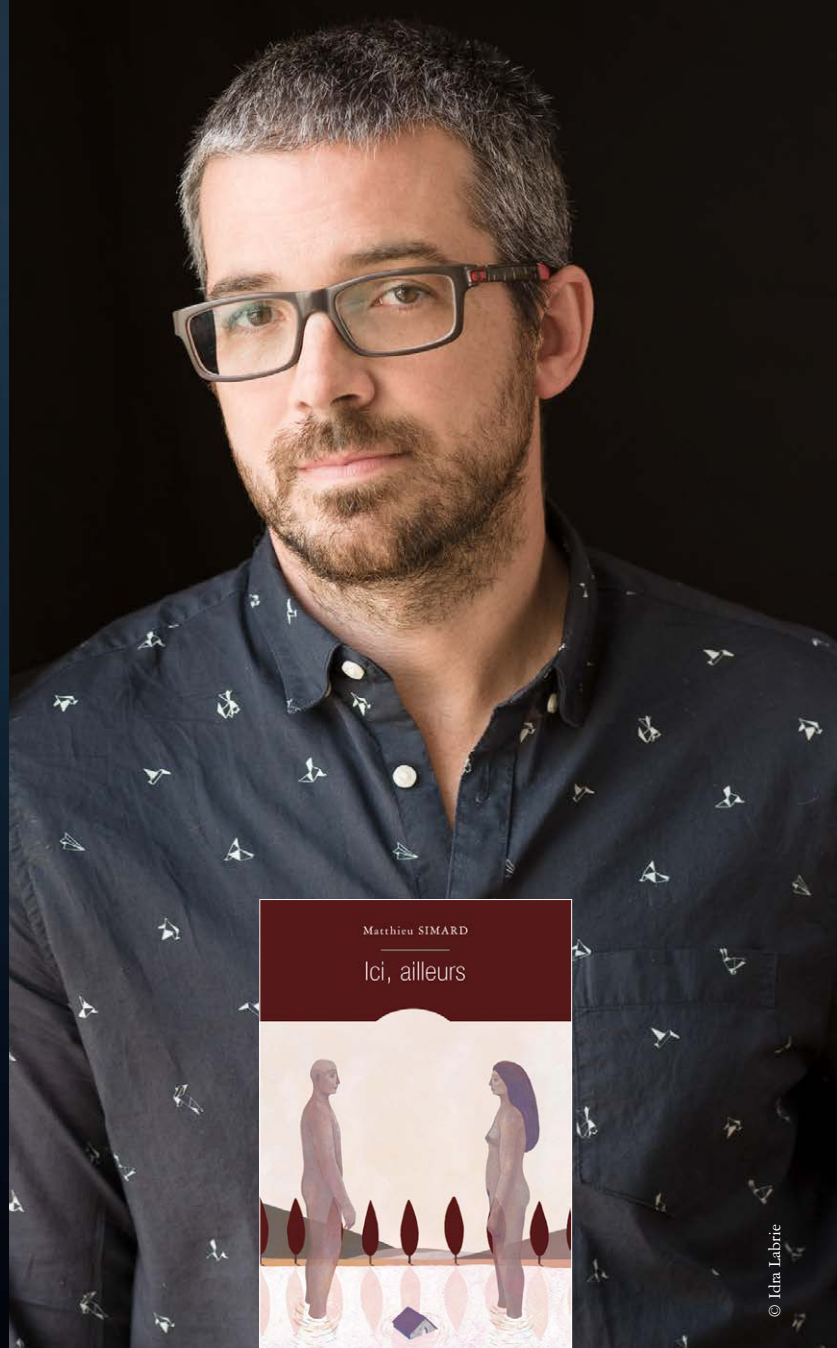
Nouvelle | Chloé Savoie-Bernard ..... 80  
Poésie | Marie-Andrée Gill ..... 82  
Lecture illustrée | Michel Hellman ..... 85  
Critiques pour emporter ..... 88

Un envoûtant florilège de contes pour adultes,  
des histoires émouvantes, étranges et fantasques  
à déguster yeux grands ouverts.

Un roman sur la brutalité de l'absence, qui se glisse  
dans vos souvenirs et vous étreint comme  
un amant sous des draps trop froids.



© Julie Arrachio



© Idra Labrie

Heather O'NEILL  
La vie rêvée des grille-pain

Matthieu SIMARD  
Ici, ailleurs

alto

editionsalto.com | aparte.info



Conseil des Arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

SODEC  
Québec

# La vague

Le soir du lancement du premier numéro de la refonte de *LQ*, le 24 mai dernier, j'ai marché seule, de nos bureaux situés boulevard Saint-Joseph à Montréal, jusqu'au bar L'Esco, rue Saint-Denis, où avait lieu l'événement. Tout était prêt. Les piles de magazines, les affiches, les collaborateurs et amis qui nous aidaient. «Vous êtes sûrs que vous voulez autant de tacos?», nous avait demandé le propriétaire du bar, sceptique sur la probabilité qu'autant de bouches se déplaceraient pour un événement littéraire. Je marchais seule, donc, en appréhendant les paroles que j'aurais à prononcer. Les mots étaient là, dans ma poche, je les avais choisis soigneusement – la petite feuille pliée et repliée pulsait près de mon cœur. Nous avons planifié les moindres détails de cette soirée des mois à l'avance. J'étais cependant bien fragile sur mes jambes, petit bout de femme que je suis, et j'avais raison de trembler, car jamais je n'aurais pu me préparer à l'intense vague, au tsunami plutôt, que j'ai ressenti ce soir-là et qui a déferlé sur nous depuis.

Cette folle effervescence, un soir au début de l'été, s'accordait parfaitement à notre fébrilité quant à la refonte. Lecteurs nouveaux et de toujours, libraires, professeurs, éditeurs, auteurs, critiques, et collaborateurs, vous avez fait de ce lancement un moment marquant dans la longue histoire de *LQ* et c'est pourquoi j'aimerais d'abord et avant tout vous remercier. Vous remercier d'être venus en si grand nombre à cette soirée (on se marchait sur les pieds, comme écrit Yvon Paré), de vous être abonnés, de nous avoir lus et critiqués, d'avoir acheté la revue, de vous l'être volée entre collègues et amis (on m'a rapporté l'anecdote plusieurs fois), et de l'avoir prise en photo sur une plage du Cap-Breton ou dans un café de Québec. Sans vous, impossible de se renouveler pour une revue comme *LQ*. Vous avez cru aussi fort que nous en une critique littéraire sans compromis, des textes fouillés, et des coups de gueules autant que des lettres d'amour, pour un milieu – le milieu littéraire québécois – que nous voulions faire vibrer.

Ce soir-là, je n'ai pas pu goûter à un seul des tacos. Je me faufilais, moi aussi, parmi les groupes et les discussions animées. Déjà, le numéro de septembre prenait forme dans les recoins de nos esprits puisqu'Audrée Wilhelmy avait accepté d'y figurer en couverture. Son rire se mêlait à celui des autres sur la terrasse de L'Esco. Elle ne savait rien encore des plans un peu tordus que nous avions en tête pour la séance de photos qui a eu lieu quelques semaines plus tard sur le bord d'un lac des Cantons-de-l'Est. Son roman *Le corps des bêtes*, qui vient de paraître, nous avait inspiré ce personnage de femme sauvage et intemporelle, de force vive de la nature et de la faune. Audrée a joué le jeu jusqu'au bout et a éviscéré des poissons, pataugé dans la boue, s'est immergée dans le lac glacé, a grimpé aux arbres; elle s'est réellement transformée en cette femme indépendante et puissante que nous avons imaginée. Malgré la pluie, malgré les moustiques et le faux sang que nous faisons couler sur ses mains et son visage, Audrée tenait comme un roc, forte et inébranlable sous les indications de la photographe Sandra Lachance, à qui nous avons à nouveau confié le soin de ces portraits.

Ces photos nous les avons trimballées tout l'été lors de notre tournée des librairies. Devant ce que nous avons osé proposer à Audrée, on lisait dans le regard des libraires cette douce inquiétude



Photo : Lou Scumble

qui fait tanguer le créateur lors de la présentation de son travail. Et pourtant, ils nous ont accueillis à bras ouverts, avec leurs questions, leurs commentaires et leurs félicitations... pour cette nouvelle revue. Oui, plusieurs avaient cru que le premier numéro de la mouture actuelle était celui d'une revue nouvellement créée. Et je les comprends. *Lettres québécoises* n'était pas distribuée en librairie avant mai. Pour une refonte, c'était une refonte. Mais cette tournée nous a confirmé ce que nous sentions déjà depuis quelque temps : il y a de remarquables librairies au Québec (et à Ottawa!) et surtout, de nouvelles manières de penser et de concevoir ce lieu de passation ultime, où les livres trouvent leurs lecteurs. Voilà pourquoi nous avons demandé à Chantal Guy d'enquêter sur la façon dont se pensait la librairie aujourd'hui. Pourquoi certaines d'entre elles n'hésitent pas à révolutionner les pratiques, pourquoi des libraires passionnés ouvrent des lieux spécialisés dédiés aux livres et au savoir et pourquoi elles redeviennent ces endroits où on aime bien traîner et discuter, autour d'un café ou d'un verre de vin, pourquoi pas, laissant la littérature faire son chemin. Terminée la survie, balayée la vente de bébélles à outrance, une nouvelle génération de libraires se fait entendre et prend sa place. On veut de bons livres et de bons libraires, point barre.

J'aimerais pour terminer remercier la grande équipe des collaborateurs de *LQ* et les membres du Comité de rédaction qui nous ont aidés depuis le début de cette refonte. Merci de nous faire confiance, de réfléchir à ce que cette revue pourrait devenir, d'écrire des textes et des poèmes aussi porteurs, de prendre des photos qui disent tout, de critiquer des livres avec autant de brio, et de faire sortir Jeunauteur de son bureau. *LQ* a maintenant une maison, et cette maison est solide, grâce à vous. ♦

**Annabelle Moreau**

Audrée

# Wilhelmy

Photographies par Sandra Lachance





# La bête au corps

*Mes bras sont les années devant et derrière moi.*

Benoît Jutras, *Outrenuit*

Je suis un ventre, des mains, des cheveux.

Ces trois choses-là et dans cet ordre.

Je vis à travers mon corps, par mon ventre, tout ce que je reçois du monde. Si le quotidien tremble un peu, si un imprévu bouscule l'horaire calculé des choses, si la joie est trop grande ou la fatigue ou la colère, mes entrailles se contractent et m'élancent jusque dans les épaules, les hanches, les mains. Ce n'est pas une anxiété de la tête : je n'ai peur de rien, je ne m'inquiète pas. Ma nervosité est organique. Ma tête ne décode pas ce que mes viscères ressentent pourtant de façon nette. C'est pareil quand j'écris. Tout part de cet endroit du ventre où, dirait-on, une bête plus grosse que moi se démène dans un filet de nœuds.

Mes doigts ne se reposent jamais, seule trace visible de l'agitation du dedans. Ils pianotent dans l'air et se tordent. Je pince mes paumes, j'enfonce mon ongle à la jonction de deux phalanges sans m'en rendre compte. Sur les photos de moi enfant, j'ai un rire franc, les yeux heureux et les mains bistournées. Je ne sais pas pourquoi. Je tricote les fils, les tissus, les rubans en les glissant sous l'index, sur le majeur, sous l'annulaire, sur l'auriculaire, et au retour à l'inverse. Je plonge les pouces dans les mailles de mes chandails, je troue les poignets des manches à force de les étirer. Et quand soudain, je prends conscience de mes mains, quand j'essaie de les contrôler parce que je trouve ridicule cette agitation continue, l'animal du ventre s'éveille, la bouche me picote ; cet inconfort me détourne de mes doigts qui reprennent leur danse aussitôt.

Mes cheveux, je ne les supporte pas détachés. Ils m'incommodent lorsqu'ils tombent sur mon visage ou se gonflent dans les bourrasques. Je les garde tressés. Il faut de l'ordre dans la coiffure. Une amie m'écrivait : « Les nattes marquent l'effort de contenir quelque chose, une tentative de placer, d'ordonner ce qui est fou. » Peut-être que c'est vrai. Je vois chaque cheveu comme un morceau de mon univers, comme le fil vivant d'une histoire, d'un personnage, d'un lieu. Je n'aime pas que le vent y souffle. Cette matière-là est trop brute pour n'être pas endiguée. Alors, je contrôle ma tignasse comme j'essaie de contrôler les mots, les phrases que je peaufine pendant des semaines et qui, une fois bien construites, embellissent la brutalité de mon imaginaire, la rendent acceptable.

Sur les autoportraits que j'esquisse dans mes cahiers, rien n'est visible du ventre ou des mains. Il reste les cheveux, ils encadrent les traits habituels ; front, sourcils, yeux, nez, bouche. Ce visage-là m'apparaît secondaire et je peux le dessiner très lisse. Je le contrôle bien. Je sais le placer pour une photo, dans les conférences, les rencontres d'auteurs, si mes mains sont libres de bouger comme elles veulent, lui demeure ouvert et concentré. (Lorsque je parle, ça se gâte parce que je grimace beaucoup,

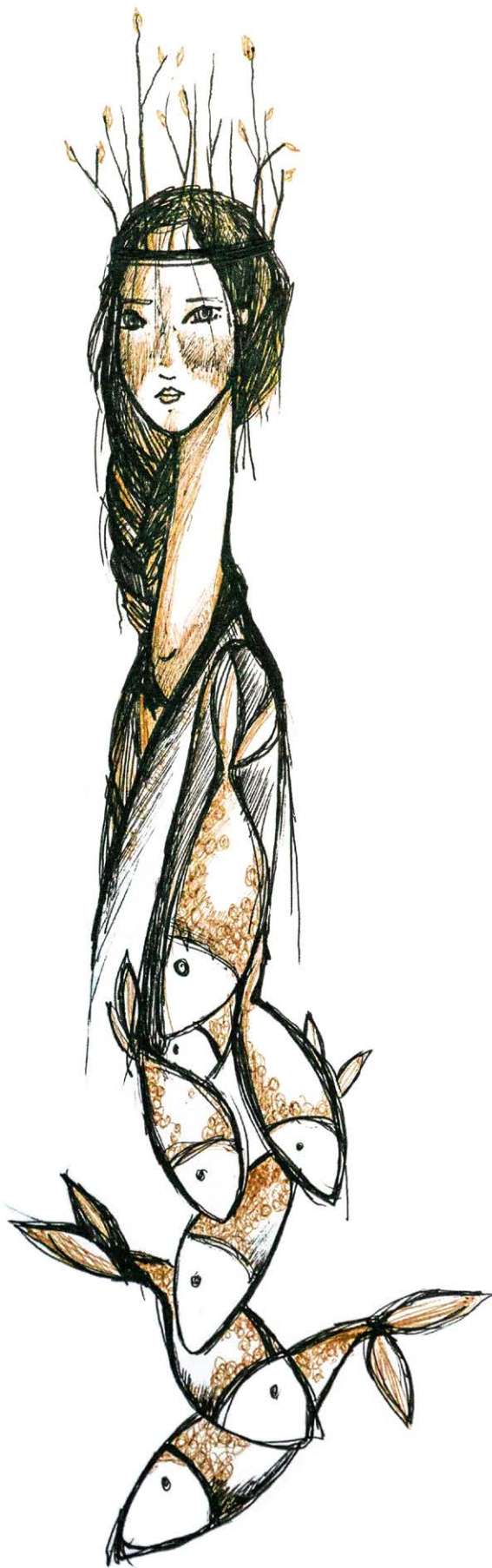


Illustration : Audrée Wilhelmy





Photo : Sandra Lachance

---

## En l'absence de mots, j'ai l'impression que l'animal pourrait m'avalé.

---

mais quand je me tais, il se recompose sans difficulté.) De ce visage, je ne vois pas trop quoi dire, sinon, peut-être, que c'est celui de tous les personnages de mes romans, au commencement d'un projet. Je le retrouve dans mes carnets anciens et nouveaux, il est la figure de Phélie Léanore, de Noé, de Daã. Les femmes que j'invente empruntent mes traits avant de passer du cahier au texte. Ce n'est pas par exprès, simplement au début, elles se ressemblent toutes et toutes sont pareilles à moi.

Mes morceaux de corps tiennent ensemble par les mots. Ceux que je prononce à longueur de journée, qui s'avèrent généralement rien d'autre que du bruit fait par ma bouche, ceux que je rédige à l'écran et sur les pages de mes Moleskine, qui finissent dans les livres ou dans la poubelle. Abigaëlle Fay, un personnage des *Sangs*, dit : « Sans danser je ne peux pas vivre. » Moi, je dis plutôt : « Sans énoncer je ne peux pas vivre. » Très jeune, quand je ne savais plus quoi raconter, je me mettais à compter à haute voix. Depuis toujours, la parole orale ou écrite me donne une contenance. Elle me ramène vers l'extérieur. Sinon, c'est la bête dans son filet qui m'absorbe. J'ai l'impression qu'une autre vie se joue à l'intérieur

de moi, tout le temps, pendant que j'essaie de rester concentrée sur la mienne. En l'absence de mots, j'ai l'impression que l'animal pourrait m'avalé.

Dans cette dualité continue entre le dedans et le dehors, je ne me sens pas vulnérable. Je n'entretiens pas un rapport franc avec le réel, aussi je n'ai jamais accordé d'attention à ce que les gens pensaient de moi. Les autres ne m'inquiètent pas, car rien de ce qu'ils pourraient me révéler ne me remettrait vraiment en question. C'est important : jamais l'extérieur ne m'a semblé plus redoutable que l'intérieur, de telle sorte que je me trouve forte de ma faiblesse, celle d'être continuellement tirée vers le dedans, vers le corps, l'imaginaire et l'ancre creux du ventre. Les coups qui pourraient venir du dehors ne m'occupent pas : je traverse le monde sans en percevoir les dangers, généralement même sans remarquer les attaques. J'ai le bonheur facile et inébranlable de l'esprit simple, parce que je sais que la menace est intérieure et qu'il suffit de contrôler les boyaux, les mains, les idées, les phrases pour que tout reste à sa place, paquet solide d'organes et de mots.

Le seul point d'achoppement est celui de la famille. Pour moi, le couple est une violence, la parentalité est une violence, mais l'absence du couple et des enfants est une violence pire. Je dois continuellement trouver une manière de composer avec cette contradiction-là. Heureusement, mon amoureux et ses filles naviguent entre mes élans solitaires et mon amour brusque comme des habitués des tempêtes intérieures. J'admire leur capacité à entrer dans l'autre, à comprendre ses besoins plus clairement que la personne elle-même. Pascal me lit chaque jour, il me décode,



Photo : Sandra Lachance

me révèle à moi-même. Grand arbre solidement fiché en terre, il est le gardien de l'équilibre, celui qui me permet d'aimer et d'écrire en même temps.

Il faut savoir qu'il est aussi mon éditeur. C'est avec lui que je travaille les textes, page par page par page, et que je parle pendant deux, trois, quatre ans de personnages qui nous ressemblent sans être nous. Le soir, il démêle les tresses de mes cheveux en massant ma tête avec ses doigts placés en peigne; lui a le droit de voir la tignasse libre et toutes les idées en un paquet brouillon. Il réussit mieux que moi à mater l'animal de mon ventre: une par une, il défait les torsions des boyaux. Et quand mes mains s'agitent trop, il les prend doucement entre les siennes: ce contact-là de sa peau est l'une des deux seules choses qui parviennent à unir le dehors et le dedans.

L'autre, bien sûr, c'est l'écriture.

Le travail des mots me permet de sortir de moi en y plongeant plus creux.

Chaque roman triture un nœud. J'attrape un boyau et je le tire jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un chemin propre de phrases sur la page. Quand le livre paraît, j'ai tant et si bien joué avec ce nœud-là que le voilà défait, lissé pour toujours. Lorsque je commence un nouveau projet, je vieillis.

Avec le passage des années et les textes qui s'accroissent (lentement), j'ai l'impression que quelque chose du corps est

---

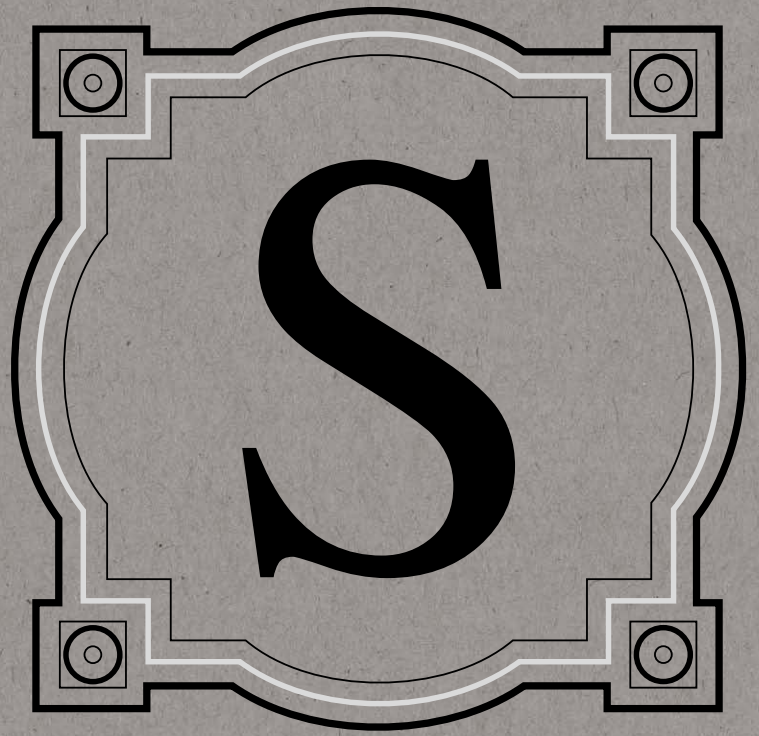
## À l'ombre des femmes de mes livres, il y a la bête, dans son grand nid d'entrailles.

---

en train de muer. Comme si mes orteils se transformaient en racines qui creusent la terre. Mon écriture évolue, elle est partout habitée de ce rapport au sol, elle tige. L'animal dans son filet se calme quand mes doigts sont maculés d'humus et piqués par les épines des roses de mon jardin. En même temps, les femmes que je raconte muent également, de grands lambeaux d'enfance se détachent de leur dos; d'aquatiques ou aériennes, elles deviennent terrestres; elles n'habitent plus leur territoire, elles l'incarnent. Je fais le chemin avec elles.

Pour cela, aucun autoportrait, aucune image ne parviendra à me dévoiler plus expressément que le font mes romans. Leur authenticité se situe moins dans ce qu'ils racontent que dans ce qu'ils disent une fois nettoyés de leurs intrigues. Mon véritable portrait est là, sous le papier et sous les mots.

À l'ombre des femmes de mes livres, il y a la bête, dans son grand nid d'entrailles.◆



La librairie du Square

Au Carré Saint-Louis

3453 rue Saint-Denis  
Montréal, Québec

(514) 845-7617

[info@librairiedusquare.com](mailto:info@librairiedusquare.com)

**Indépendante d'esprit**

Poésie | Théâtre | Littérature | Sciences humaines

# Esthétique sauvage

Marie-Hélène Larochelle

Il était une fois, une sorcière qui avait l'air d'une fée. Une princesse qui n'avait que faire des apparences. Elle ne va pas au bal. Elle crée, porte du linge mou, et se couche tôt.

On dit qu'Audrée Wilhelmy écrit des contes. *Oss* serait une réécriture du *Petit chaperon rouge*, *Les sangs*, de *Barbe Bleue*, *Le corps des bêtes* est tout juste entre les mains des lecteurs, mais on peut prévoir que l'on y verra quelque *Peau d'âne* à cause de l'inceste. Ces héritages sont précieux, offrent certaines clés de lecture, mais parler de réécriture, et même de détournement, rend peu justice à la singularité de ces écrits en fin de compte très romanesques.

On remarque depuis la fin des années 1980 un nouvel engouement pour la pratique orale et écrite du conte. Ce n'est pas pour autant qu'Audrée participe d'une tendance. Quand il est événement social, le conte crée une appartenance dans l'immédiateté du récit, parfois dans les qualités d'improvisation du conteur, nourri par l'ambiance du moment. Sur les navires, dans les camps, le conteur traditionnel est un homme. Quand une femme raconte, c'est souvent à des fins éducatives. Audrey est solitaire. Elle aime la routine et les rituels, le thé et les beaux cahiers. Audrey ne danse pas autour du feu, n'a pas l'intention de faire la morale. Sa littérature est redoutable, intrinsèquement performative.

Hors du temps et des lieux du politique, le conte se nourrit de toutes les mythologies sans restrictions aucunes. Entre les mains d'Audrée, il devient un matériau à modeler pour devenir une forme singulière de roman. L'écriture y est première, mais elle tient en équilibre sur des fantasmes. De l'oralité on ne conserve que l'exigence de la perfection. L'énoncé remue.

*Pour ses dix ans, Sevastian lui a offert un cahier et des craies achetées à Seiche. Elle l'a rempli pendant dix-huit mois ; quand il n'y a plus eu d'espace, elle a dessiné par-dessus les premières images, des couches et des couches de notes sur les mêmes feuilles gondolées. (Le corps des bêtes)*

L'auteure est impitoyable, elle peut jeter au feu un manuscrit qui ne correspond pas à ses attentes. Ceux qui restent ont été ciselés jusqu'à ce que la forme soit parfaite, entièrement dominée. Car tout est une question de rapport de force. Le masochisme des textes est jouissif ; le contrôle, une puissance. Audrey est maîtresse.

La forme du conte lui offre une liberté tant spatiale que temporelle. Les univers sont les siens ; l'époque, une sorte de XIX<sup>e</sup> siècle anachronique. Les contraintes sont ainsi réduites à celles qu'elle se crée. Les attentes de la représentation ne sont ni québécoises ni françaises ; les cités sont imaginaires, affranchies de normes sociales et culturelles. Dans ses croquis, les villes sont complexes, sinueuses ; dans le texte, on y voyage plus simplement. Le décor est malléable : on reconnaît la pierre, la plage, la terre, la fête foraine, et on tresse autour de ces lieux les souvenirs qui sont les nôtres – tant littéraires que réels – sans que le texte ne mette à mal ces associations.

La fluidité de l'écriture va de pair avec un accueil inconditionnel de la nature. Il n'y a pas ici de sélection ; la vague est aussi écume ; le bois, fungus ; l'animal, carcasse ; le suave, puanteur. Chaque élément a sa place, joue un rôle dans cet organisme. L'animalité des personnages est ainsi une forme d'harmonie, un respect de l'instinct qui leur permet souvent de se fondre dans leur habitat. La nature est un accomplissement non pas une régression. En accepter la force, la dureté, l'ambition, est le propre des élus. Les personnages d'Audrée sont tous des exceptions.

---

**La parole y est grognement,  
chanson, cri, râle.**

**Le langage du corps  
rendu à l'esthétique.**

---

Des conditions de la lecture, c'est la sauvagerie et la vivacité que l'on retient. Les contes traditionnels, on le sait, ont été édulcorés pour nos enfants jugés fragiles. Audrey, en ce sens, revient à la source : la violence, la brutalité, la cruauté humaine sans fards et sans explications, les pulsions destructrices également, motivent ses récits. Audrey gagne ainsi en 2015 le prix Sade pour *Les sangs*.

*Je caressai des dents la plante du pied et pressai ma langue sur l'orteil estropié [...]. Puis mes dents trouvèrent une cloque ronde, pleine, que je fis éclater entre mes canines. (Les sangs)*

Le plaisir lié à la douleur est le fantasme de ces femmes fortes, puissantes.

*Elle se retourne, il n'y a rien de naïf dans ses yeux ; elle est grande, longue, mais elle n'est pas fragile. (Oss)*

Ces héroïnes embrassent leurs inclinations même les plus funestes, et on sent que la démarche convient à l'auteure qui ne fait pas non plus de concessions, au nom d'un politiquement correct qui voudrait par exemple que triomphe une idéologie féministe univoque. Que faire de ces femmes soumises qui se laissent battre, violer, tuer ? Ces femmes qui ne fuient pas ? Ces femmes qui se taisent ?

*– Pourquoi tu aimais qu'il t'effraie ? Je ne comprends pas. Tu aimais ça avoir peur ? (Oss)*




---

## Audrée concocte pour son lecteur des potions âcres, des cataplasmes qui brûlent.

---

Il serait faux de dire que les textes d'Audrée défendent ou réhabilitent ces attitudes, mais ils les font exister : moins dans les domaines du narratif que dans ceux du sensoriel d'ailleurs, ce qui est singulier pour des récits que l'on associe au conte. Le conte traditionnel, lui, n'a que faire de la psychologie, porté qu'il est par le dénouement d'une quête. Pourtant, *Oss*, *Les sangs* et *Le corps des bêtes* sont peu narratifs, les histoires en tant que telles ne sont pas résolues, progressent peu. Les récits évoluent en volutes ; à terme, en demeurent des mouvements, une musicalité, plus que

des types humains ou pire, une morale. Dans ces récits-croquis, la narration est organique, on reçoit chaque épisode – les viols, incendies, noyades, morts – comme un coup, un vomissement, un mal de ventre, une égratignure. Audrée concocte pour son lecteur des potions âcres, des cataplasmes qui brûlent.

L'auteure ne pervertit pas les contes traditionnels. Elle dispose d'une forme. Pas de folklore dans ces textes allitérés, mais des formules rituelles, rythmées. L'écriture est déjà récit, chaque sonorité est étudiée, raffinée jusqu'à la synesthésie.

*Sans doute qu'il s'endort là, songeant à l'exploit de son sexe, rêvant de filles aux cheveux en tresses, innombrables et toutes identiques à la mère. (Le corps des bêtes)*

*Oss* et *Le corps des bêtes* forment un tout, ou plutôt sont une entité. Leurs univers forains et ésotériques se complètent, se répondent. Noé a grandi, est devenue mère, mais *Le corps des bêtes* n'est pas la suite d'*Oss*. Pas plus que l'adulte que nous devenons n'est nécessairement la suite de l'enfant que nous avons été. Le narratif d'Audrée est lucide. Si les équations étaient simples, il n'y aurait pas de littérature.

Dans *Les sangs*, les femmes de Féléor, elles, se sacrifient pour le plaisir de l'homme, sorte de métaphore excessive de la sexualité. Et le don est consentant.

*Je jouis en continuant mes exercices, sans me toucher, rien qu'en pensant ; je jouis de me trouver belle dans les yeux de l'homme imaginaire, et je jouis surtout de savoir que c'est dans la souffrance de tous mes membres que je suis vraiment désirable, quand les muscles sont tendus et le corps dessiné par l'effort. (Les sangs)*

La violence dans *Les sangs* est ainsi moins dans le meurtre perpétué par l'ogre sur les femmes de sa vie, que dans la compétition qu'elles se livrent. C'est pour surpasser les autres femmes qu'elles acceptent de lui donner leur vie. Être inoubliables, mais surtout effacer les autres. La lutte est la nôtre.

*Mais après qu'il m'aura tuée, aucune femme, ni riche, ni pauvre, ni belle, ni parfaite, ne pourra se mesurer à moi. Même pas vous à qui j'écris. Je serai la seule à occuper ses rêves. Personne n'y arrivera comme moi. (Les sangs)*

De l'oralité du conte traditionnel reste un lyrisme. Le style d'Audrée aboutit dans *Le corps des bêtes* à une forme d'incantation claquante. La répétition se trouvait déjà dans les textes précédents, mais ce dernier texte assume davantage cette force de la formule. C'est pourtant celui où les personnages parlent le moins. Partout, la parole est déficiente. La voix du texte n'en est pas moins forte.

---

**On les attache, on les frappe,  
on les torture, on les noie, mais elles  
ne disparaissent pas. Leurs silences  
continuent de vibrer, pulser, grogner.  
Quand le livre se referme, il reste  
une danse, souple et sauvage :  
la violence brute du féminin.**

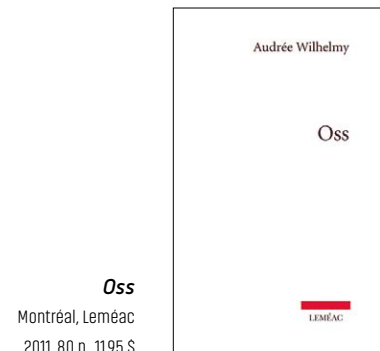
---

Les silences y sont retentissants, dérangeants, ils sont résistance et impertinence. La parole y est grognement, chanson, cri, rôle. Le langage du corps rendu à l'esthétique.

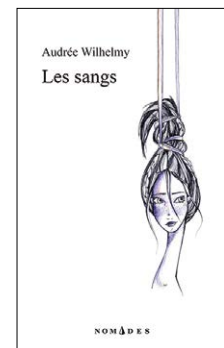
*En deux semaines, elle n'a pas dit un mot mais elle a chanté souvent, des chants dans une langue pleine d'accents secs. (Le corps des bêtes)*

Ses fictions charrient des femmes : marées rudes qui n'en épargnent aucune. Noé, Mie, Abigaëlle, Constance, Frida. On en retient la beauté, la bestialité, la force. Des sorcières, des vraies.

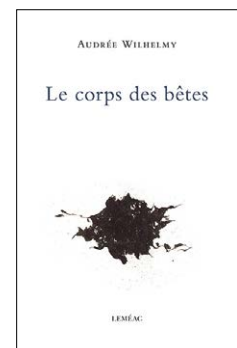
Des femmes brutes et intelligentes, gardiennes d'un savoir qu'elles ne souhaitent pas toujours transmettre. Des femmes qui chantent, qui grondent, qui écrivent, qui baisent, mais qui parlent peu. Des femmes qui dépècent des baleines. Des corps sales, des fluides, des pulsions qui résument chacune de nous et nous confondent. Elles ont des griffes, et des blessures qu'elles lèchent. On les attache, on les frappe, on les torture, on les noie, mais elles ne disparaissent pas. Leurs silences continuent de vibrer, pulser, grogner. Quand le livre se referme, il reste une danse, souple et sauvage : la violence brute du féminin.♦



**Oss**  
Montréal, Leméac  
2011, 80 p., 11,95 \$



**Les sangs**  
Montréal, Leméac, coll. « Nomades »  
2017 (2013), 176 p., 9,95 \$



**Le corps des bêtes**  
Montréal, Leméac  
2017, 160 p., 20,95 \$

---

**Marie-Hélène Larochelle** est professeure de littérature à l'Université York. Elle est l'auteure de *Daniil et Vanya* (Québec Amérique, 2017).



Photo : Sandra Lachance

# La jeune femme et la mort

Les questions restent, les réponses changent. Voici celles d'Audrée Wilhelmy.



## Est-ce que le roman est mort ?

La fiction est partout. Avec les médias sociaux, la construction narrative a pris une dimension très personnelle. On le sait, ça a été répété *ad nauseam* dans les dernières années, chaque individu agit comme chroniqueur (auteur) de sa propre existence. Dans cette fictionnalisation à large échelle, le roman continue de jouer un rôle de guide, il propose des univers, des codes, des figures qui nourrissent les fables individuelles et le grand récit historique. À mes yeux, il est plus vivant (et pluriel) que jamais, mais je ne suis pas certaine qu'il soit aussi significatif que lorsqu'il était le principal lieu de mise en récit.

## Le roman que j'ai honte de ne pas avoir lu ?

Quelque chose me dérange dans le terme « honte », que je n'éprouve pas en ce qui a trait à la lecture ou à quelque autre loisir que ce soit. Je crois que la honte d'avoir lu ou non une œuvre est le réflexe d'une personne cultivée qui tient à sa position d'intellectuelle. J'y vois aussi une forme de sensibilité, une considération, peut-être trop grande, de l'opinion des autres à son endroit. J'ai plusieurs défauts, mais pas celui-là. Cela ne signifie pas que je n'aime pas lire ou qu'il n'y ait pas de titres qui

m'intriguent et que je n'ai pas encore eu le plaisir de découvrir, mais je n'ai pas honte des trous dans ma bibliothèque.

J'y songe et tout de même, il faut que je dise : pendant mon baccalauréat, j'ai trop peu lu pour une étudiante en lettres, et je regrette de n'avoir pas creusé plus loin toute cette richesse qui m'était transmise. Cela dit, si j'avais plus lu, j'aurais sans doute moins écrit. La très grande culture littéraire peut être un fardeau pour de nombreux aspirants écrivains. Comment prendre la plume après Proust, Duras, Flaubert ? Je ne me suis jamais posé cette question. Ma pratique de la lecture, tournée vers l'écriture, m'a évité d'être écrasée sous le poids des voix magistrales du passé. Chez Flaubert et Duras, je vais chercher les détails – structurels chez l'un, syntaxiques chez l'autre – qui me permettent d'amener mon propre travail plus loin. Et Proust ? Je ne l'ai pas lu.

## Votre pire et votre meilleur souvenir d'écriture ?

En mars 2016, après trois ans de travail continu, je tenais enfin un roman complet, *La reine de Seiche*, dont je devais envoyer au plus vite les épreuves à Leméac afin qu'ils puissent enclencher la machine éditoriale et faire paraître le texte à la rentrée



d'automne, où il était annoncé. Malgré des mois d'ajustement, de peaufinage, de « dentelle », je ressentais un malaise grandissant par rapport à ce texte, qui ne me semblait pas à la hauteur de mes ambitions. J'avais l'impression d'avoir rédigé un manuscrit esthétique, mais vide et couvert de diachylons. Deux jours avant la date butoir, c'est devenu évident : je ne pouvais pas publier ce roman. J'ai tout jeté. De *La reine de Seiche*, il reste quatre pages dans *Le corps des bêtes*.



Photo : Sandra Lachance

Ce souvenir-là est le pire parce que la destruction de trois ans d'écriture s'est avérée très déchirante, mais c'est aussi, surtout, le meilleur, parce qu'il s'agit d'un moment qui a contribué à me définir à mes propres yeux. Retarder d'un an mes projets, c'était choisir la qualité du texte, ma satisfaction personnelle et l'estime que je porte à mon travail en dépit des attentes éditoriales ou stratégiques. Je n'ai pas seulement décidé de ne pas publier un roman, j'ai établi mes priorités en tant qu'écrivaine.

### **Est-ce que je lis les critiques de mes livres ? Pourquoi ?**

Oui, évidemment ! C'est bon de sentir ses romans exister à l'extérieur de soi. C'est un privilège de voir son travail susciter des discussions. Aussi, comme je construis mes intrigues pour laisser le plus de place possible à l'interprétation du lecteur, je trouve agréable de comprendre ce que chacun a tiré du livre. C'est parfois révélateur de tempéraments, ça me plaît.

D'autre part, sans transformer ma manière d'écrire, certaines critiques négatives qui m'ont paru particulièrement pertinentes (par exemple, le fait que les corps des femmes, dans *Les sangs*, répondaient à des stéréotypes forts) m'ont amenée à réfléchir à

des éléments plus profonds de mon imaginaire et m'ont aidée à en améliorer certains aspects problématiques.

### **L'écrivain-e dont je suis jalouse...**

J'ai reçu le gène de l'ambition sans celui de la compétitivité. Je ne me sens menacée par personne, les succès des autres m'enchantent et ne me remettent pas en question. J'admire donc beaucoup d'auteurs – entre autres de nombreuses écrivaines québécoises qui font partie du milieu littéraire actuel ou qui nous ont ouvert la voie –, mais je ne jalouse personne.

### **Y a-t-il une autre manière d'écrire que sous la contrainte ?**

J'espère bien, car je ne sais pas écrire sous la contrainte. J'ai souvent l'impression du sommeil, lorsque je travaille à mes romans. Comme si une partie de mon esprit s'éveillait seulement à condition que le reste tombe en dormance. Il arrive que je relise des passages d'*Oss* ou des *Sangs* et que je ne me souvienne plus les avoir écrits. Il arrive (souvent) que je travaille toute une journée, voire une semaine, sans bien savoir ce que j'ai fait ou de quelle façon les mots sont apparus sur la page. Ce n'est pas que je deviens étrangère à moi-même, c'est, je crois, que l'écriture m'amène dans ma *préhistoire*. Je ne sais pas comment le dire autrement. Comme si j'avais en moi, imprimé sur mes organes, sur mes os, des récits qui émergent par le dessin et se transforment en mots. Sans l'écriture ils ne sont pas visibles, mais ils m'habitent quand même, ils restent là. Pour y avoir accès, il faut le calme et la liberté absolus. C'est pour ça que les contraintes sont pour moi un frein systématique à l'écriture.

### **J'ai peur de...**

L'oubli. J'ai une terrible mémoire, je ne suis pas observatrice et les événements qui meublent mon quotidien me traversent, ils s'impriment dans mon corps sans que mon cerveau ne juge nécessaire d'en garder trace, aussi il ne m'en reste souvent qu'une impression générale, une ambiance. Dans les moments de bonheur très grand, cette évanescence me désole. Je voudrais être capable de tout me remémorer : le visage exact de l'autre, la chaleur des rayons sur la peau, les saveurs, les images, les parfums. Pourtant, il ne me reste toujours qu'un sentiment vague – joie, sérénité, euphorie – et bientôt ce sentiment disparaît, il est remplacé par les mêmes sensations physiques, mais associées à des événements neufs. Pour faire face aux moments difficiles, si j'en traverse, je voudrais avoir en poche une série de souvenirs précis plutôt qu'une impression de bonheur diffus, si profond soit-il.

### **Comment je veux mourir ?**

J'espère avoir assez jardiné, assez compris la terre et le sol pour vivre l'expérience de la mort sereinement. Je veux que les organes qui n'auront pas pu être greffés sur d'autres corps servent à engraisser l'humus d'une forêt, à enrichir la terre qui, pendant des décennies, se sera occupée de les nourrir. Une entreprise fait des recherches présentement pour créer une sorte d'œuf qui s'insère sous un arbre au moment de la plantation. À l'intérieur : la dépouille. Ce type de repos éternel me séduit. Nourrir un chêne ou un pommier rustique, devenir lui. J'aime l'idée que ses branches me tirent hors du sol en même temps que ses racines m'y plongent plus creux.

### **Que lira-t-on sur votre épitaphe ?**

Ci-gît Audrey. Ses tresses sont mes racines, mes branches sont ses doigts. ♦



## Dans la bibliothèque d'Audrée Wilhelmy

# Vivre à l'intérieur

Jérémy Laniel

À la lecture des trois romans d'Audrée Wilhelmy, quiconque s'imagine errer dans ses bibliothèques s'y voit déjà découvrir grimoires et livres anciens. Forte d'une œuvre aussi glauque que singulière, la jeune écrivaine a su parfaire son écriture en même temps qu'elle terminait ses études en création littéraire – ses deux premiers romans ayant été écrits à ce moment-là. Lorsqu'elle nous a ouvert les portes de ses mondes littéraires, on y trouve rapidement cet aspect rangé et lisse, à l'image de la cohérence et de la concision de ses univers romanesques.

« Au primaire je lisais beaucoup, d'abord tous les comtesse de Ségur et ensuite tous les *Anne aux pignons verts*. Ç'a été vraiment les textes marquants de ma jeunesse. Et en sixième année, j'ai lu *Notre-Dame de Paris*, mais je l'avoue, c'était un peu par orgueil.

J'adorais *Le bossu de Notre-Dame*, le film de Disney, et on était aussi allés voir la comédie musicale, et là, ma mère me dit que c'est inspiré d'un livre. Je l'ai lu, mais je ne crois pas que j'ai trouvé ça si trépidant que cela. À partir de ce moment, on m'a étiquetée à l'école comme une lectrice parce que j'avais lu cette brique-là. »

La maison qui l'a vue grandir en était une livresque, mais ce n'est que récemment que l'auteure s'est rendue compte que ses parents étaient de bons lecteurs. Presque chaque soir, ils lui lisaient des histoires au lit. Ainsi l'imaginaire des contes a bercé l'enfance d'Audrée. Il est donc naturel que son chez-soi rappelle le nid familial, des bibliothèques à chaque palier de la maison. La littérature étrangère se trouve au premier étage, alors que le sous-sol contient la littérature jeunesse, les contes et les romans

de Lucy Maud Montgomery. Au rez-de-chaussée, la littérature québécoise est à portée de main du bureau de l'écrivaine, baigné d'un éclairage naturel.

Audrée Wilhelmy a toujours disséqué les œuvres dans lesquelles elle se plongeait. « Dès qu'une histoire est trop captivante, ça crée de l'anxiété chez moi, ça me rend fébrile et je n'aime pas ça. Je n'aime pas être surprise dans la vie, d'aucune façon et en aucun cas, c'est pour cette raison que je commence toujours les livres par la fin. Je ne veux pas prendre ce risque-là. En même temps, ça m'aide, car connaissant la fin, je peux penser la structure. » Elle raconte comment, très jeune, elle avait fait de la fièvre lors de sa lecture de *Dix petits nègres* d'Agatha Christie, tout comme elle se rappelle avoir pleuré durant la totalité d'un voyage Québec-Montréal à la mort de Dumbledore dans *Harry Potter et le prince de sang-mêlé*, sur la banquette arrière de l'auto familiale.

Alors que certains écrivains ont besoin de s'abreuver des mots des autres pour nourrir l'écriture, d'autres fuient complètement la lecture par peur d'une contamination littéraire. Wilhelmy est de ce dernier camp et évite les romans lors de certaines périodes d'écriture. Par contre, depuis peu, elle fréquente un nouveau genre littéraire qui lui est maintenant essentiel pour toujours renouveler son rapport au langage. « J'ai découvert récemment la poésie et ça me permet de lire pendant que j'écris. Ce sont des lectures qui me ramènent aux mots et à leur sens, donc je n'ai pas peur de contaminer mes projets d'écriture. C'est *Chien de fusil* (Le Quartanier, 2013), d'Alexie Morin, qui m'a ouvert cette porte-là, il y avait des échos probants entre son monde et celui que je créais dans *Le corps des bêtes*, mais sans jamais rien teinter. Ça me ramenait aux mots et à l'organe, à l'élan de l'écriture. »

Près de son bureau, les ouvrages illustrés de Rebecca Dautremer, Benjamin Lacombe et Benjamin Bachelier côtoient les romans québécois. L'illustration est une partie importante du processus de création d'Audrée : « Je dessinais avant d'écrire, avant même de lire. Je ne fais pas vivre mes personnages par le dessin, mais ils apparaissent avant même l'écriture. Comme en ce moment, je travaille sur mon prochain livre : quand je suis bloquée je me mets au dessin. D'ailleurs, ma thèse portait sur le rapport texte/image en processus de création, c'est donc une dynamique que je connais bien. »

Arrivée en librairie en 2017, on retrouve sur ses tablettes une bible publiée chez Gautier-Languereau : l'Ancien Testament illustré savamment par Rebecca Dautremer – l'une des artistes fétiches de Wilhelmy –, relu et raconté par Philippe Lechermeier. « C'est un livre très important pour moi. Je travaille beaucoup à partir des mythes et pour être honnête, je n'aime pas trop retourner dans la Bible lorsque j'en ai besoin, parce qu'il y a tellement de couches de lecture que c'est difficile de se retrouver. Alors qu'avec ce livre, on va à l'essence du romanesque d'une certaine façon. »

Plus on se promène dans les bibliothèques de Wilhelmy, plus on trouve des auteurs s'apparentant à son œuvre. Les textes confrontant le réel et le fantastique dans une inquiétante étrangeté ont une place de choix en ses étagères. Que ce soit le déjanté écrivain d'origine cubaine José Carlos Somoza ou David Clerston avec son roman *Frères* (Héliotrope, 2014). On pense aussi aux écrits de Martine Desjardins, dont *Maleficium* (Alto, 2009) qui fut d'une aide précieuse lors de la rédaction du deuxième roman de l'auteure. « *Maleficium* a été un déclic pour mon écriture sur *Les sangs*. J'ai vu la cohérence dans le livre de Martine, chaque histoire pouvait être racontée par la même personne parce que

c'est ce que le livre demandait. J'ai compris que je devais aller chercher différentes voix fortes si je voulais que *Les sangs* fonctionne, se tienne. »

L'un des rares livres en anglais que l'on retrouve est celui qui semble avoir le plus de vécu : *Little, Big* de John Crowley. Roman peu connu des francophones, traduit d'abord chez Rivages sous le titre *Le parlement des fées*, puis repris chez Pocket et maintenant publié chez Points, il fut récipiendaire du World Fantasy Award en 1982, en plus d'être nommé aux prestigieux prix Hugo et Nebula. « C'est le livre que j'ai lu et relu le plus souvent. Il y a une scène là-dedans qui est très anecdotique, mais qui est au cœur de mon prochain projet. Et c'est en repensant à ça que je me suis rendue compte qu'à peu près tout ce que j'ai écrit jusqu'à maintenant est dans ce livre de Crowley. J'ai lu ça pour la première fois, je devais avoir quatorze ans, et j'ai dû le relire plus d'une douzaine de fois. C'est classé dans le genre fantastique, mais à mon avis ce n'en est pas, même si une dimension l'est. John Crowley revisite les mythes de façon vraiment forte en se les appropriant, c'est absolument fascinant. »

Dès son entrée en littérature avec *Oss* puis *Les sangs*, certains critiques ont tissé, à raison, un réseau de similarités entre Audrée Wilhelmy et Anne Hébert. On peut désormais dire, à la lumière de la parution du *Corps des bêtes*, qu'il y a une filiation assez nette entre les deux écrivaines. « Je me rappelle très clairement ma première lecture des *Fous de Bassan*, j'étais en cinquième secondaire. Je ne pouvais pas concevoir qu'Anne Hébert ait écrit presque à la même époque que Gabrielle Roy, alors que cette dernière m'ennuyait au plus haut point. Avec Anne Hébert il y a, oui, ces non-lieux qui m'ont marquée, mais aussi cette femme empreinte de bonhomie, qui n'était pas dans la douleur de l'écriture. J'ai découvert chez elle une double permission d'être qui je suis. »

Après plus d'une heure de conversation avec Audrée Wilhelmy, on ne peut que constater que sa fiction l'habite jusqu'au dérangement. Qu'en elle réside un monde qu'elle ne cesse de parfaire, un monde peu compatible avec le réel et qui l'oblige à se consacrer pleinement à l'écriture, la seule véritable manière qu'elle a trouvée pour tisser des ponts entre le réel et son imaginaire. « Anne Hébert fait partie de ces auteurs qui nous ramènent vers l'intérieur et mon prochain roman va traiter de la folie, mais de la folie générée par la fiction, et c'est quelque chose qui me fait énormément peur. C'est un danger que je sens présent. Enfant j'étais comme ça, l'essentiel de ma vie était intérieur, celle-ci était très violente aussi. Étrangement, cette vie intérieure a peu de liens avec celle que j'ai vécue, qui elle est très heureuse, légère, protégée et confortable. »

C'est dans ce déchirement entre le vrai et le faux, dans cette cicatrice vive qu'elle porte en elle, que Wilhelmy puise l'essentiel de la matière première qui a formé la cohérence romanesque de son œuvre. « Cette vie intérieure n'a aucune raison d'être si violente, mais elle est construite comme ça. Je n'ai pas vraiment de souvenirs d'enfance autres que les histoires que je me racontais. J'ai toujours eu cette tension entre l'intérieur et l'extérieur et j'ai l'impression que ça toujours été une violence pour moi que d'aller vers l'extérieur, autrement que par l'écriture. »

Les rayonnages ne contiennent qu'une infime partie des fictions qui habitent Audrée Wilhelmy, fictions qui émanent d'elle et d'autres auteurs, réelles et fantasmées, énorme mer de l'intranquillité logée en elle, à laquelle l'écriture la ramène toujours, à ses risques et périls. ♦

# Des femmes et des bêtes

Marie-Michèle Giguère

À la croisée des chemins de la fresque familiale et du bestiaire, *Le corps des bêtes* est un roman exigeant, aussi touffu que la faune et la flore qu'il met en scène. Une œuvre ambitieuse et envoûtante.

*Mie s'enveloppe de psaumes, de roulis, de vent. Elle essaie de plonger son esprit dans celui de Sitjaq. Des mouches se promènent sur son visage. Tantôt elle plisse le nez pour les chasser, tantôt elle les laisse faire : leurs pattes font partie du monde qu'elle essaie d'entendre tout entier.*

Dans un phare près de la mer, en un pays du Nord – hybride imaginaire entre la Scandinavie, la Russie et l'Islande et serti d'un nom, Sitjaq, emprunté à l'Inuktitut – vit le clan Borya. La grand-mère a perdu son mari et deux de ses fils, fauchés par la mer. Elle vit depuis avec les deux autres fils et leurs enfants. L'ainé, Sevastian-Benedikt, passe des jours entiers en forêt, rapportant tout ce qu'il faut pour nourrir la famille : « Il porte sur son dos des carcasses, des friandises troquées à Seiche, des sacs de riz lourds comme des corps morts et des fruits cueillis en chemin. Il est reçu en roi ; grâce à lui, la famille mange ; il en est le pourvoyeur et le favori. » Osip, son cadet, n'a jamais rien eu de flamboyant, il est calme, timide et doux : « Il traîne partout des cahiers où il note les circuits des navires, leur provenance, leur taille, la température, la hauteur de l'eau, l'heure des marées. »

Non loin de là vit Noé, la femme de l'ainé. Arrivée quatre ans après le drame, elle n'était pourtant pas là pour rester. Installée dans une cabane près du phare, elle mène sa vie en marge du clan, solitaire, à dessiner des îles, à imaginer des animaux. Elle parle rarement et lorsqu'elle le fait, elle raconte des histoires « pleines de mots étrangers qui ne parlent ni des animaux ni de la mer ». Elle a donné des enfants à son mari comme à Osip.

L'ainée de ces enfants s'appelle Mie. Elle a maintenant douze ans et son corps se transforme. « Elle ne sait pas comment apprivoiser sa nudité, c'est une sorte d'animal à l'intérieur duquel elle ne peut pas entrer » et elle aimerait découvrir le sexe « entre les humains ». Elle en a pourtant une bonne idée, puisque dans le petit univers qui est le sien, elle a souvent aperçu son père comme son oncle faire l'amour avec sa mère. Ses frères ne sont pas encore des hommes, alors c'est avec un naturel déconcertant qu'elle demande à Osip de lui apprendre. Durant tout ce roman singulier, elle espère voir son oncle accepter sa proposition et se présenter à sa chambre.

## Découvrir la vie grâce aux bêtes

Dans cet univers romanesque qui flirte avec le conte, notamment par les capacités surnaturelles qu'il donne à Mie, le lecteur devra, lui aussi, accepter cette proposition surprenante : dans l'attente de connaître l'intimité avec un homme, Mie découvre les plaisirs

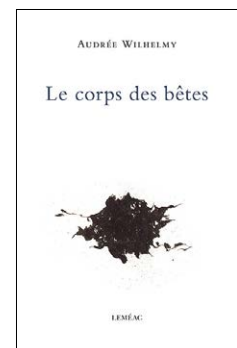
sexuels en habitant l'esprit et le corps des animaux qui l'entourent. En devenant une loutre ou une ourse, elle fait l'expérience des pulsions et du plaisir, et étonnamment, ça fonctionne. Les phrases chargées, denses, mais limpides, qui composent cette écriture imposante parviennent à créer un contexte où le lecteur peut accepter ces grands élans fantastiques comme les envies incestueuses d'une enfant isolée.

## Ce roman réussit le tour de force d'avoir à la fois les deux mains dans la terre et la tête dans les légendes.

*Le corps des bêtes*, ce sont ainsi des personnages féminins forts, campés à une époque sans nom certes, mais où l'on devine que les femmes n'étaient pas toujours à l'avant-plan. Noé, femme-courage et hors-norme, embrasse complètement son imaginaire singulier et la solitude nécessaire à la poursuite de ses projets. Mie, femme-enfant, fait de la nature un terrain de jeu et de découvertes.

Ce roman réussit le tour de force d'avoir à la fois les deux mains dans la terre – dans la description méticuleuse et maniaque du dépeçage d'un cadavre de baleine ou le décompte des provisions de l'automne – et la tête dans les légendes, dans l'âme des animaux, dans le désir de l'ours qui chasse... De cet alliage savamment dosé naît une histoire puissante et troublante comme les désirs qu'elle donne à voir. ♦

☆☆☆☆  
Audrée Wilhelm  
**Le corps des bêtes**  
Montréal, Leméac  
2017, 176 p., 20,95 \$



# Le renouveau des librairies indépendantes



par Chantal Guy

Des dossiers sur des enjeux importants du milieu littéraire  
est l'une des signatures de **LQ**.

# Libraires : une nouvelle vague

Chantal Guy

On ne donnait pas cher de leur peau il n'y a pas si longtemps. Mais ils ont quand même choisi ce qu'ils considèrent être le plus beau métier du monde : libraire. Et il faut s'en réjouir, car non seulement leurs affaires roulent bien, mais cette nouvelle génération est aussi en train de révolutionner la librairie indépendante, en revenant simplement à ses fondements.

L'apocalypse n'a pas eu lieu et le phénix renaît de ses cendres. Pendant une bonne décennie, on a claironné la mort des librairies indépendantes, mais contre toute attente, un changement de garde s'est effectué, et cette relève tire très bien son épingle du jeu. Un peu partout au Québec, des lecteurs allumés ont ouvert de nouvelles librairies ou racheté des institutions qui avaient pignon sur rue, en toute lucidité. Et tous les libraires que nous avons contactés tiennent un discours optimiste et enthousiaste – c'est la première surprise de ce reportage. À l'unisson, ils semblent avoir abandonné les lamentations. On dirait même que le défaitisme, pour eux, est une attitude incompatible avec leur passion.

La librairie Le Port de tête de l'avenue du Mont-Royal, à Montréal, est un bon exemple, souvent citée comme référence par les libraires interrogés. Ses propriétaires viennent tout juste de l'agrandir, en ouvrant en mai dernier dans un local en face de la boutique actuelle une librairie spécialisée dans les sciences humaines.

---

**« Ce que les Amazon, Costco et Walmart ne peuvent pas faire, nous, on peut le faire. »**

Éric Blackburn, Le Port de tête

---

Ce projet est né d'une conviction personnelle, plus que d'un intérêt financier, mais agrandir ainsi prouve le succès. « J'en ai un peu marre des discours consensuels, dit le copropriétaire Éric Blackburn. J'ai vraiment envie que les gens puissent dialoguer, peu importe l'allégeance ou l'enseigne où ils logent. Tant à gauche qu'à droite, on parle à travers son chapeau. Je m'en fous un peu et j'ai juste envie que ça se parle. Nous avons maintenant une grosse section en économie, de très fortes sections en féminisme, colonialisme, post-colonialisme, des anciens et des modernes en philosophie... Nous avions 2 000 titres avant l'agrandissement et maintenant, nous en avons 4 500. Il est possible de creuser pour vrai. » Bref, le libraire a sans conteste l'intention d'offrir un port... à toutes les têtes qui naviguent dans les eaux tumultueuses de notre époque.

## Deviens qui tu es

Profiter de l'appétit renouvelé pour les commerces de proximité, nourrir l'intérêt, avoir une ligne éditoriale, des employés véritablement lecteurs qui répondent aux besoins et, surtout, faire de la librairie un lieu vivant, voilà en gros ce sur quoi la plupart des nouveaux libraires s'accordent pour expliquer la renaissance de leur secteur.

Le Port de tête est né d'un manque, rappelle Éric Blackburn. « Quand nous avons ouvert en 2007, c'était dans notre plan d'affaires de ne pas laisser la littérature dans les bars ou les bibliothèques. Nous étions inspirés par deux librairies, celle d'Henri Tranquille au Québec et La Hune en France, qui a été la librairie parisienne fondamentale où tout le monde allait se rencontrer. Je pense qu'à un moment donné, il y a eu une prise de conscience. Ce que les Amazon, Costco et Walmart ne peuvent pas faire, nous, on peut le faire. Je me demande si on ne s'était pas éloigné un peu de ça, de l'expérience en librairie. On a décidé d'être ce que l'on est. Je le sens quand je vais dans les autres librairies, quand elles ont envie de dire quelque chose à leurs clients. Maintenant, avec les moteurs de recherche, c'est somme toute relativement facile de se passer d'un libraire, alors si, en tant que libraire, tu veux avoir quelque chose de plus à offrir, tu n'as plus trop le choix de mettre les bouchées doubles et de chercher des choses nouvelles et intéressantes. »

C'est ce que Maxime Nadeau et Michel Vézina ont décidé de faire en ouvrant en 2016 Le Salon à Gould, un pub-librairie dans un coin faiblement habité en région, qui attire les lecteurs et les écrivains d'un peu partout. Déjà très actifs au Québec et en Europe avec leur librairie ambulante Le Buvard, les deux fondateurs avaient une ligne directrice pour ce nouveau quartier général : demeurer des « spécialistes en littérature trippante ». « On n'a pas de bois mort, pas de best-sellers, pas de livres de cuisine ou de livres des Éditeurs réunis, dit fièrement Maxime Nadeau. On a strictement notre sélection et c'est ça qui rend notre librairie incroyable. Les bons lecteurs entrent et ils ont le goût de tout acheter. »

L'esprit du lieu compte pour beaucoup dans la vitalité du Salon, qui a organisé l'été dernier plusieurs G.O.U.L.D (« Grand Oratorio Ubuesque littéraire dérimé »), après avoir proposé des soirées de hockey-poésie, des lectures, des rencontres d'écrivains et autres activités excitantes. « C'est vraiment en continuité avec notre camion, soit amener la littérature au cœur de la vie, là où il n'y a pas de littérature. Et ça marche au boutte. On a des événements toutes les fins de semaines et on est une des librairies qui invite le plus d'auteurs, alors qu'on est dans le fin fond de l'Estrie à 2 h 15 de Montréal. »

## Oser la spécialisation

Dans ce contexte où les gens semblent friands de commerces qui répondent à des besoins bien précis, une librairie féministe a pu naître cette année : L'Euguélonne, dans le Village, à Montréal. Mais son mandat ratisse plus large, nous explique Marie-Ève Blais, l'une des fondatrices de cette coop d'employés engagés. « Nous touchons aux questions LGBT, à l'antiracisme, à l'anti-colonialisme... Il y a une complexification des enjeux et je dirais que la crise étudiante de 2012 et le mouvement "agressions non dénoncées" ont créé une prise de parole et une nouvelle vague de militants qui ont fait que notre projet est né dans cette mouvance. »

D'ailleurs, les idéatrices de L'Euguélonne ont fait de nombreuses recherches sur l'histoire des librairies féministes en Amérique et en Europe avant de se lancer, car cette spécialisation demande une connaissance plus pointue de la part des employés. « Ça vient vraiment d'un besoin de répondre à un manque dans les librairies généralistes, d'un besoin de s'intéresser plus aux écrits des femmes, précise Marie-Ève Blais. Une prise de conscience que les livres écrits par des femmes étaient de plus en plus nombreux, mais avaient une moindre place, car les problèmes d'espace jouent sur la possibilité d'avoir une tablette dédiée au féminisme. Nous voulions un lieu où elles sont reconnues, pour faire entendre leurs voix. »

L'Euguélonne fêtera son premier anniversaire en décembre 2017, mais déjà elle cartonne et fourmille d'idées pour l'avenir. « Je crois à l'idée de la spécialisation, à l'idée de répondre à des communautés, note Blais. Je vois un retour de cette tendance en ce moment, un peu à la façon française. L'Euguélonne est un lieu où les gens se rencontrent, se parlent, partagent, réfléchissent davantage. Nous développons un café aussi, pour que les gens puissent rester. C'est un travail toujours en mouvement. »

## Reprendre le flambeau

La librairie du Square à Montréal, Pantoute à Québec et L'Exèdre à Trois-Rivières sont de vénérables institutions qui ont été portées à bout de bras par leurs fondateurs pendant des décennies. La suite du monde est assurée, puisqu'elles ont été rachetées par de jeunes libraires, parfois même par une coopérative d'employés, comme c'est le cas pour Pantoute. Mais pourquoi se lancer dans une entreprise qu'on disait moribonde il n'y a pas si longtemps ? « Je pense que c'est l'amour du milieu, dit la directrice générale de Pantoute, Victoria Lévesque. L'idée qu'une institution ne disparaisse pas. On ne sera jamais riches, on ne fera pas fortune, mais on adore le milieu du livre et le milieu culturel. Pantoute reste un filon à Québec et ça aurait été dommage que les deux succursales soient vendues à une grande chaîne. Le but de son fondateur, Denis LeBrun, a toujours été qu'elles restent indépendantes. Sans rien enlever aux plus vieilles générations ou à ceux qui ont vendu, je pense qu'ils étaient un peu fatigués vers la fin. On est peut-être plus enthousiastes ! Et la coop est vraiment importante dans l'entreprise, nous voulons les employés les plus heureux possible. Il y a plus de collégialité et ça transparait dans le service. »

Jonathan Vartabédian et Éric Simard connaissaient bien la réputation de La librairie du Square lorsqu'ils l'ont rachetée à Françoise Careil, libraire légendaire qui lui a consacré sa vie. « C'est une librairie assez mythique à Montréal, ça faisait trente ans qu'elle roulait et on a repris en main un endroit qui se portait très bien, raconte Jonathan Vartabédian. On a juste fait une passation de pouvoir. Notre mission a été de la mettre à notre image, en espérant ça plaise à la clientèle actuelle. Beaucoup d'anciens

clients sont très heureux du fait que la librairie continue et de pouvoir la soutenir, et on est allé chercher aussi une nouvelle clientèle plus jeune. »

---

« S'il y a des librairies qui ont disparu, c'est peut-être parce qu'elles étaient vraiment plates... Pour moi, une librairie indépendante, ça ne veut crissement rien dire. Il y en a qui vendent les mêmes cochonneries que dans les grandes surfaces, et je connais de très bons libraires qui travaillent dans des chaînes. »

Maxime Nadeau, Le Salon

---

« On n'est pas cons, on ne va pas se lancer dans une entreprise qui est mourante ! » affirme Audrey Martel, qui a racheté des parts de la librairie L'Exèdre à Trois-Rivières avec sa collègue Éliane Ste-Marie. Elles ont bénéficié de l'expérience de son fondateur, Benoît St-Aubin, toujours actionnaire. « Je pense que pendant des années, le milieu a bien aimé jouer du violon, dire que ça n'allait pas bien, mais en même temps, pour chaque librairie qui ouvre, combien partent un restaurant italien ? Il y a eu une espèce de découragement des libraires qui étaient là depuis longtemps, qui faisait en sorte, peut-être, qu'ils n'osaient plus, qu'ils ne se parlaient pas. On m'a dit qu'il n'y avait pas tellement de confrérie, alors que maintenant, les libraires s'aident entre eux, ils s'encouragent, utilisent les réseaux sociaux. Nous ne sommes pas en compétition. »

Cette reprise du flambeau et son implication dans le milieu ont permis à Audrey Martel de remporter le Prix d'excellence 2017 de l'Association des libraires du Québec, remis au libraire de l'année. Et là, comme chez Pantoute et à La librairie du Square, Audrey Martel a pu constater à quel point les lecteurs tiennent à leur librairie de quartier, comme si, après une décennie de tourmente, ils avaient pris conscience que l'existence de celle-ci est entre leurs mains. « Ils sont venus nous féliciter quand on a repris la librairie, raconte-t-elle. Les gens sont fiers de voir des jeunes qui se lancent dans un métier dont on annonçait le déclin. »

Pour Christian Huron, qui a ouvert L'Arlequin à Saint-Sauveur en 2015, l'aventure n'est pas une passation, mais l'aboutissement logique d'une vie passée dans le milieu du livre. « J'ai touché à tous les métiers de l'édition, de la distribution, et mon préféré, c'est le métier de libraire », confie-t-il. Il a observé les hauts et les bas qu'on dut traverser les librairies pendant trente ans. « Je pense qu'on est arrivé à la fin d'une génération qui a créé le réseau des librairies et qui a laissé sa place, ou pas, ce qui a fini par créer un vide, rempli par les plus jeunes qui ont vu que, finalement, ça pouvait fonctionner. Et la jeune génération a compris : une librairie doit tenir du livre, point final. »

## Le peuple insoumis des lecteurs

L'autre bonne nouvelle de cette renaissance est le fait qu'il y a aussi une relève chez les lecteurs. Non, le livre numérique n'a pas tué le livre papier et oui, on lit plus que jamais au Québec. Les fossoyeurs de la littérature et autres cassandres font bien rire Maxime Nadeau, qui critique sévèrement des initiatives comme la « guignolée » du 12 août [NDLR : à l'initiative de deux auteurs québécois, Patrice Cazeault et Amélie Dubé, se tient depuis 2014 la journée « Le 12 août, j'achète un livre québécois »] : « On nous demande d'acheter des livres québécois parce qu'on fait pitié. Ça me déprime. » Même son de cloche chez Éric Blackburn : « Avec des campagnes comme "Sauvons les livres", on a mis des linçeurs dans nos bibliothèques. Ça devient du misérabilisme. Il faut se bouger, et les libraires se bougent pour vrai. Si on était encore là à attendre, on serait en train de se faire dire qu'on fait dur. »

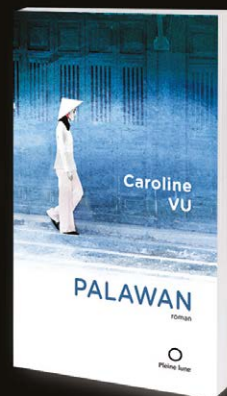
## « Nous sommes capables de créer des phénomènes. »

Audrey Martel, L'Exèdre

« Les annonciateurs de la mort de quelque chose, c'est une bande d'excités qui ont tort, croit Maxime Nadeau. On annonçait la mort du vinyle en 1986 et récemment, ils ont dépassé la vente de musique en numérique [NDLR : Entertainment Retailers Association (ERA), qui compile les statistiques du disque en Grande-Bretagne dévoilait que les ventes de vinyles ont atteint 2,4 millions de livres (4 millions de dollars), alors que les achats musicaux dématérialisés se sont élevés à 2,1 millions de livres (3,5 millions de dollars) pour la première semaine du mois de décembre 2016 (*Le Devoir*, 10 décembre 2016).] S'il y a des librairies qui ont disparu, c'est peut-être parce qu'elles étaient vraiment plates... Pour moi, une librairie indépendante, ça ne veut crissement rien dire. Il y en a qui vendent les mêmes cochonneries que dans les grandes surfaces et je connais de très bons libraires qui travaillent dans des chaînes. En gros, ça prend des vrais libraires, des passionnés, et il faut leur donner les conditions pour qu'ils puissent rester libraires. »

« Je ne trouve pas que les gens lisent moins, en fait, je dirais même que ça va lire encore plus dans l'avenir, estime Victoria Lévesque. Le secteur qui marche le plus chez nous, c'est la littérature jeunesse. Ça veut dire que ça commence à la maison. » Pour Audrey Martel, des succès comme *La femme qui fuit* d'Anaïs Barbeau-Lavalette ou *L'amie prodigieuse* d'Elena Ferrante sont un exemple de l'influence des libraires indépendants. « Le Ferrante a levé au Québec avant la France, note-t-elle. C'est la preuve du pouvoir des libraires, de notre importance. Nous sommes capables de créer des phénomènes. »

« Moi, je vends de plus en plus de livres, et ça fait dix ans que ça ne se dément pas, conclut Éric Blackburn. J'ai appris que les gens avaient encore, contrairement à un discours en vogue il y a quelques années, très envie du support papier. C'est ma plus grande surprise. Ils ont envie de s'instruire, ils sont curieux, et encore amoureux fou de l'objet livre. Je n'aurais pas ouvert Le Port de tête si je n'y avais pas cru. De voir aussi que la majorité des éditeurs québécois l'ont compris et se sont tournés vers une esthétique différente rappelle l'effervescence des années 1970. Et tant que les auteurs et les éditeurs continuent de nous fournir de la qualité, les libraires seront capables de la mettre en scène. » ♦

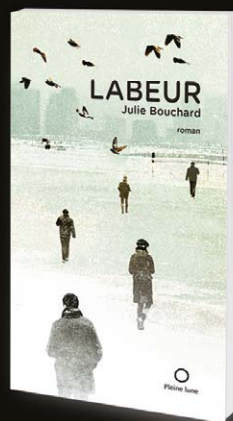


© Marc-Antoine Zouéki

## CAROLINE VU PALAWAN

Un roman captivant qui nous entraîne du camp de réfugiés de Palawan jusqu'à Montréal et Los Angeles, sur les traces de la jeune Kim à la recherche de sa véritable identité.

Roman • 358 pages • 27,95 \$



© Marc-Antoine Zouéki

## JULIE BOUCHARD LABEUR

« Sympathique, amusant, intelligent petit roman du quotidien. »

Josée Boileau — *Journal de Montréal*

Roman • 148 pages • 20,95 \$



Pleine lune

www.pleinelune.qc.ca



# Quel est le rôle du libraire dans la société ?

Propos recueillis par **Chantal Guy**

Nous sommes un relais entre l'intelligentsia, les idées et la population. On est des transmetteurs de savoir, quelle que soit la catégorie sociale. Le libraire est la dernière étape du processus de l'édition. Tous les jours – ce n'est même pas une fois de temps en temps, c'est tous les jours – les gens me disent à quel point c'est important qu'on soit là.

**Christian Huron**, L'Arlequin, Saint-Sauveur

Je pense que notre rôle est intimement lié au rôle de tous les autres acteurs du livre. Chaque membre de cette chaîne-là a son savoir qui lui est propre, mais nous, nous sommes le lien direct entre le lecteur et le livre. Et nous pouvons faire vivre des livres qui ont peut-être moins de presse ou qui ne sont pas associés à un grand nom. Faire découvrir des petites perles, inciter les gens à lire différemment, à faire des découvertes, encourager la bibliodiversité, voilà notre rôle.

**Audrey Martel**, L'Exèdre, Trois-Rivières

Il y a une limite aux algorithmes. Les gens recherchent de plus en plus le commerce de proximité, un espace où ils pourront avoir un service plus personnalisé. Ce retour au rapport humain, c'est ce qui a conduit à cette explosion de petites librairies. Répondre à ce besoin est notre rôle.

**Marie-Ève Blais**, L'Euguélonne, Montréal

En fait, être libraire, c'est le plus beau métier du monde. Les gens qui font appel à nos services nous confient leurs meilleurs moments de tête, le temps où ils sont disponibles intellectuellement. Pour réfléchir, se divertir, être éblouis, vivre des émotions, s'exciter... C'est assez rare quand on y pense. Et c'est assez incroyable, la satisfaction qu'on ressent lorsqu'on a mis le bon livre entre les bonnes mains.

**Maxime Nadeau**, Le Salon, Gould

Notre plus grand rôle, c'est celui de diffuseur de culture : la rendre accessible, dans une variété que les grandes chaînes, je crois, ne peuvent offrir. Chaque libraire a son filon, et il fallait trouver notre force, la crier haut et fort, au lieu de tomber dans le discours défaitiste.

**Victoria Lévesque**, Pantoute, Québec

C'est assez simple : il faut rendre accessible la pensée et l'imaginaire écrits. Je pense qu'on vit dans un monde où les libraires sont obligés de donner une forme à cela. Et on a envie de le faire.

**Éric Blackburn**, Le Port de tête, Montréal

Notre rôle est de transmettre. On est un peu comme des acteurs, quand ils sont sur une scène, et qu'ils sont le lien entre les mots de l'auteur et le spectateur. Nous sommes les passeurs entre l'écrivain et le lecteur.

**Jonathan Vartabédian**, Librairie du Square, Montréal

# grille de notation des critiques

## ✘ Minable

Il s'agit d'un ouvrage dont il nous semble impossible de distinguer assez de qualités pour le sauver de l'inéluctable naufrage littéraire causé par une œuvre insipide, truffée d'évidences et sans aucune qualité d'écriture.

## ☆ Pauvre

Il s'agit d'un ouvrage sans grand éclat, en plein cœur des lieux communs qui ne se distingue ni par sa forme ni par son fond, et ne laissant aucun souvenir périssable de lecture.

## ☆☆ Banal

Il s'agit d'un ouvrage ayant autant de qualités que de défauts. Bien qu'on croyait à quelques moments tenir un bon livre, il nous laisse sur notre faim avec le sentiment d'un projet qu'on n'a pas su mener à terme.

## ☆☆☆ Bon

Il s'agit d'un ouvrage intéressant qui, sans rien révolutionner, livre ses promesses tout au long de la lecture. Il recèle néanmoins quelques perles et parvient à se distinguer de la majorité des publications.

## ☆☆☆☆ Remarquable

Il s'agit d'un ouvrage qui parvient à transcender le lecteur, la lectrice que ce soit par sa forme ou son fond. Il marque un jalon dans l'œuvre de l'auteur-e ou l'installe clairement dans les écrivain-e-s important-e-s à surveiller.

## ☆☆☆☆☆ Chef-d'œuvre

Il s'agit d'un ouvrage d'une rare qualité qui, on le croit, traversera l'épreuve du temps, deviendra un ouvrage de référence dans l'œuvre de l'auteur-e, mais aussi dans le genre dans lequel il s'inscrit.

En 1907, Ernest Dufault quitte le Québec et sa famille à l'âge de 15 ans pour poursuivre son rêve de vivre dans l'Ouest.



# BÉNÉDICTION

Olivier Dufault

[FCEJ]

ÉDITIONS  
MARCHAND  
DE FEUILLES

cahier

# critique

Jean Basile | Stéphanie Filion | July Giguère  
| Véronique Marcotte | Abla Farhoud | Éric  
Plamondon | Julie Bosman | Trevor Cole  
| Bronwen Wallace | François Lévesque |  
Jacques Côté | Éric Forbes | Anna Raymonde  
Gazaille | Kevin Lambert | Jean-Louis Trudel  
| Clémence Dumas-Côté | Mimi Haddam  
| René Lapierre | Maude Pilon | Véronique  
Cyr | Julie Roy | Daniel Danis | Jean-Fred  
Bourquin | Box Brown | François Vigneault |  
Michel Rheault | Chantal Ringuet | Guillaume  
Lavallée | Simon Nadeau | Jacques Mathieu |  
Céline Huyghebaert | Jean-François Hamelin

Sans critique, il n'y a point de littérature.

Ce cahier est la pierre d'assise de notre mandat.

# De grands paons de nuit aux ailes vibrantes de velours noir

Thomas Dupont-Buist

En achevant la lecture d'un inachevé monumental, on est bien tenté d'admettre que « [...] "finir" n'a aucune importance, que toute œuvre, aussi parfaite d'apparence soit-elle, n'est jamais finie, car elle s'enlise dans le néant du silence où rien ne peut finir jamais [...] ».

C'est exactement là le sentiment qui vient accabler le lecteur au sortir de *Me déshabiller n'a jamais été une tâche facile*, un voyage littéraire de près de huit cents pages, champ de bataille sublime où les mots et l'encre l'ont lourdement emporté sur les marges et la blancheur du papier. La locomotive du récit était pourtant bien lancée, la mécanique du style fonctionnait à merveille et les volutes qui suivaient l'équipée étaient crachées par une cheminée s'approvisionnant à la fournaise d'un génie rendu fantasque par l'opium. Seulement, au terme de la voie ferrée ne se trouvait qu'un immense désert dans lequel est venue s'ensabler l'une des fictions les plus prometteuses de la littérature québécoise. La lecture s'est arrêtée en catastrophe comme le coureur au bord d'un précipice jusqu'alors invisible. Une fois enlisé dans le néant du silence, il faut se retourner pour de nouveau entendre la prégnance des échos passés.

## Le continent inconnu

Difficile de comprendre pourquoi Jean Basile, après avoir travaillé de 1984 à 1987 à ce qui aurait dû devenir son chef-d'œuvre, a décidé de l'abandonner. À constater le niveau d'aboutissement de la partie émergée de l'iceberg, impossible de parler d'ébauche. On a plutôt l'intime conviction de se trouver en présence d'un manuscrit cent fois raturé, à classer au panthéon des œuvres inachevées. C'est là que repose *L'homme sans qualité* en une compagnie triée sur le volet. Rien à voir avec les pauvres pages que l'on essaie souvent de faire tenir entre une couverture et sa quatrième, de celles qu'un éditeur en manque d'espèces sonnantes et trébuchantes n'aurait jamais dû extirper d'un fond de tiroir poussiéreux. Heureusement, il y a amplement à lire dans ce que Basile nous a laissé.

Sous la plume d'un esthète vieillissant et dans un style éminemment proustien, le narrateur de *Me déshabiller...* nous fait la chronique de l'homosexualité masculine dans le Montréal des années 1960. Fasciné par quatre hommes qui vivent leur homosexualité à une époque où la chose s'apparente à la recherche d'un continent inconnu, le dandy opioman décide de se faire leur biographe. Remettons-nous en contexte et situons-nous dans ce Québec où il était encore possible à la reine d'Angleterre de déclarer que l'homosexualité n'existait pas. Un Québec où le couple homme-homme n'était pas encore devenu « quelque chose d'ennuyeusement cocasse » et où ce qui nous paraît normal aujourd'hui ne pouvait exister que dans la clandestinité.

## Quatre hommes cardinaux

Ils sont donc quatre, ces archétypes auxquels nous allons attacher nos pas. D'abord Marcellin Gastineau, peintre-laideron condamné par son physique ingrat à se terrer hors du monde et à ne vivre son désir que comme un fantasme lancinant. Vient ensuite Isabel Müller à la rigueur toute allemande, fasciné par les uniformes et les « hommes de cuir », par ceux qui sont appelés à dominer ceux qui attendent de l'être. Adolphe von Klein, pour sa part, préfère les plus jeunes, désir inadmissible s'il en est un et qu'il cache derrière une culture classique qui le fait paraître charmant. Le quatuor est complété par Julien Perrot, journaliste et jouisseur impénitent, fils de bonne famille et peut-être celui des quatre qui aspire le plus à la normalité. À ces quatre hommes cardinaux, il faut ajouter un centre afin que la rose des vents soit complète. Ce centre, c'est Montréal, cette ville qui n'a pas encore pris la hauteur qu'on lui connaît aujourd'hui et que le narrateur n'hésite pas à qualifier de grand village. On y déambule en s'étonnant du chemin qu'elle a depuis lors parcouru, découvrant les débats qui l'agitaient et s'appuyant sur ce qui n'a pas changé pour s'orienter.

Il faut certes du souffle pour franchir la page d'arrivée d'un pavé aussi fourni. Mais pour qui aime les styles fleuris, chaque page sera teintée du singulier plaisir qu'il y a à contempler l'équilibre d'une phrase-paragraphe toute en arabesque. L'immense talent de Basile se trouve là, dans cette prodigieuse capacité à discourir, avec la même verve, d'un opéra de Wagner et d'un Perrier que l'on se fout au cul. C'est dans ce contraste entre sublime et grotesque – bien que les deux parfois se confondent – que réside la force de ce texte qui, même une fois ensablé, continue de nous habiter par la force de ses réflexions, par ses innombrables traits d'esprit, par la marge qu'il continue d'incarner et par cette célébration d'une homosexualité qui se sait différente et qui n'a pas peur de déployer la magnificence de ses « ailes vibrantes de velours noirs ». ♦



# La chair comme rédemption

Isabelle Beaulieu

Venue de la poésie, Stéphanie Filion ne la quitte pas tout à fait avec son premier roman qui se déploie en touches (parfois un peu trop) impressionnistes.

Les mots nous suggèrent à maintes reprises une double interprétation ; le séjour au Proche-Orient suit la ligne parallèle du voyage intérieur. Le récit commence lorsque Jeanne, la narratrice, survole la mer libanaise de Marmara. Accueillie par Rania, qui facilitera sa compréhension du pays, elle s'y rend pour effectuer des recherches sur les rites funéraires. Sans savoir si ce travail est mené dans un but professionnel, on comprend rapidement que cette quête est liée à quelque chose de profondément intime. Jeanne veut aller à la rencontre des femmes endeuillées de ce pays meurtri par des années de guerre. De Beyrouth en passant par Edhen, au nord, Jeanne prend aussi la mesure des paysages, des couleurs, de la lumière, des rencontres. Paradoxalement, c'est dans le dépaysement qu'elle aura l'impression d'être au plus près d'elle-même. « Je trouvais enfin un peu de paix après sept années à m'être sentie étrangère à moi-même. » Affranchie de tous regards connus et référents du passé, elle éprouve sa timide, mais réelle, liberté nouvelle.

## Les lieux du pèlerinage

La vie de Jeanne a pris une trajectoire fatale le jour où, sept ans auparavant, elle a perdu son mari et son fils dans un accident de voiture. Depuis, elle photographie tout ce qu'elle voit, cherchant à capturer les détails de l'instant pour ne plus rien laisser fuir. L'oubli serait la fracture définitive : « Je pouvais d'un clic arrêter le temps, le fixer, l'immortaliser. »

Parfois, de très courts chapitres rappellent des vers poétiques, non seulement dans la forme, mais aussi dans la façon de révéler un détail qui devient à lui seul un univers.

*Il fait chaud.*

*La nuit, c'est un peu plus frais, mais on a tout de même droit à un concert.*

*Tu entends ce bruit ?*

*Les grillons ?*

*Ce sont des ziz !*

Certains passages ressemblent à des tableaux ou aux photographies que prend Jeanne. Une atmosphère délicate s'en dégage, reconnaissable au grain des nuances, aux formes ambivalentes. Mais la distance qu'impose l'image ne peut rendre son corps à la femme qui vit en apesanteur depuis plusieurs années. C'est la matérialité de la chair d'un autre homme qui lui rendra sa faculté à ressentir et à se réapproprier ce corps, devenu atone par les couches successives du deuil. La transformation qui s'opère intérieurement est illustrée par les mues que le climat provoque chez Jeanne ; des lambeaux de sa peau se détachent pour laisser place à un nouvel épiderme. Cette défaillance l'amène à user plus intensément de ses autres sens, laissant place à une sensualité qui la remet au monde. Sa rédemption adviendra donc par la rencontre de Julien, un jeune judoka qui lui fera redécouvrir

la confiance et l'abandon. Chacun de ses effleurements est un bivouac où elle dépose les armes.

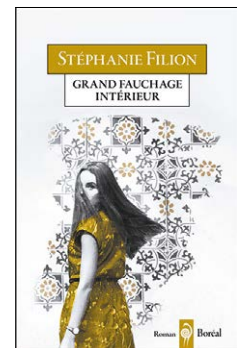
*À la naissance de mes cuisses, la peau se soulevait par endroits. Sa main s'est faufilée entre mes deux peaux, l'ancienne qui s'arrachait et la nouvelle, rose et nue. C'était un plaisir qui m'avait toujours semblé interdit et honteux, mais pour Julien, cette caresse était la plus naturelle du monde.*

## Résister à l'oubli

L'état hallucinant du deuil de Jeanne est décrit dans le roman par le manque viscéral, le vif étonnement de l'absence, puis par un quasi-espoir – avant que la narratrice ne retombe dans la réclusion et le doute obstiné de ne pas pouvoir s'en sortir –, et donne une voix touchante au roman. La sobriété de l'écriture invite à retenir chaque mot, à rebours de la surenchère de bruits, de paroles, de réparties qui meublent l'ordinaire.

Si plusieurs passages envoûtent indéniablement par leur plénitude, l'ensemble laisse un sentiment d'effleurement. Le personnage de Julien, s'il suscite des bouleversements chez la narratrice, apparaît insuffisant au lecteur. Son éloquence, qui fait naître tant d'émois chez Jeanne, peine à convaincre. Ses allusions à d'autres pans de nos vies, qui se dérouleraient en même temps que ceux dont nous sommes conscients, n'ont rien de nouveau et auraient eu avantage à être approfondis. Les analogies entre les leçons de vie et les principes du judo ne sont pas toujours persuasives.

Le titre du livre réfère d'ailleurs à une des prises de l'art martial pratiqué par Julien qui consiste à déséquilibrer son adversaire par l'arrière. Il s'agit peut-être finalement de ce fragile travail de fildefériste, présent aussi dans les enjeux du désir, qui manque pour parfaire l'œuvre. On passe trop souvent de l'incandescence d'une phrase parfaite à la facilité d'une autre. Le lien entre la réforme intérieure et le renouvellement de la peau est également trop direct pour s'accorder avec la beauté que contiennent pourtant plusieurs fragments. Car de beauté, ce livre n'est certainement pas dépourvu. ♦



☆☆

Stéphanie Filion

**Grand fauchage intérieur**

Montréal, Boréal

2017, 176 p., 20,95 \$

# Mémoire en apnée

Isabelle Beaulieu

Une femme cherche à retrouver sa mémoire. Toute une partie de son enfance s'est évanouie, effacée par des années de vagabondage.

Le premier chapitre raconte le voyage de cette jeune Montréalaise, Joyce, dans la petite ville côtière de La Peñita au Mexique. C'est un retour, car elle y a vécu avec ses parents et son frère des années auparavant. En poursuivant ce temps enfui, en reconstruisant ses souvenirs, elle veut en prouver la véracité. Sinon, il ne restera de cette expérience que ce qu'on lui a raconté – des faits, des gestes, des images sans ancrage. Briguebalée de villes en pays durant sa jeunesse par un père en perpétuelle recherche d'identité, Joyce tente d'arrêter la course évanescence des souvenirs. Figure centrale du récit, le père est à la fois la source primaire du récit et la parole interrompue.

Les chapitres se chevauchent en alternance avec un deuxième trajet : celui du père, parti avant l'aube sans rien dire à personne au sortir de l'adolescence. Il chemine le long des routes et, par là, s'affranchit de sa famille dans laquelle il ne se reconnaît pas et qui le méprise. Les deux voix sont portées par Joyce qui s'adresse directement au père, comme une sorte de remémoration des origines qui expliqueraient les causes et les conséquences de l'enfance de la fille. En retraçant la ligne du père, elle espère faire surgir de l'ombre sa propre constellation.

## Parcourir l'enfance

L'écriture de Giguère a des accents poétiques, elle qui a d'abord fait paraître un recueil de poèmes en 2010 à L'Hexagone. Une part d'onirisme est également présente dans ces réminiscences morcelées et abstraites. L'impression de déjà-vu, ou plutôt de déjà-vécu, toujours située au bord du doute, brouille les limites de la réalité.

*[...] la vérité est fuyante et incertaine : pas moins bancale ou mensongère que les mots. Il me faudra pourtant choisir un paysage, une heure, creuser le sable, inventer ce qui fût effacé ou qui n'a pas eu lieu, pour dire à quoi ressemblent cette vie et ceux qui l'ont vécue, montrer qu'ils étaient seuls, le sont restés, poser sur eux mes paumes aveugles, goûter la tristesse de leur peau, lointaine et dépourvue de sens, impossible à pleurer.*

Reconstituer les histoires de *Et nous ne parlerons plus d'hier* est chose impossible et serait de toute façon approximatif. Si agripper la vérité demeure illusoire, le besoin de s'approprié une trame où la couleur miroite dans la profondeur des eaux est essentiel. « [...] J'aimerais parvenir à extraire une scène juste, l'amorce d'un récit qui viendrait à bout de mon amnésie ; il faudrait pour cela que j'aie au moins le courage de revoir, sinon d'imaginer ». C'est ce que le personnage fera du bout des doigts, sans consentir à une véritable confrontation. Les retrouvailles avec sa part d'enfance n'auront pas vraiment lieu.

## Tirer un trait sur sa généalogie

En suivant simultanément l'itinéraire du père, on glane quelques clefs permettant de comprendre la béance au centre de la

personnalité de Joyce. Lorsqu'il a décidé de partir, ce n'est pas pour trouver les morceaux manquants de ses origines comme sa fille le fera plus tard, mais plutôt afin d'en effacer tous les vestiges. Pour éviter qu'on le file, il a trompé chacune des personnes rencontrées sur son chemin, espérant au passage oublier lui-même d'où il vient : « [...] tu te promets qu'avant septembre, tu auras repris la route, craché les restes d'enfance coincés dans ta gorge. »

Loin de se sentir décontenancé par des interlocuteurs anglophones, le père apprécie que la langue entendue ne soit pas la sienne, qu'elle ne soit pas viciée par les sous-entendus dont étaient remplis les mots de ses frères, de son père. Tout le contraire de Joyce, qui apprend à lire sa langue maternelle en savourant chaque apparition du sens, en décryptant avec victoire les codes qui en éclaircissent l'entendement. Elle aimerait user de cette langue pour faire surgir la signification de son histoire personnelle. Mais ses efforts seront vains, « [se faisant] à l'idée qu'écrire était ici pour [elle] hors de portée ».

Ce roman de la fuite, de la quête des origines, particulièrement du père, s'inscrit dans une longue lignée d'œuvres et d'auteurs ayant abordé ces thèmes. Pour ne faire référence qu'à la dernière décennie, on a pu lire sur la question les très réussis *Le feu de mon père* de Michael Delisle ou encore *Remèdes pour la faim* de Deni Béchard. Tout aussi pertinents, les romans *Blanc dehors* de Martine Delvaux et *L'œil de cuivre* de Pierre Samson n'hésitent pas à forer la terre paternelle. Malgré les phrases trop longues, l'écriture de Giguère est en général fluide, quoique parfois alourdie par l'emploi du passé simple à la deuxième personne du pluriel – « maman et toi finîtes », « laissâtes-vous », « vous ne pûtes ».

L'éparpillement des événements présents ou passés, toujours surgis en bribes décousues, pleines de non-dits, crée un roman dont sont absentes linéarité et situations aux dénouements clairs. L'indétermination du personnage se transmet au lecteur, par contagion, qui en retirera une sensation de flou persistante ; ce qui ne fait pas totalement ombrager aux qualités évidentes du livre, en témoignent la maîtrise de l'écriture et la sincérité de la démarche. ♦



☆☆  
July Giguère  
**Et nous ne parlerons plus d'hier**  
Montréal, Leméac  
2017, 160 p., 20,95 \$

# Seules ensemble

Caroline R. Paquette

Dans son sixième roman, Véronique Marcotte déploie efficacement sa plume au service d'une amitié imperturbable. Et, oui, visite à nouveau les abysses de la maladie mentale.

« [T]out le monde cache des secrets quand la porte est fermée, qu'il fait nuit, que personne ne peut voir ce qui se passe vraiment entre quatre murs. » Personne, sauf Véronique Marcotte, qui débusque lestement les solitudes depuis son entrée en littérature en 1999. Elle se meut avec aisance sur le terrain accidenté de la maladie mentale : la psychose dans *Les revolvers sont des choses qui arrivent*, les troubles obsessionnels compulsifs dans *Tout m'accuse*. Après un hiatus de quatre ans – *Coïts* date de 2013 –, elle ratisse de nouveau les coins sombres de la psyché humaine avec son sixième roman, *De la confiture aux cochons*.

Madeleine erre, ensanglantée, sur une route inconnue aux États-Unis. Deux informations – les seules – clignotent avec insistance dans sa tête : son prénom et sa destination, Key West. À quelques centaines de kilomètres de là, à Montréal, Simone peine à accepter la mort prématurée de sa mère. Parce qu'il lui faut « pleurer cachée », cette tatoueuse décide de s'exiler un temps à New York. Six jours plus tard, sa grande amie Élyse est sans nouvelles d'elle ; le téléphone qui sonnait d'ordinaire tous les matins, sorte de rituel affectueux, reste silencieux. « Carrément impossible », pense-t-elle. À l'évidence, quelque chose cloche.

## Véronique Marcotte ne craint pas les maisons étrangères, et encore moins ceux qui y habitent.

Madeleine a soif de repères, alors que Simone cherche à les brouiller. S'ils sont en apparence opposés, leurs parcours s'enroulent autour d'une seule et même question, aussi salvatrice qu'asphyxiante : quelles autres vies pourrions-nous mener ? À son amie interloquée, Simone lance, avant de partir :

*À mon retour, qui sait, je me rendrai peut-être compte que je n'ai plus d'intérêt pour le dessin. [...] Alors quoi, Élyse ? On changera de vie ? On cueillera de petits fruits à la main et on fera des confitures ? Pourquoi pas ? On ne sait jamais ce qui peut se produire, ce qui peut s'inventer.*

En effet.

### Dans l'onde de choc

À la manière d'Auguste, qui profite de ses insomnies pour laisser courir son regard avide dans les maisons de *Tout m'accuse*, le lecteur accède à l'intimité de chacun des protagonistes, tour à tour : Élyse, Madeleine, Simone, mais aussi William, père de

cette dernière, et Robert, détective à la retraite. Cette structure fragmentée accentuerait leur isolement si les liens entre ces personnages n'étaient pas aussi solides. Et c'est là l'un des tours de force du roman : déployer des relations authentiquement riches, convaincantes, malgré l'absence la plus opaque. Avec la mère morte, l'amie disparue, et entre ceux qui restent.

Si la solitude est fertile (Simone en parle d'ailleurs comme d'« un voyage »), la routine, elle, anesthésie les personnages plus qu'elle ne les protège. Et elle est partout. Dans le souper entre amis du lundi. Dans le comportement des clients d'un restaurant : « Lire le même journal, consommer la même bière, entretenir les mêmes conversations. » Jusque dans le mot lui-même, *habitudes*, répété et décliné en diverses variantes dans le roman. Or, la disparition de la tatoueuse perturbe cette cérémonie et oblige ses proches à sortir de leur torpeur, à se mettre en action.

*Élyse côtoyait ce sentiment [d'empressement] avec une sorte de plaisir coupable qui la sortait de sa stéréotypie, les automatismes du quotidien s'emballaient et l'amenaient à chercher Simone, à s'inquiéter pour elle, à repenser comment elle était, quels gestes elle pouvait poser, avait-elle une double vie [...] ?*

Là où la répétition compromet le bonheur de lecture, c'est quand elle concerne les ressorts de l'intrigue. Difficile d'expliquer davantage sans divulguer l'un des indices que dépose l'auteure en chemin : disons seulement que l'on insiste beaucoup sur l'idée des vies multiples, et que le lecteur se doute rapidement de quoi il retourne. N'empêche, l'explication tient du spectaculaire ; il en aura pour son argent. La scène finale, chargée en émotions, secouera même ceux qui seraient tentés d'en contester la vraisemblance.

C'est un peu ça, *De la confiture aux cochons*. L'amitié imperturbable qui côtoie les petits fantômes que charrie Robert, ancien enquêteur aux crimes sexuels, sur ses épaules. Beauté limpide, cruauté extrême. Véronique Marcotte ne craint pas les maisons étrangères, et encore moins ceux qui y habitent. C'est tout à son honneur. ♦



☆☆☆  
Véronique Marcotte  
**De la confiture aux cochons**  
Montréal, Québec Amérique  
2017, 192 p., 19,95 \$

# Soleil débordant

Paul Kawczak

«La dent de l'éléphant», *Sin el Fil* en arabe. *Fil* c'est l'éléphant, *Sin* la dent. La première leçon d'arabe pour les plus jeunes des six enfants Abdelnour, dont la famille revient à Beyrouth après une quinzaine d'années passées à Montréal.

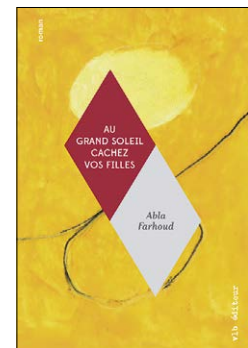
Nous sommes en 1963, vingt ans après la déclaration d'indépendance, et douze avant le début des conflits civils qui déchireront le pays ; Beyrouth est alors une ville cosmopolite débordante de vie. Le retour au Liban n'est pas évident, particulièrement pour les plus jeunes de la famille : il y a l'arabe à apprendre, l'incroyable énergie de la ville à apprivoiser, la difficulté, pour les filles, à s'adapter à une société profondément masculiniste et machiste, et le soleil, si présent, trop présent. Et pourtant, la vie continue, au fil des années, les désirs et les rêves de chacun se fiant à ce nouvel avenir que tant de lumière ne saurait trahir. Après tout, se dit l'une des filles, « changer de pays, c'est peut-être aussi changer son caractère, devenir quelqu'un d'autre ». *Au grand soleil cachez vos filles*, sixième roman d'Abla Farhoud, suit la destinée de la famille Abdelnour sur la décennie 1960.

Dans son avant-dernier roman, *Toutes celles que j'étais* (VLB, 2015), la romancière d'origine libanaise revenait sur le parcours – en partie autobiographique – d'une femme de théâtre arrivée petite fille du pays des cèdres dans le Montréal des années 1950. On ne peut s'empêcher, à ce sujet, de penser à *Niko* de Dimitri Nasrallah (La Peuplade, 2016), qui racontait l'émigration d'un jeune homme dans le contexte de la guerre du Liban. Or, avec ce nouveau livre, Farhoud nous fait faire le chemin inverse, de l'Occident à l'Orient, retour au pays pour les plus vieux, départ vers de nouveaux horizons pour les plus jeunes. Le voyage est inversé, mais les questionnements restent les mêmes, interrogeant les possibilités, pour l'être, de s'épanouir à l'articulation de différentes cultures. Toutefois, il ne faudrait pas restreindre les livres de Farhoud à des romans de l'émigration, car il y est surtout question, de façon bien plus universelle, de la façon dont un individu peut pleinement vivre son humanité, confronté aux différents carcans langagiers, culturels, politiques imposés par le fait social. Ce n'est jamais tant l'adaptation qui est délicate dans les romans de Farhoud, que les conditions de la liberté.

Poétiquement parlant, la romancière reprend, dans ce dernier roman, l'éclatement subjectif sur lequel elle avait bâti *Le fou d'Omar* (VLB, 2015), alternant les perspectives de différents personnages pour faire le récit de cette aventure familiale. Chaque chapitre adopte à tour de rôle les points de vue d'Ikram, aspirante comédienne dans la vingtaine, Adib, jeune homme brillant, mais amenuisé par la dépression, Faïzah, fille aînée décidée à se marier et à intégrer la société libanaise traditionnelle et Youssef, le bienveillant cousin. Si l'alternance dynamise et complexifie le récit, il aurait fallu toutefois ne pas appliquer le procédé de façon trop mécanique. Abla Farhoud a parfois la dangereuse habitude de construire ses romans comme une dramaturge – n'oublions pas que ses premières amours furent théâtrales. Ainsi chaque personnage s'expose et expose sa situation sans beaucoup plus de naturel poétique que ne le fait le couple Chimène-Elvire dans *Le Cid* ou

celui Agamemnon-Arcas dans *Iphigénie* – il n'est, de ce point vue, pas étonnant que la jeune Ikram se passionne pour la lecture du théâtre classique français. Plusieurs chapitres venant combler les lacunes d'importantes ellipses temporelles, le roman se voit à plusieurs reprises alourdi par ce procédé quelque peu machinal. Le risque de tomber dans un jeu de piste trop bien organisé pointe toujours légèrement à l'horizon. Et ceci est d'autant plus dommage que Farhoud a le don, par ailleurs, de construire de magnifiques personnages.

La condition féminine dans le Liban des années 1960 est l'un des points centraux du roman. « Ce pays est un sexe ambulante », déclare Faïzah. Un sexe mâle, bien sûr, avec lequel Faïzah et Ikram doivent constamment composer pour poursuivre leurs aspirations. À ce pouvoir du pénis, s'articule la soumission sociale de façon plus générale. Ikram s'en rend bien compte, usant de son charme pour faire punir son supérieur hiérarchique par un ministre. « Sans même l'avoir voulu, je suis entrée dans le jeu du pouvoir, moi aussi. » La romancière révèle ainsi les mécanismes d'une coercition masculine qui, loin d'être seulement libanaise et passée, n'offre d'autres échappatoires immédiates que celles de jouer à son tour de ce pouvoir, stratagème insidieux, particulièrement pour les femmes. Alors, au vu de cette violence sociale au mode de pensée vertical, qu'est-ce que le « Grand Soleil » ? Certes, c'est une façon d'appeler le Liban, mais c'est aussi cette autorité radicale, écrasante et incessante, qui finit par rendre fou, et Adib de penser, au sujet de sa sœur : « Elle est ivre, une bouteille de champagne dans chaque main. Elle ne boit pas, je le sais, mais le soleil enivre, j'y ai déjà goûté. » On pense à l'« ivresse opaque » que le soleil « déverse » dans *L'étranger* de Camus, et à cette phrase de Meursault : « Aujourd'hui, le soleil débordant qui faisait tressaillir le paysage le rendait inhumain et déprimant. » La dépression d'Adib ne serait-elle autre chose que la révélation de cette inhumanité ? Si le Liban de Farhoud possède assez de beauté et d'amour pour ne jamais sombrer totalement, il n'en reste pas moins que la romancière nous avertit des débordements solaires, à Beyrouth ou partout ailleurs. ♦



☆☆☆

Abla Farhoud

***Au grand soleil cachez vos filles***

Montréal, VLB

2017, 226 p., 26,95 \$



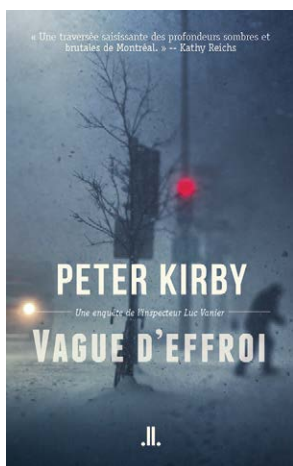


Photo: Jocelyn Michel

## VAGUE D'EFFROI

par Peter Kirby | Traduction : Rachel Martinez

En compagnie de l'inspecteur Luc Vanier de la SQ – un homme vidé, cynique et aux convictions fragiles – nous traquons un tueur énigmatique qui s'acharne sur les plus vulnérables de notre société. Le premier roman de Peter Kirby interpellera particulièrement les lecteurs de Kathy Reichs, de Ian Rankin et d'Umberto Eco.

**||** LINDA LEITH  
ÉDITIONS



Photo: Richard-Max Tremblay

## UN PAYS OÙ LA TERRE SE FRAGMENTE Carnets de Jérusalem par Chantal Ringuet

«Avec sensibilité et intelligence, Chantal Ringuet jette un regard nuancé sur le conflit qui divise le Proche-Orient. Refusant les visions binaires et les conclusions faciles, elle offre la perspective d'une femme profondément attachée à cette terre et à ceux qui l'habitent.»

— Emmanuel Kattan

[www.lindaleith.com](http://www.lindaleith.com)



La collection «difforme» accueille des essais narratifs dans lesquels l'auteur.e relève le défi de se mettre en danger par l'écriture. Des textes qui engagent le corps et l'époque avec les armes de la littérature. On y trouve des textes québécois et des ouvrages en traduction.

Ce récit de Maggie Nelson – le premier traduit en français – mène l'essai à la frontière de l'autobiographie par le biais de courts fragments tour à tour contemplatifs, politiques, humoristiques et philosophiques.



[groupenotabene.com](http://groupenotabene.com)

# Les confins d'un conflit

Michel Nareau

*Taqawan* est une histoire de pêche, de celles que l'on ne raconte généralement pas. Un roman où le saumon devient personnage central et où l'origine de toute chose se remonte comme la rivière.

Avant la crise d'Oka, la « guerre du saumon » de 1981 à la réserve de Restigouche avait déjà montré le choc entre un État incapable de reconnaître leurs droits aux Autochtones et une nation qui résiste pour perpétuer des traditions. Les Mi'gmaq, qui habitent en Gaspésie (la terre des confins) et vivent de la pêche au saumon, avaient alors été victimes d'un raid brutal de la Sûreté du Québec qui avait confisqué les filets des pêcheurs, emprisonné nombre d'Autochtones et insulté tous les autres, montrant du coup leurs préjugés. Éric Plamondon revisite cette période dans un roman qui a cependant trop de relents didactiques.

## Écrire le passé

Éric Plamondon a beau avoir formé la trilogie *1984* sur trois figures clés du xx<sup>e</sup> siècle états-unien (Johnny Weissmuller, Richard Brautigan, Steve Jobs), et être passé maître dans l'art de l'allusion et de la connectivité, il est avant tout l'un des premiers écrivains québécois à aborder les années 1980 comme un temps nostalgique de conflits culturels, qui fait de la mémoire une expérience de télescopage, de décentrement et de recomposition de soi. Dans sa trilogie, Plamondon, à la manière d'Eduardo Galeano, fonctionnait à partir de courtes vignettes, d'instantanés, qui signifiaient par leur cumul et par leur contemporanéité. Jamais l'histoire n'était réécrite comme un tout ; les morceaux s'aggloméraient à l'ensemble du cycle et le lecteur avait la tâche active d'établir les liens suggérés par l'auteur.

*Taqawan* reprend en partie cette structure narrative, comme le montrent les deux premiers chapitres. Le roman met d'abord en scène un autobus bloqué à l'entrée d'un pont ramenant les écoliers mi'gmaq à la maison. Certains d'entre eux s'en échappent et assistent ainsi à l'intervention violente de la police provinciale contre leurs parents. Le conflit est dès lors campé, mais cette scène, inspirée du documentaire d'Alanis Obomsawin (*Les événements de Restigouche*, 1984, ONF), est suivie d'un bref chapitre sur la première apparition télévisuelle, le jour même, de Céline Dion. Le lecteur est averti : artefacts et archives serviront à restituer un réel et celui-ci sera peint dans sa dimension kaléidoscopique.

## Une œuvre de transition

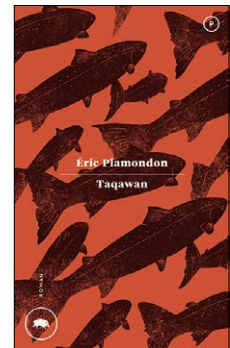
Plamondon, en narrant à la fois la trajectoire d'une jeune fille de quinze ans happée par les événements, le parcours d'un agent de la faune qui démissionne au lendemain de la perquisition, et les interventions d'un anthropologue, situe certes l'événement historique, mais dans un cadre très large à partir de protagonistes marginaux du conflit. L'auteur cherche davantage à rétablir la cohérence d'une pratique traditionnelle autochtone : la pêche, avec ses légendes, ses usages, ses rituels. En découle une œuvre qui oscille constamment entre une érudition (parcours migratoire du saumon, retour à l'origine, étude des rivières québécoises, etc.)

toujours bien synthétisée grâce à une écriture fluide, avec très peu d'adjectifs, et un désir de suivre un pan de l'histoire gaspésienne, de s'attarder à quelques protagonistes. Si le récit fictif prend le dessus sur les vignettes érudites à mesure que le drame se développe (et celui-ci réserve quelques surprises au lecteur), le va-et-vient demeure. Les apartés étaient le cœur de la composition de *1984*, ils sont ici des addendas à une histoire qui aurait pu vivre sans eux.

## Un territoire imaginaire

Plamondon réussit néanmoins fort bien à donner une épaisseur au territoire gaspésien ; la baie des Chaleurs devient un monde en soi, avec son passé, sa diversité, ses conflits, ses rencontres, ses échappatoires. Les migrations des saumons répondent aux tribulations des protagonistes, avec une commune soif des origines, pas toujours bien cernée par les personnages. Ces fuites et rencontres répondent au portrait d'un savoir-faire autochtone abondamment décrit comme des « arts de faire » à la manière de Michel de Certeau (pétuner, chasser l'outarde, etc.). De la professeure française de passage dans la vallée de la Matapédia aux touristes états-uniens venus profiter des attraits locaux en passant par l'ermite contraint de sortir de sa cache, *Taqawan* brosse un territoire imaginaire de cultures qui gravitent autour de pratiques communes. En ce sens, il n'est pas surprenant de voir passer de multiples allusions au chef-d'œuvre d'Herman Melville, *Moby Dick*, qui a façonné notre rapport à la mer, à la pêche et à la diversité, et à Richard Brautigan.

L'écriture de Plamondon est toujours aussi efficace et précise, mais elle met en garde contre une parole qui tiendrait lieu de l'action, de la bonne conscience. Les mots sont toujours retournés, ramenés à un récit étymologique qui en montre le sens original, parce que le risque est grand qu'ils finissent par modeler l'objet du discours, comme l'affirme le narrateur à partir du terme *sauvage* : « Il faut se méfier des mots. Ils commencent par désigner et finissent par définir. » L'entreprise de Plamondon consiste à rendre à nouveau fluides les mots de nos récits et ainsi écrire autrement notre rapport avec les Autochtones. C'est ambitieux, mais pas toujours incarné. ♦



☆☆  
Éric Plamondon  
**Taqawan**  
Montréal, Le Quartanier  
2017, 224 p., 24,95 \$

# La difficulté d'être seule

Michel Lord

La solitude féminine est un motif inépuisable dans la tradition littéraire nouvellistique autant que romanesque. En s'inspirant d'expériences ordinaires souvent tues, *Nous sommes bien seules* renouvelle le genre avec talent.

Que l'on pense à l'obsession de Balzac pour la femme abandonnée, à la désolation de la Bovary de Flaubert, à Boule de Suif de Maupassant, Gervaise chez Zola ou Thérèse Desqueyroux de Mauriac, sans parler, un peu plus près de nous, du destin tragique de la Grande Claudine et d'autres femmes ostracisées, isolées, esseulées du *Torrent* d'Anne Hébert.

À sa manière, Julie Bosman fait entrer les personnages de son premier recueil de nouvelles dans cette grande thématique, avec cette différence que l'auteure avait un angle précis : elle cherchait des témoignages sur la solitude « ordinaire », c'est-à-dire un regard apaisé sur cet état, une expérience de longue date de la vie en solo. « Celle que je voyais de ma mère et de ses amies, pas celle tragique qui fait la une des journaux. Ces femmes-là, on n'en parle jamais », dira-t-elle en entrevue à *La Presse* (2 avril 2017).

## Ce recueil représente un moment important pour la nouvelle québécoise.

Journaliste, Bosman s'est inspirée d'entrevues qu'elle a menées auprès de femmes de tous âges et qu'elle a transmuées en véritables nouvelles d'un réalisme troublant, tant elles touchent aux cordes sensibles de la misère au féminin.

Les quinze brèves nouvelles donnent la parole à des femmes jamais nommées autrement que par leur lien familial de grand-mère, mère, fille, ou petite-fille. Le tout commence fort doucement avec « Je suis aimable », mais cette douceur est trompeuse. La narratrice est seule depuis dix ans au milieu de sa vie, à quarante-quatre ans. Elle réfléchit à son célibat et à l'incompréhension qu'il suscite chez les gens qui l'entourent. Pourtant, elle se dit qu'elle est aimable, façon subtile, j'imagine, de se dire qu'elle aurait pu être aimée.

### Le poids du réel

Certaines de ces femmes cherchent à se montrer à la hauteur, sans grand succès, tant la solitude leur pèse. Dans « Longtemps, je n'ai pas su », la narratrice raconte qu'elle voulait bien faire, mais qu'elle « fai[sait] tache sur le portrait policé de la famille parfaite ». Elle évoque sa mort qui, bien que symbolique, renvoie à son enfermement, à sa folie, tout relative, car elle a conscience de « la force des lignées [qui la relie] à toutes les femmes de l'humanité ». Un peu dans le même ton, dans « Dis-moi qui je suis », une femme ne parvient pas à combler le vide laissé par la mort de son amoureux, malgré tous ses efforts. C'est à un arbre qu'une femme s'adresse dans « *Me siento heroicamente libre* », à un beau pommier, dont elle fait son confident et ami après que son mari l'ai laissée pour une autre – en écho à la poésie de Gilles Hénault citée

en épigraphe : « Sois un arbre [...] et trouve ta vérité dans la terre où tu crois. » Dans « Mignonne, une chance », la femme trouve cette fois consolation auprès de sa petite chienne.

C'est la découverte de son homosexualité à neuf ans qui paralyse celle qui, dans « J'ai trouvé le courage », ne se trouve pas normale et croupit dans sa solitude. Jusqu'au jour où, à trente ans, elle pense pouvoir « aimer cette chose qui cloche [...] son] inquiétante étrangeté ». Pour elle, un des rares cas de figure presque heureux du recueil, la solitude sera bientôt rompue. « Votre mère a un corps » apparaît comme une autre nouvelle où le bonheur est possible. Une femme de soixante-neuf ans révèle à ses enfants qu'elle a été comblée, même après son divorce, avec deux amants grâce à qui elle a « mené une vie remplie, riche, heureuse ». Ailleurs, ce n'est que bien après qu'une grand-mère peut expliquer à sa petite-fille, pourquoi elle n'est plus avec son mari et comment ils se sont retrouvés dix-sept ans après leur divorce (« Je nous aime »). Un beau récit de consolation.

Pour la grand-mère de « Personne n'a eu de regard pour moi », la vie a été moins généreuse. Elle accompagne sa petite-fille pour les retrouvailles avec son père et se sent tout émue quand elle le voit caresser la joue de sa fille, chose qu'elle-même n'a jamais connue. « Dans la brise fraîche de l'avant-nuit » illustre un peu le contraire : dans une banlieue de Montréal-Nord, une femme d'origine haïtienne se rappelle sa belle relation amoureuse avec son mari chilien mort subitement, tout en se consolant, bien que difficilement, car elle survit « [s]ans lui, dans le souvenir [d'eux], et avec [leurs] enfants nés de [leur] amour » : « C'est une joie douloureuse que je ressens, mais une joie, certes, oui. »

Misère morale et résilience, avec des moments de désespérance et d'espoir, ce recueil sur la solitude féminine, écrit dans une langue belle et limpide, sans larmoiement, représente un moment important pour la nouvelle québécoise de par sa manière à mon sens inédite de transmuter la manière journalistique de l'entrevue en nouvelle en bonne et due forme. Et en tout ce qu'il y a de plus littéraire. ♦



# Meurtres par compassion

Hélène Rioux

Eugénie Vale Horemarsch est une femme absolument charmante, toujours prête à rendre service. À Kotemee, la petite ville où elle habite, tout le monde l'aime bien.

Eugénie vient de passer trois mois à s'occuper de sa mère agonisante et elle est épuisée, désorientée de ne plus avoir à combler à tout moment les besoins désespérés de sa mère, de ne pas entendre ses gémissements modulés emplissant les couloirs et les escaliers, de ne pas sentir les odeurs de Pablum et de carottes bouillies – les seuls aliments qu'elle mangeait à la fin –, et qui alourdissaient l'air comme des relents sucrés de décomposition.

**Le style est vivant, le rythme, soutenu, admirablement rendu par la traductrice.**

L'auteur s'est inspiré de la mort de son propre père pour écrire *L'Eugénie pratique* (un titre malheureusement peu convaincant en français, une traduction trop littérale du *Practical Jean* original).

C'est sans doute ce qui donne au roman cet accent de vérité, qui nous fait croire à l'histoire racontée, malgré ses extravagances, le côté pour le moins excessif de la réaction du personnage.

L'enterrement a donc eu lieu, Eugénie écrit maintenant les cartes de remerciement qu'elle va elle-même livrer dans les boîtes aux lettres. Chemin faisant, elle se rappelle les moments peu agréables de son enfance avec sa mère vétérinaire (le jour terrible où, par exemple, elle a noyé les cinq chiots de Mona, leur berger allemand). Elle se souvient aussi de Cheryl Nunley, sa meilleure amie à l'adolescence, qu'elle a laissé tomber – et n'a jamais revue – en apprenant qu'elle était enceinte. Et la honte la submerge. Une pensée l'assaille, noire et intense comme une éclipse : a-t-elle déjà fait quelque chose pour ses amies ?

## Aidante naturelle

Il faut agir. Le temps presse, car ses amies vieillissent et l'issue est inéluctable. Eugénie est prise de vertige à l'idée qu'elles puissent subir ce qu'a vécu sa mère à la fin de sa vie. Elle le sait : les signes de changement, les déficiences qui s'intensifient progressivement se manifestent déjà dans son propre corps. La tournure des événements ne fait aucun doute.

Elle commence par charger son frère de retrouver Cheryl. Puis elle décide de réunir ses amies (Natalie, Adele, Louise, Dorothy) chez elle un soir pour prendre un verre. Elle a peu pitié d'elles pendant qu'elle les observe, qu'elle les écoute parler ; « leurs inquiétudes » planent « comme des ombres » dans le salon. Chacune porte sa croix. Dorothy doit s'occuper de son mari lourdement handicapé. Adele a subi une mastectomie et Natalie souffre d'hypertension. Quant à Louise, elle est « légèrement bizarre ». Lorsqu'elle annonce

qu'elle aimerait entendre quelqu'un lui lire de la poésie au moment de sa mort, Eugénie comprend ce qu'il lui reste à faire.

*Je pense que tout le monde devrait avoir droit à un ultime moment de beauté dans sa vie.*

Et ce moment, elle l'offrira à ses amies. Mais par qui commencer ? Le sort décidera pour elle. Ce sera Dorothy, qu'elle abat d'un coup de pelle sur la tête après lui avoir permis de vivre cette dernière apothéose : une baignade dans le lac suivie d'une « baise ultime ». Pour Adele, ce sera un massage empoisonné. Les choses se compliquent au moment de régler le sort de Natalie. La fin qu'elle a choisie pour elle est plus violente, le processus « insupportablement ardu », et beaucoup de sang macule les murs de la cuisine.

Mais peu importe, il lui faut persévérer et se porter maintenant au secours de Cheryl. Fran, qu'elle ne considère absolument pas comme une amie, l'aidera pourtant à y parvenir.

Raconté presque toujours du point de vue d'Eugénie, le roman alterne les souvenirs de jeunesse et le présent de la mission qu'elle s'est donnée. Il comprend aussi quelques chapitres, indispensables bien qu'ils ralentissent l'action, dans lesquels on voit Cheryl, alcoolique, déprimée, dans toute sa déchéance.

Le style est vivant, le rythme, soutenu, admirablement rendu par la traductrice. Quand on a l'impression que l'ouvrage a été écrit directement en français, qu'aucune fausse note ne gâche notre plaisir, c'est que la traduction est réussie, et Rachel Martinez a fait ici de l'excellent travail.

Saluons enfin l'originalité du traitement. Car s'il s'agit d'un sujet très grave – la mort dans la dignité, le sens de l'amitié –, Trevor Cole a toutefois choisi de l'aborder avec une légèreté quelque peu grinçante et un humour noir. On se surprend à sourire même s'il n'y a au fond rien de drôle. L'auteur a remporté le prix Stephen Leacock en 2011 pour le meilleur roman humoristique.◆



☆☆☆

Trevor Cole

*L'Eugénie pratique*

traduit de l'anglais (Canada)

par Rachel Martinez

Montréal, Flammarion Québec

2017, 368 p., 28,95 \$

# Et si l'amour n'était qu'un mot

Hélène Rioux

On soupçonne derrière le titre *Si c'est ça l'amour* d'amères déceptions, de grands désenchantements. Faut-il encore croire à l'amour? Perd-on son temps à le chercher?

C'est le genre de questions que se posent les protagonistes des onze nouvelles du recueil de Bronwen Wallace, pour la plupart des femmes dans la quarantaine, mères d'adolescents récalcitrants, souvent divorcées, menant une existence terne dans de petites villes de banlieue. L'auteure nous les présente dans des moments critiques de leur vie.

Prenons Katherine, la narratrice dans « Aux tréfonds de mon cœur », divorcée, mère de deux filles de quatorze et neuf ans. Elle vient d'entamer une relation avec Mike et se prépare à aller passer la fin de semaine chez lui. Il téléphone et semble soudain moins enthousiaste, moins sûr de lui. Le temps s'arrête, Katherine vacille.

*À présent, je pense qu'on ne parvient jamais à surmonter quoi que ce soit, on trouve seulement une façon de porter le fardeau avec soi...*

Ce fardeau, Lydia, l'héroïne de « Chalet suisse », le porte aussi. Chez elle, il prend la forme d'un sentiment d'empathie envers le monde entier. Pour l'instant, elle et ses trois enfants attendent qu'une table se libère dans la pâtisserie où ils vont manger. Elle aperçoit une femme en chandail du même vert que ses yeux. « Vos yeux éclairent tout le restaurant », ne peut-elle s'empêcher de lui dire à l'oreille, à la grande honte de ses ados. Lydia n'a pas eu la vie facile. Abandonnée par son mari avec trois enfants en bas âge, elle les a élevés seule tout en terminant son diplôme d'études secondaires. Elle occupe à présent un poste important au service d'obstétrique d'un hôpital après avoir été infirmière.

## Les enfants

L'amour, ou souvent le non-amour des enfants, occupe une place prépondérante dans ces tristes histoires. Et cause les blessures les plus douloureuses.

Je pense à Brenda, l'adolescente dans « Les arcanes de la mode », fascinée par une voisine, Stella, mère décontractée de trois garçons, toujours en train de se maquiller, de fumer des cigarettes et de boire du café, qui écoute comme une amie ses confidences, l'amène au cinéma et lui donne de jolis vêtements. Pas comme sa mère à elle, répugnante quand elle fait ses ablutions dans la baignoire le matin. Lee, la narratrice de « Sur le bout de la langue », éprouve un mépris semblable à l'égard de son père, de son « humour grognon et son vieux chapeau bosselé et grasseyé ». L'idée que leurs parents puissent avoir une « vie conjugale » dégoûte Brenda et Lee. Et que dire de Tracey, dans « La belle vie », qui retrouve à la maison sa mère alcoolique affalée sur le divan du salon, ronflant, la bouche ouverte, comme sa propre mère avant elle. Alors Tracey rêve d'une autre vie.

Tout n'est pas rose pour les mères. Dans la nouvelle éponyme, « Si c'est ça l'amour », Allison souffre d'allergies alimentaires. La voir recracher la nourriture dans son assiette rend sa mère « folle de rage ». Dans « Mal de dos », Barbara sent que quelque chose ne tourne pas rond chez sa fille Kate. Mais celle-ci la repousse quand Barbara tente d'écartier de sa joue une mèche de cheveux.

## La violence masculine

La violence se glisse entre les ruptures, les divorces. La jeune Kate de « Mal de dos » est battue par son petit ami. Le père du petit Stephen, de « Ces êtres à qui l'on confierait sa vie », lui écrasait une cigarette allumée sur les fesses quand il mouillait son lit. Dans « Sur le bout de la langue », une femme a été « tripotée » dans son enfance par le dentiste à chacune de ses visites.

Si j'ai apprécié la justesse et la compassion avec lesquelles l'auteure dépeint les petites et grandes misères de ses contemporains, j'ai néanmoins déploré que les personnages, féminins surtout, soient à ce point interchangeable. On a l'impression de se retrouver encore et toujours devant la même quadragénaire frustrée, impuissante, flouée par la vie. Et seule, finalement, malgré les enfants (qui souvent la rejettent). Si un petit éclat de lumière éclaire à l'occasion la grisaille ambiante (l'amitié de quatre femmes qui se réunissent pour faire la fête « chaque troisième mardi du mois » dans « Ces êtres à qui l'on confierait sa vie »), leur vie reste étriquée, leur existence, sans joie.

J'ai également été agacée par le côté trop franchouillard de la traduction. Les personnages qui s'exclament « putain ! » ou « mince alors ! » à tout bout de champ. Ceux qui mangent du « cheese-cake » aux « myrtilles », portent des « moufles » et boivent leur café dans une tasse à l'effigie d'un « clébard ». Est-ce un choix du traducteur ? Ou celui de l'éditeur (pourtant montréalais) ? N'empêche que j'aurais préféré reconnaître l'atmosphère des petites villes ontariennes où l'action se déroule. ♦



☆☆  
Bronwen Wallace  
***Si c'est ça l'amour***  
traduit de l'anglais (Canada) par  
René-Daniel Dubois  
Montréal, Les Allusifs  
2017, 264 p., 22,95 \$

# Aimer et mourir au pays qui te ressemble

Marie-Ève Sévigny

Le neuvième roman de François Lévesque mêle l'étrange à l'horreur dans une funeste invitation au voyage intérieur, où la splendeur de la nature vient étreindre la férocité de l'être.

Point focal des dérèglements du monde, le lac Misiginebig, alias « Grand Serpent », susciterait la terreur depuis le temps des légendes. Dans l'histoire récente, un trappeur aurait été capturé sous ses glaces, une colonne d'eau jaillie de nulle part aurait abattu un avion en plein vol. Sans parler de la secte qui s'y serait jadis établie, des neuf pendus, du gourou assassiné à la hache... C'était il y a dix-sept ans, et à la veille de ce sinistre anniversaire, une mère et sa fille adolescente doivent retourner sur cette terre maudite pour en liquider l'héritage – aux deux sens du terme.

---

## L'étrange prend le pas sur le fantastique, rappelant Poe ou Maupassant.

---

Contrairement aux apparences, François Lévesque nous épargne un énième roman sur une secte, dont les clichés se plaisent à empoussiérer la littérature. Au contraire, il se joue des codes de l'horreur, les mettant habilement au service du pathos adolescent, dont il nous déballe patiemment le détraquement, pour notre plus grande fascination. Enfant solitaire et mal dans sa peau, nourrie des voix incantatoires d'Alfred Tennyson et d'Anne Hébert (bel hommage ici), ainsi que d'un passé familial qu'elle entretient avec une fascination morbide, la jeune narratrice s'épanche dans son journal. « Fruit empoisonné » du viol et des délires religieux, elle se reconnaît comme « l'enfant du lac », et retourne donc sur les lieux des noces barbares avec beaucoup plus d'attentes que sa mère. Ses perceptions nourrissent une étrange omniscience – « Les autres ne peuvent plus rien me dissimuler. Parce que je vois. Parce que j'entends. Davantage. Tout. » –, vérité subjective qui actionne d'inquiétants jeux de miroirs entre le passé et le présent.

Construit autour de cette nuit d'anniversaire, le roman se lit comme une très longue nouvelle, minutieusement construite. L'étrange prend le pas sur le fantastique, rappelant Poe ou Maupassant, chez qui l'insomnie, la maladie nerveuse, les paradis artificiels installent des ellipses où tout arrive sans advenir, ou le contraire. Parallèlement, l'auteur s'amuse avec les motifs de l'horreur, rencontrés si souvent, depuis Stephen King ou *le Projet Blair Witch*, où la caméra subjective expose les excursions nocturnes à

la lampe de poche. À une différence près : aucun effroi ne torture la narratrice, qu'elle soit filée par une voiture ou visitée par un spectre d'enfant. « Vieille âme » répondant à sa défunte grand-mère, par qui le drame d'hier appelle celui d'aujourd'hui, elle voue une haine féroce à la médiocrité du monde. En cela, le romancier a judicieusement exploité le dégoût des adolescents envers eux-mêmes comme envers autrui, ainsi que leur quête d'absolu, qui peut leur ouvrir des sentiers périlleux.

Le lac suggère bien sûr une riche mythologie, de Narcisse à la dame de Shalott, en passant par Nessie, Memphré et toutes les forces obscures relatées par les Amérindiens, au-delà de toute mémoire. Le « Grand Serpent » réunit ces évocations : rondeur du lac, de la lune, du ventre féminin, cycle menstruel, serpent, couleuvres... Le lecteur ressentira une certaine lassitude devant la facilité et la récurrence de l'incroyable « mystère féminin », et encore davantage devant le manque de subtilité des symboles phalliques. On se console en se disant qu'il s'agit peut-être encore ici de clins d'œil au genre. Après tout, comme Lévesque lui-même l'a souligné dans *Le Devoir* (7 avril 2017) récemment, la relation d'amour-haine entre l'horreur et la femme ne date pas d'hier... Il n'empêche que, devant une plume si belle, si fortement évocatrice, on aurait souhaité lui voir délaisser l'hommage pour s'abandonner davantage à son propre univers, sonder plus à fond la psychologie de ses personnages, donner sa propre couleur aux lieux fascinants qu'il a créés.

*En ces bois profonds* ne procurera pourtant pas moins au lecteur un plaisir assumé. Et une relecture immédiate permettra d'apprécier la minutie avec laquelle ont été semés les indices du dénouement, des exergues aux poèmes cités, en passant par les trous de mémoire, les gestes faussement anodins. L'apparente simplicité du récit nous emporte dans sa spirale, et s'il ne devait subsister qu'un seul prodige à ce roman, ce serait que les pages tournent toutes seules. ♦

☆☆☆

François Lévesque

***En ces bois profonds***

Montréal, Tête Première

2017, 187 p., 18,95 \$



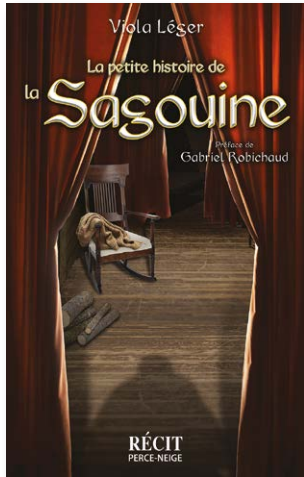


Au **cœur** de la littérature acadienne  
depuis 1980 !

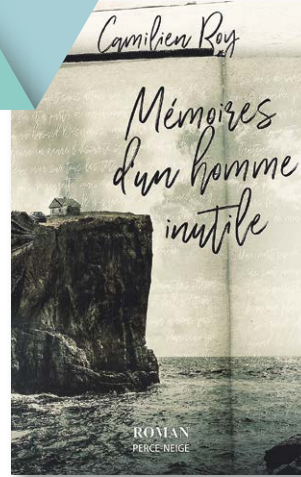


*Collection Prose*

[editionsperceneige.ca](http://editionsperceneige.ca)



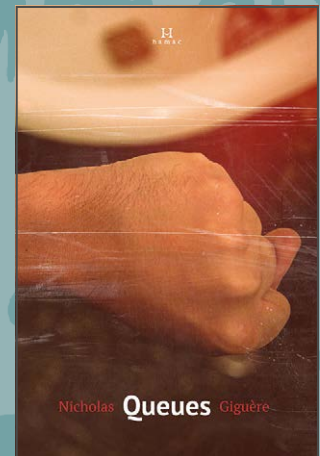
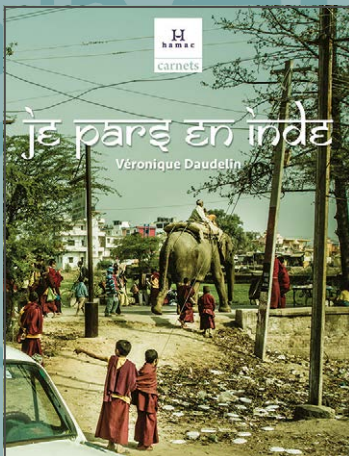
*La petite histoire  
de la Sagouine*  
**Viola Léger**



*Mémoires d'un  
homme inutile*  
**Camilien Roy**



# H h a m a c



[www.hamac.qc.ca](http://www.hamac.qc.ca)



# Le flic était presque parfait

Stéphane Picher

Après une longue absence, Jacques Côté publie un cinquième roman mettant en scène l'enquêteur Daniel Duval. Malgré une intrigue plus mince qu'à l'habitude, le charme opère toujours.

Le polar québécois existait timidement, au tournant des années 2000, quand Jacques Côté a publié la première enquête de Daniel Duval. Depuis, l'auteur est devenu l'un des plus respectés du genre dans la Belle Province. Il faut dire que le polar lui-même a grandi à la même époque. Sa présence en librairie, autrefois presque gênée, est maintenant bien assumée. On peut dire que le polar québécois et Jacques Côté ont mûri ensemble.

*Où le soleil s'éteint*, son dernier livre, s'est fait attendre. Le précédent tome de la série, le quatrième, remontait à presque dix ans ! Les nombreux amateurs de Duval ont dû apprendre à patienter, Côté partageait sa plume entre de nombreux projets apparemment tous voués au succès. L'attente aura-t-elle valu la peine ? Indiscutablement.

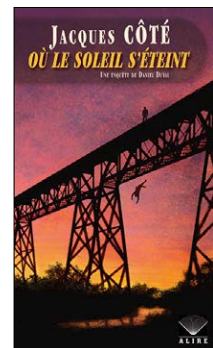
## Juste une intrigue humaine au possible, menée avec un grand métier.

On retrouve toutes les qualités qui ont fait la marque et le succès de la série, et en premier lieu ce que j'appellerais son humanité. On est au plus près des personnages témoin de leurs délits et de leurs pensées, de leurs doutes et de leurs colères. Chez Côté, pas de génie du crime à la Hannibal Lecter, pas de poète tueur en série comme chez Michael Connelly. Non, plutôt des hommes et des femmes de chair et de blessures comme ceux que l'on côtoie tous les jours. À commencer par le flic, Daniel Duval, un drôle de moineau du point de vue de la construction du personnage. Plutôt qu'un alcoolique, un rebelle, un homme au passé violent qui menace de ressurgir, comme dans les cent derniers romans policiers que vous avez lus, l'auteur a choisi d'en faire un gars parfait, ou presque : un homme intelligent, travailleur, respectueux de l'autorité et fidèle, jusqu'à maintenant. En allant dès le début contre l'une des lois du genre, Côté semblait prendre un gros risque, mais il gagne son pari. Daniel Duval est aimé de ses lecteurs, parfois même adoré. Pour l'anecdote, une lectrice a déjà demandé à l'auteur de lui présenter le vrai Daniel Duval, qui malheureusement pour elle, n'existe pas.

Le roman raconte l'histoire de Benoît Ayotte, un gangster *prospect* qui vient de rater sa chance de faire le « grand club » en abattant par erreur un pauvre père de famille. Il est en cavale dans la province ; son plan est simple, trouver quelqu'un qui pourrait le cacher un moment, le temps qu'il émigre « aux États ». Mais il laisse de sanglants indices de son passage, et bientôt c'est la police qu'il a aux trousses, plus que son ancienne bande. Voilà une intrigue assez convaincante, mais ce n'est pas là la force du livre. Ce qui est frappant dans *Où le soleil s'éteint* est plutôt – je ne dirais pas la vraisemblance – mais la vérité psychologique et sociale.

Pour qui a été adolescent au début des années 1980, chaque détail paraît vrai. Les petits criminels ont l'air réels avec leur langage, leurs vêtements, leurs obsessions (leur vision des femmes !), on croirait rencontrer deux gars de mon village, ou du village voisin, dont les noms auraient été changés. Même chose avec les personnages secondaires ; on les connaît, on les admire (la belle Mireille, brillante biologiste et collègue de Duval) ou les méprise (le gros Louis, son partenaire simple et vulgaire). On est sur le même terrain que Dennis Lehane, peut-être, ou, pour faire une comparaison plus obscure, que Donald Harstad : du « polar de terrain », des histoires qu'on entend au bulletin de nouvelles parce qu'elles sont arrivées « près de chez nous ». Avec Côté, comme souvent d'ailleurs dans le polar québécois, c'est en se positionnant à hauteur humaine qu'on réussit à s'imposer, en faisant un portrait au ras du sol, impitoyablement ; *lucidement* diraient certains. En allant à l'inverse des grandes tendances commerciales du genre (chaque opus de Connelly ressemble à un fantasme de téléfilm, chaque aventure de Robert Langdon, du *Da Vinci Code*, semble avoir été écrit pour Tom Hanks), Jacques Côté et ses confrères ont fait entrer le genre dans son âge adulte.

En même temps, on dirait bien que le cycle Daniel Duval touche à sa fin. Quelques indices nous donnent à penser qu'*Où le soleil s'éteint* boucle la série de cinq titres commencée avec *Nébulosité croissante en fin de journée* (Ailre, 2000) ; ce n'est pas un hasard si les deux livres (et les deux enquêtes) ont une structure semblable : d'un côté un tueur, déterminé, en colère, de l'autre un policier méthodique, sérieux, honnête. Pas de mystère sur l'identité de l'assassin, pas de surprise finale, pas de *whodunit*. Juste une intrigue humaine au possible, menée avec un grand métier. Enfin, mais c'est peut-être anecdotique, les chapitres sont tous intitulés selon des expressions consacrées de la météorologie : « ciel variable », « chaud et humide », etc. Un clin d'œil au premier titre de la série ? Cette autre ressemblance entre le premier et le dernier Duval est peut-être aussi un indice que Côté a fini de raconter ce qu'il avait à raconter ; nous préférons croire que c'est Duval qui a grandi, et que c'est à nous lecteurs de le laisser aller. Quitte à le retrouver, mûri, dans un futur que l'on espère pas trop éloigné. ♦



☆☆☆  
 Jacques Côté  
***Où le soleil s'éteint***  
 Lévis, Ailre  
 2017, 366 p., 21,95 \$



# Les voies de la vengeance

Normand Cazalais

Jusqu'où peut-on aller pour assouvir sa vengeance, surtout quand elle a été longuement mûrie et préparée ? Deux polars parus cette année explorent ce thème par des voies fort différentes. Et tout aussi efficaces.

*Amqui*, d'Éric Forbes, et *Jours de haine*, d'Anna Raymonde Gazaille, relèvent en effet de deux écoles très présentes dans la littérature policière, mais dont les moyens et les langages ne se ressemblent pas du tout.

*Amqui* appartient au roman noir, dans le sillage des *hardboiled crime fictions* qui ont proliféré aux États-Unis dans les *pulp magazines* (*Thrilling Detective*, *Spicy Detective Stories*, *Black Mask* et autres), là où, par exemple, Raymond Chandler a fait ses classes. C'est une littérature coup de poing, dure, sans fioritures ni sentimentalisme, où l'action elle-même étoffe les personnages et densifie les intrigues. Est-ce un clin d'œil ? Le format du livre lui-même évoque celui des *pulps*.

*Jours de haine* emprunte un autre registre, celui du roman policier psychologique, à la manière de la très britannique P. D. James ou de la canadienne Louise Penny. S'y retrouve certes une dose de mystère, mais y priment l'analyse des tréfonds de l'âme humaine et une écriture riche en circonvolutions. Le contexte plante le décor et contribue à étoffer le déroulement de l'action. La jaquette sombre du livre se remarque par son classicisme.

Deux romans policiers, donc, où deux hommes – vite identifiés – en veulent à l'hypocrisie de leur société et jettent un regard sévère sur un monde qu'ils jugent décadent. Ils prennent les moyens adéquats, c'est-à-dire particulièrement violents, pour se venger. Les deux procèdent de la même manière expéditive : une balle dans la tête. Et malheur à qui se dressera sur leur chemin, ils connaîtront le même sort.

La vengeance a traversé l'histoire de la culture occidentale, du théâtre grec jusqu'à *Hamlet*, du *Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas jusqu'à *La mariée était en noir* de William Irish. La psychanalyse, rappelle la spécialiste en bioéthique Geneviève Delaisi de Parseval, nous informe que ce sentiment trouve souvent ses racines dans une enfance fragilisée et que de l'acte de se venger permet de retrouver l'estime de soi. C'est effectivement ce qui nourrit *Amqui* et *Jours de haine*.

## Deux loups solitaires

Dans *Amqui*, Étienne Chénier, mi-trentaine, ancien libraire (métier qui est d'ailleurs celui de l'auteur), sort de la prison de Bordeaux. Il a bénéficié d'une libération anticipée, on apprendra plus tard pourquoi. Très vite, il est mêlé à des événements qui attirent sur lui l'attention des policiers, dont l'enquêteur Denis Leblanc, – archétype du policier alcoolique et bedonnant –, endeuillé par la mort de son fils. L'action se déroule d'abord à Montréal, puis à Amqui, petite ville gaspésienne de la vallée de la Matapédia. Chénier fait maison

nette, en éliminant un à un, les gens qui figurent sur sa liste. Il s'échappe chaque fois que la police pense le coincer – même un agent de la GRC qui croit le manœuvrer rate son coup. Si Éric Forbes réfère explicitement à l'écrivain Dashiell Hammett, son personnage principal agit plutôt comme s'il sortait tout droit des romans de Chester Himes.

*Jours de haine* juxtapose quant à lui trois histoires qui finissent par se recouper : une série de meurtres dont est soupçonné Coquel'œil – un malfrat notoire –, la disparition de l'amie de cœur d'un détective du SPVM et une enquête sur des attentats où sont, entre autres, visés des policiers. Le meurtrier recherché se révèle être un ancien militaire, un tireur d'élite qui a servi en Afghanistan. C'est un mésadapté social qui a été ballotté dans son enfance d'une famille d'accueil à l'autre. Il est débrouillard, très méthodique, rompu aux techniques de survie. De Montréal, la traque se poursuivra en plein bois, loin en Haute-Mauricie.

La poursuite, autre thème récurrent du genre, prend dans ces deux romans une dimension particulière grâce aux caractéristiques des lieux : une forme de férocité supplémentaire. Écrits dans une langue précise et de bonne tenue, leurs récits s'achèvent sur une fin ouverte où la morale bien pensante ne trouve pas son compte. Du beau travail.

Le monde du polar est d'une diversité et d'une richesse qui n'ont pas fini de s'exprimer. *Amqui* et *Jours de haine* en sont des expressions éloquentes. ♦

☆☆☆☆

Anna Raymonde Gazaille

***Jours de haine***

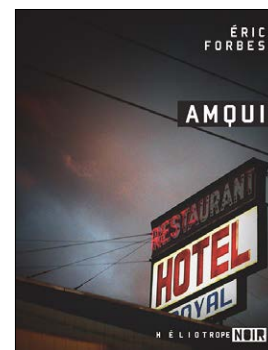
Montréal, Leméac, 2017, 256 p., 24,95 \$

☆☆☆☆

Éric Forbes

***Amqui***

Montréal, Hélotrope, 2017, 290 p., 22,95 \$



# Amour empaillé

Ariane Gélinas

Premier roman d'un jeune auteur natif du Saguenay, *Tu aimeras ce que tu as tué* expose la hargne de Faldistoire Beauregard pour Chicoutimi. Cette colère aurait pu se déchaîner sur n'importe quelle ville, pour autant qu'elle eût été le tombeau d'une enfance et d'une adolescence honnies.

Mort à quatre ans des suites de sévices sexuels, le narrateur-enfant Faldistoire hante les vivants et réintègre son existence de jadis, continuant à fréquenter son école primaire comme si de rien n'était. Bientôt, Sylvie, Sébastien et Marie-Loup ressuscitent à leur tour dans le cimetière aux crapauds, les batraciens étant un leitmotiv du récit. Après leurs études au primaire, au secondaire et dans un collège privé, les spectres seront enfin prêts à se venger de « ceux qui les ont tués ».

Mais pourquoi ces enfants reviennent-ils à la vie ? Est-ce la conséquence de leur assassinats sordide (les victimes *arrachées* abruptement au quotidien seraient plus enclines à hanter les lieux où elles ont connu une mort brutale) ou le résultat des rituels nécromanciens de la mère de Sylvie, prétendue sorcière qui énuclée les bêtes domestiques ? L'explication est peut-être à chercher du côté de Faldistoire (son prénom aux accents prophétiques désigne le siège des évêques et des dignitaires liturgiques dans les églises), l'enfant refusant le mutisme, car « on les enterre vite, nos morts, à Chicoutimi, et c'est pour ne plus en entendre parler ». Même lorsqu'ils sont déchiquetés par la déneigeuse de Kevin Lambert...

Ce dernier, protagoniste homonyme de l'auteur, devient l'amant de Faldistoire, alors adolescent. Père du jeune Croustine, Kevin héberge le spectre de son fils. Un peu effarouché par ce père qui l'a assassiné, le fantôme âgé de trois ans continue néanmoins de porter ses pantoufles favorites. Au bout de l'une d'elles, une tête de bichon a été empaillée par son grand-père taxidermiste (qui exige d'être naturalisé après son décès pour figurer parmi ses créatures inertes).

Les adolescents-revenants, bien matériels, comme en témoignent les relations sexuelles de Faldistoire et Kevin, paraissent en définitive ressusciter à cause de la violence, pour l'incarner de manière flamboyante : « Tu es revenu d'entre les morts pour hanter mes plus beaux cauchemars. Exhibe ta cicatrice. Elle monte si haut... » Les spectres-enfants sont obnubilés par la mort et la vengeance, hormis Sylvie et Croustine, beaucoup trop jeune (mais on sent déjà poindre le fauve en lui).

## La beauté des batraciens

*Tu aimeras ce que tu as tué* est un roman pulsionnel, instinctif, tant dans son propos que dans son écriture, émaillée de symbolique sulfureuse (les cartes de tarot, les crapauds – l'espérance est à chercher dans la quiétude des cimetières, parmi les pissenlits-mandragores nourris de chair humaine et la beauté des batraciens). Des envolées poétiques succèdent aux passages plus bruts, s'amalgamant en un récit qui se plaît à provoquer, à produire le malaise. L'histoire puise dans la fosse de la cruauté enfantine rappelant ce petit voisin qui racontait toujours de la même façon

– d'une voix atone – comment il avait fait souffrir des chats avant de les pendre. L'auteur sonde une violence qui doit être narrée. La plongée dans l'horreur est constante, six pieds sous l'herbe des nécropoles, fascinante d'authenticité et de contrastes désespérés, les personnages sont en quête de quelque chose de fort, de grand, d'infaillible, quelque chose comme une averse isolée ou une vérité de biscuit chinois, quelque chose comme un coup de poing dans le ventre, un coup de poing qui soulage et persuade qu'on est plus que le spectre de nous-mêmes.

Cependant, comme Faldistoire l'énonce, cette quête est vouée à l'échec : « Le campe achevé a perdu toutes les possibilités qu'offrait encore son chantier. » Échec que Faldistoire impute en grande partie à Chicoutimi, notamment à la fin du roman, prévisible et légèrement expédiée, plutôt *zeitgeist*. Tapageuse, la chute ne possède pas la subtilité de l'ensemble. En effet, Lambert explique peu le potentiel fantastique (la *faille*, l'imminence géographique de l'apocalypse) de sa ville d'origine, tout comme sa charge de violence. Pourquoi, somme toute, le fantastique et le post-apocalyptique prennent-ils spécifiquement pour théâtre une Chicoutimi barbare ? Cet aspect demeurera en suspens, arbitraire, et c'est dommage.

## Détester ce que nous avons mis au monde

Le roman de Lambert (dont l'atmosphère intemporelle évoque par moments les récits de David Clerson, parus chez le même éditeur) fait partie des ouvrages saisissants qui nous font visiter des musées de cruautés aussi troublants que nécessaires. Ces traverses essentielles rappellent Octave Crémazie, qui écrivait dans l'une de ses lettres : « Ne vaut-il pas mieux faire sucer [aux] lecteurs la moelle des lions que celle des lièvres ? » Après tout, « l'antidote d'un poison est toujours tiré du poison lui-même ». Nul doute, Kevin Lambert signe avec *Tu aimeras ce que tu as tué* une première œuvre puissante, personnelle et kaléidoscopique, qui cisaille, *empaille* le cœur à mains nues. ♦

☆☆☆☆  
Kevin Lambert  
*Tu aimeras ce que tu as tué*  
Montréal, Hélotrope  
2017, 216 p., 21,95 \$



# Sous le signe de Chronos

Ariane Gélinas

Torontois de naissance, Jean-Louis Trudel contribue depuis plus de vingt ans au rayonnement de l'imaginaire québécois. Traducteur, critique, il est aussi l'auteur d'une œuvre fictionnelle conséquente qui regroupe vingt-huit livres et une centaine de nouvelles.

D'entrée de jeu, Jean-Louis Trudel précise l'orientation de son *Petit guide de la science-fiction au Québec*, il fait office de défricheur :

*Aucune étude d'ensemble ne s'est encore penchée sur la place de la science-fiction dans la culture québécoise alors qu'elle alimente ses visions de l'avenir, révèle ses projets de société et témoigne de ses arrimages à la modernité.*

L'écrivain et chercheur s'applique à brosser un portrait de la science-fiction québécoise, tant du côté des romans que des nouvelles, parues en périodiques, en collectifs ou en recueils. Trudel n'évacue pas les septième et neuvième arts, soucieux d'offrir un ouvrage qui se veut le plus exhaustif possible, dans une langue accessible.

## Abolir les limites

Bien qu'il soit pertinent de détailler l'historique du genre, la place accordée aux écrits d'avant la Seconde Guerre mondiale semble très imposante (plus du tiers du livre). Avant d'aborder les années 1970 et leur effervescence, Trudel s'attarde dans trois des sept chapitres sur les œuvres publiées avant 1930. Il inclut plusieurs auteurs français prisés de l'époque, notamment Jules Verne, que sembler affectionner l'essayiste. Trudel collige et critique méthodiquement l'ensemble des parutions influentes d'avant 1945. Ces dernières attestent souvent d'un questionnement récurrent de la science-fiction québécoise en émergence : « Qu'est-ce que le Québec ferait s'il disposait de moyens presque illimités ? »

Le fervent d'anticipation rétro y trouvera maintes pistes de lecture (personnellement, il me tarde de plonger dans *L'impératrice de l'Ungava*, d'Alexandre Huot, qui décrit Orsavage, empire des Innus et Inuits, financé par l'exploration aurifère !). Nombre d'œuvres fondatrices sont mâtinées de politique, puisque « les débuts de la science-fiction au Québec se confondent avec les prémices d'une vie littéraire canadienne-française ».

## Éclatement du silence

La science-fiction québécoise « connaît son heure de gloire durant une période qui coïncide en grande partie avec la carrière d'[Élisabeth] Vonarburg », et débute à l'époque de la naissance de la revue *Requiem* (1974, renommé *Solaris* en 1979 pour échapper à une inévitable messe des morts ?), du premier congrès Boréal (1979 aussi) et de la parution du *Silence de la cité* (1981) de Vonarburg. À partir de ce jalon, qui correspond au cinquième chapitre, le rythme s'accélère, et les œuvres présentées sont davantage survolées. Dommage collatéral prévisible : des absents sont à signaler, telle Francine Pelletier et sa trilogie *Le sable et l'acier*.

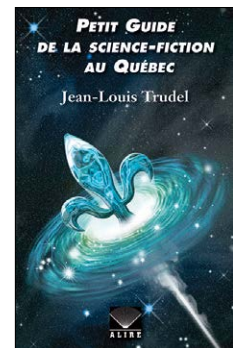
Autre invisible de cette chronologie : l'éditeur Six Brumes, qui célèbre cette année son seizième anniversaire, soit seulement cinq ans de moins qu'Alire, principale maison d'édition spécialisée en littérature de genre au Québec. Par contre, les récits de Michèle Laframboise, ontarienne depuis quinze ans, sont commentés, alors que Trudel avait annoncé dans l'introduction qu'il mettrait de l'avant les auteurs ayant vécu dans la province pendant la majorité de leur période « active ». L'écrivaine apparaît aussi dans la brève chronologie des dates importantes de la science-fiction québécoise figurant en annexe, pour avoir remporté en 2001 le prix Cécile-Gagnon.

Quoique la minutie de l'auteur soit perceptible, certaines informations paraissent de surcroît quelque peu datées, comme si le travail de recherche remontait parfois à quelques années – et non à 2016-2017 (le cas échéant, il aurait été bienvenu de le spécifier dans l'avant-propos). L'essayiste mentionne par exemple que la revue *Brins d'éternité* obtient des subventions d'instances universitaires pour améliorer la qualité de ses numéros, subventions que le périodique ne reçoit plus depuis 2011 et qui ne sont pas à l'origine de son évolution vers la professionnalisation. Enfin, les citations ne sont pas référencées, ce qui contribue à faire du *Petit guide de la science-fiction au Québec* une publication essentiellement destinée au néophyte curieux plutôt qu'au spécialiste. Les professeurs y trouveront néanmoins des pistes enrichissantes pour enseigner le genre.

## Arborescences

Il était cependant plus que temps – la science-fiction étant après tout maîtresse des paradoxes de Chronos – qu'un guide paraisse, signé par un expert du domaine. Avec sa présentation visuelle sobre et claire, il s'agit d'une publication phare pour qui souhaite découvrir les ramifications et l'arborescence du genre en territoire québécois. En attendant un éventuel « Guide du fantastique au Québec au XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles », qui appartient – pour l'instant – à la science-fiction...♦

☆☆☆  
Jean-Louis Trudel  
*Petit guide de la science-fiction  
au Québec*  
Lévis, Alire  
2017, 174 p., 19,95 \$



# Boutures

Sébastien Dulude

On découvrira beaucoup de fraîcheur et d'intelligence dans le premier recueil de Clémence Dumas-Côté. À la fois étrange et limpide, exigeant mais vif, *L'alphabet du don* est une lecture riche.

Tout à la fois poète, écrivaine de fiction, artiste en arts visuels et performeuse (et peut-être compte-t-elle d'autres pratiques encore), Dumas-Côté entretient un rapport aigu aux objets – aux objets délicats et souvent minuscules, devrais-je préciser : petite couture, tissus, rubans, cahiers, soies et voiles assemblent son art. Les poèmes qui composent son alphabet n'en sont pas tellement différents.

Sur le plan de la forme, l'hermétisme pétillant des brefs textes convainc de toute évidence que la poète loge à la bonne enseigne chez Les Herbes rouges. Son recueil trouve en effet tout naturellement sa place aux côtés de ceux de ses collègues Daphné Azoulay, Roxane Desjardins, Jean-Simon DesRochers, Étienne Lalonde et Benoit Jutras, pour ne nommer que ceux-là, représentant bien le jeune formalisme qui anime toujours la doyenne des maisons d'édition de poésie d'avant-garde québécoise.

## Se fendre en deux, en quatre, en vingt-six

Le projet est annoncé en quatrième de couverture : la poète entend interroger la part d'altérité en elle-même. Indice nécessaire, puisque la dualité je/tu des textes pourrait supposer une représentation du couple, ce qui ne serait pas non plus, en définitive, une avenue de sens si improbable. Or, de concevoir cette dualité à partir et au sein d'une seule personne rend la dynamique réflexive particulièrement vibrante, mouvante :

*Mon objectif : écarter les rebords durcis  
mes plis aux pointillés  
je roule la peau, canisse pâle  
tu accroches un calendrier presque rempli  
par mon portrait en bas trois-quarts*

*tu t'enfonces jusqu'au rire  
je change, velours fané.*

Il faut dire que la relation avec cette altérité en soi n'est pas une sinécure : « Là tu me râpes / tu propages l'hépatite / tu utilises mes poignets comme lanterne / toi fantôme involontaire ». Mais avec l'absence de contours clairs entre la part du *je* et du *tu*, ceux-ci semblent se hanter mutuellement, provoquant déséquilibres, aspérités et blessures que la syntaxe des poèmes parvient parfois à mimer. Nous côtoyons ainsi une femme qui, bien que manifestement à la recherche du lisse, d'une « libération huilée », et revêtue d'une « couverture de couleuvre », se livre à des exercices d'amputations et de greffes dont certains poèmes, hybrides à la limite de la monstruosité, rendent très habilement compte : « I am pivotal présente / même les jours de chandails coupés / approche : / je deviens natale et fracassée. »

Ce jeu de déconstruction et de recomposition suscite certains des plus vivifiants passages du recueil, tant la syntaxe reconstruite et

le propos se provoquent réciproquement. L'art exact de Dumas-Côté tient à la sûreté et à l'exactitude du trait de son scalpel autant que de ses sutures : « je nous fends sur le sens / si mon calcul est bon », écrit-elle, avec une justesse réjouissante.

Tout aussi fascinante est la manière par laquelle la poète chosifie cette fraction/fracture d'elle, dont elle la scrute, la documente :

*C'est intéressant ta violence  
nue dans un bol  
je m'explique :  
pour un personnage qui meurt  
ça goûte bon*

Ce « je m'explique » prend dès lors un sens autotélique, et ouvre ainsi la voie à tout un inventaire du soi, à un alphabet, en somme, que les poèmes tentent de réunir, puisque « [t]out ce que j'ai se compte ». Reste à savoir en quoi cela peut constituer un don. Peut-être la réponse se situe-t-elle des deux côtés du fil du rasoir et se dirige-t-elle vers deux destinations opposées. De soi à soi, déjà, il y a quelque chose du don à ainsi se mirer devant sa propre noirceur, voire à s'y mesurer : faites-le pour vous, dit le truisme. On en sort effectivement grandi, avec « un beau milieu » à la place du désordre.

Mais cette faveur m'apparaît, comme lecteur, aussi et encore davantage celle de la poésie, offerte du plus près du corps de l'un-e vers l'autre, l'autre qui n'est pas soi. Il y a du courage, de la douleur et de l'acharnement derrière toute œuvre poétique, tout travail qui se construit à partir des failles et cassures intimes, et une générosité sans borne à l'offrir au creux d'un livre.

*les lettres régulières, écrites, immolées  
(mon récit)  
s'épinglent derrière les poutres  
c'est ma grange à scandales.*

Recueil généreux, donc, *L'alphabet du don* en appelle à la prolifération, au jeu des reconfigurations et à la beauté de se réinventer au gré des tropes qui nous attirent. ♦

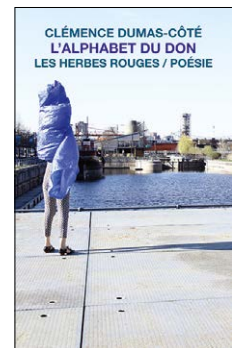
☆☆☆☆

Clémence Dumas-Côté

***L'alphabet du don***

Montréal, Les Herbes rouges

2017, 80 p., 15,95 \$



# Chairs

Sébastien Dulude

*Petite brindille de catastrophes*, le premier recueil de Mimi Haddam, est une exploration toute en matière des enjeux liés au corps féminin, au corps contrôlé, policé, mais surtout au corps réapproprié.

Jeune coopérative d'édition indépendante, La Tournure peut déjà se targuer de compter parmi ses publications un recueil finaliste au prix Émile-Nelligan, *D'espoir de mourir maigre* de Charles Dionne, paru en 2013. On savait la maison résolument préoccupée par la facture soignée de ses ouvrages – souvent faits de manière artisanale, aux couvertures typographiées à la main –, mais *Petite brindille de catastrophes* est d'un autre acabit : une fort belle réussite visuelle.

La proposition de l'objet-livre s'articule autour des textes de Mimi Haddam et des images d'Ariane Leblanc. À l'exception de la première section, les textes sont toujours placés sur les pages de droite et en grande majorité joutés de dessins numériques. Ces derniers, aux teintes douces et d'héritage plasticien, jouent avec des combinaisons de formes géométriques, d'objets courbes et de lignes. L'ensemble ainsi composé de deux masses visuelles – textuelle et picturale – donne matériellement corps au propos. (À cet égard, on aurait aimé des marges un peu plus dégagées au centre, afin de mieux apprécier encore leur écho gauche-droite.) Ces formes minimales parviennent à procurer d'étonnantes illustrations à certaines images des poèmes. Ainsi, à droite d'un large rectangle vertical de couleur peau, on lit :

*Je suis lisse comme le papier. [...] Les paumes, mes organes de la caresse. Je prends l'allure d'une couche mince, passe par le même processus : étendage, séchage, forme. Pour ne plus voir la peine, il faut se faire petite, se délayer, mélangée au fouet, s'abîmer, former un liquide lisse et sans grumeaux jusqu'à ce que la colle épaississe. Je suis le papier mâché, en plus d'être le papier peint, le papier parchemin, imperméabilisé, le papier collant, le papier goudronné, le papier sablé, le papier brouillon, le papier à dessin, apprêté, blanc et solide.*

*Le papier de boucherie, résistant à la graisse et au sang.*

Sur le plan de la forme, donc, l'ensemble jouit d'une très intéressante cohérence, entre les textes dont l'élaboration « s'est faite en filigrane avec la reconstruction d'un corps, comme une double paroi, une double peau » (extrait de la préface) et les objets visuels qui redoublent cette enveloppe au sein du livre.

Certains passages auraient toutefois gagné à être taillés davantage. D'emblée, la première section peut être carrément décourageante : un 3 500 mots bien tassés en huit pages qui, bien que le propos aille dans le même sens que le reste de l'ouvrage, n'ont rien en commun avec l'expérience de lecture qui est proposée à leur suite. Mais le lecteur persistant sera bientôt récompensé.

Rapidement, les enjeux du rapport au corps se dévoilent par leurs symptômes qui en révèlent, avec passablement de précision, les traumatismes :

*Le corps est falsifié par le traumatisme, cloîtré au-dedans des pièces avec le mortifère, le chosifiant, celui qui m'a découpée, décryptée, mise en tranches, celui qui a étouffé les cris, a mordu le cou de la bête, l'a laissée seule dans le rouge et a fait demi-tour avec la meute.*

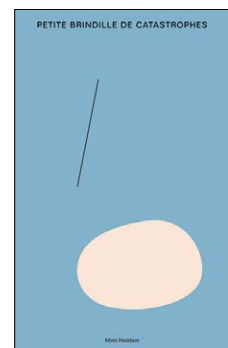
Dès lors, le corps sera regardé, manipulé, essayé, mangé ; tantôt viande équarrée, tantôt chair de fruit convoité. Ici le corps redonne l'assaut – parfois sur lui-même (« J'ai les canines du coyote, je serre les crocs et poignarde ma propre gorge ») –, là, il est assommé par l'alcool. L'enfance mise à mal, beaucoup par le père et de manière ambivalente par la mère (« Elle me lance un sceau d'eau sur la tête de temps à autre ou alors elle me fait couler un bain chaud, me lave à grandes eaux avec du savon aux bleuets. »), engendre une adulte aux prises avec des schémas autodestructifs, une mutation qui donne lieu à l'une des plus touchantes sections du recueil : « Les matières de l'adulte viennent des corps des gamins. »

Les soins du corps, en particulier l'alimentation, périclitent ; l'image de soi est distordue, sans cesse ramenée à la perception malsaine de l'autre. Les amours et la sexualité, on s'en doute, n'en seront pas facilitées : « Je me laisse piétiner pour me rappeler que je suis encore solide, insensible, étrangère. » Et pourtant.

Et pourtant, « [d]ans le creux de ma cuillère l'appétit revient ». « Nous changeons de lieux. [...] Nous laisserons maintenant nos accidents au bord d'un pont noyer leurs chagrins dans l'eau. » Jusqu'au décès du grand-père qui est *vécu*, ressenti, enfin.

Elles sont nombreuses, petites brindilles qui ne croient plus aux champs, aux forêts. Mimi Haddam ajoute une voix émouvante à leur chant silencieux, et l'espoir de ne pas mourir maigre. ♦

☆☆☆  
Mimi Haddam  
***Petite brindille de catastrophes***  
Montréal, La Tournure  
2017, 104 p., 25 \$



# L'intelligence du cœur

Rachel Leclerc

René Lapierre marche en équilibre sur le fil de sa vie. La distance qu'il pratique aiguise son regard et dépose l'homme en lui-même, là où se trouvent l'harmonie et l'énergie, la pulsion.

Le poète œuvre dans l'indépendance et l'intimité.

*Un jour je m'aperçus  
que je ne savais pas être  
au milieu de plusieurs [...]  
Ne fus rien  
que moi seul, et dans cet abîme, contre  
tout bon sens, décidai  
d'espérer.*

Voici donc, né de l'espérance, un livre total et ambitieux – comme ceux qu'il a publiés ces dernières décennies, mais encore plus vaste et foisonnant, plus englobant. Un livre de quatre cents pages qui semble, tant il est solidaire de tous et de chacun, avoir été écrit au cœur de la foule hurlante et incomprise, un livre dont les mots nous rassemblent et nous protègent, victimes consentantes d'un système qui mesure nos gestes les plus banals et nous nivelle – à regret peut-être, mais avec délectation.

Dans cette somme de nos possessions et de nos défaites, et dans l'œil de l'intellectuel, le temps se télescope. On n'est pas loin du *Kaléidoscope* de Michel Beaulieu. Les événements se bousculent, s'interpénètrent sur un axe vertical, car le temps n'est pas, on le mesure encore à la lecture des *Adieux* de René Lapierre, un horizon qui se déroule à l'infini. Il peut être une spirale, voire un empilement qui permet de mesurer le rapport de causalité entre les choses advenues. Et c'est sans doute le grand projet de ce livre, qui rappelle à chaque détour, sous la formule « pendant ce temps », comment s'interpellent et s'entrecroisent les instants vécus par les grands et les petits de ce monde, comment un seul destin renversé peut et doit représenter un événement pour l'intellectuel, comment notre planète est étroite et comment chacun est responsable de l'autre. De Pinochet à Lac-Mégantic, en passant par le débarquement de Dieppe, la bataille de Shanghai, les massacres d'Algérie et de Kabylie et l'assassinat de femmes autochtones, sont ici compilées et comparées les lâchetés dont nous nous sommes montrés capables au fil des siècles.

## L'amour comme antidote à l'indignité

À la pulsion de haine, qui traverse le livre comme un avertissement ou une dénonciation (« La haine est seule : grasse / comme un charbon, elle est / la claustration devenue / rage, et reprenant / le désir à rebours. »), René Lapierre oppose l'amour, qui, s'il ne sauve pas le monde, offre l'intégrité à chacun et l'escorte dans sa quête d'échange humain. Mais l'amour ne se donne pas facilement :

*Pour aimer il nous aura fallu toucher  
successivement de la vase, de l'humus  
des fruits ; des pensées  
plus ou moins abstraites, la sagesse  
des typhons, la tendresse du jais*

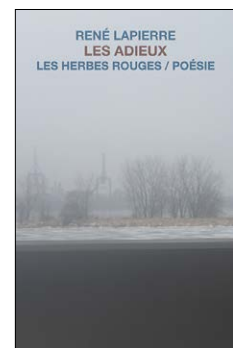
Voilà donc le message de ce livre ample et généreux : les naufrageurs de ce monde n'aboliront jamais l'amour dans nos têtes et sur nos corps délabrés, enluminés de désir, de joie et de misère. Partout où la souffrance infligée parvient à pénétrer – chez les autres comme en soi-même –, l'écrivain oppose une puissante charge d'énergie, sorte de grimace qui fera du poète l'unique responsable de sa destinée, voire de sa chute :

*– voilà que je m'élève :  
tout en bas enfin je m'élançai  
et resplendis d'abîme.*

Admirable livre que *Les adieux*, dont le titre énigmatique rappelle humblement l'impermanence de toute matière et de tout vivant. Des milliers, des millions de victimes, cela fait beaucoup d'adieux. Lapierre s'est peut-être déjà reconnu parmi les intellectuels qui raillent la tendance des poètes et des romanciers à prêter voix aux dépossédés avec compassion :

*Hélas oui. Jadis je suis devenu  
étincelant d'orgueil et de morgue. Devant  
les indignes, les injustices – en face  
de mon propre visage je me détournais.*

L'écriture de René Lapierre, parce qu'elle est précise et dépourvue de métaphores – mais non d'un certain lyrisme analytique –, semble parfois taillée au silex et au couteau, voire à la machette. Dans sa structure, l'ensemble est un tour de force, et les nombreux sujets, appuyés par des extraits tirés de sources diverses, ont dû demander beaucoup de recherche et de travail. Trois grandes parties et dix-sept longs chapitres entremêlent les souvenirs intimes, les faits divers et les abus politiques (exécution, génocides, tortures, humiliations, etc.) élevant l'ensemble au rang de l'événement historique. Le livre reconnaît ainsi à chaque individu le droit d'être et d'avoir été, et nous montre l'importance de chaque vie, une vie peut-être négligeable et minuscule pour certains, mais essentielle et unique pour celui ou celle qui l'a reçue – et pour le poète qui aura su acquiescer, au fil de son parcours, l'intelligence du cœur. ♦



☆☆☆

René Lapierre

**Les adieux**

Montréal, Les Herbes rouges

2017, 432 p., 24,95 \$

# Etapikapau

Rachel Leclerc

Diplômée en arts interdisciplinaires et en ethnologie, Maude Pilon publie dans les petites maisons d'édition depuis quelques années. Elle signe, au Léopard amoureux, un livre surprenant et tout à fait hors-norme.

Maude Pilon évolue depuis dix ans dans le milieu de la performance et des lectures publiques, et travaille souvent dans le cadre de résidences d'artiste ou d'auteur. L'une d'elles, organisée par Panache Art Actuel à Sept-Îles, lui a d'ailleurs permis d'écrire ce livre fascinant. Au premier abord, le lecteur se sentira peut-être pris au dépourvu par ce projet poétique qui ne donne aucun indice.

Le titre, *Quelque chose continue d'être planté là*, est la traduction du mot innu *etapikapau*, qui évoque la durée de vie d'un message « écrit » sur le territoire et qui permet au marcheur qui le trouve de s'orienter. S'il ne le trouve pas, le voyageur reste planté là et demeure « muet ».

Prenons la première page : « Un texte est constitué d'un ensemble d'objets longs : tiges, branches, bouts. Cet agencement pris dans le sol occupe beaucoup le marcheur. Il faut dire que c'est érigé et que c'est au milieu. » On est donc dans l'univers de ceux qui parcourent les terres qu'ils habitent, les Autochtones au premier chef – cela n'est pas précisé, mais on le suppose. Ces personnes ne lisent pas un texte, elles le « marchent ».

## Partout la poésie

Maude Pilon est allée à la rencontre des gens qui ont travaillé, analysé, dénombré ces signes de pistes. Aussi ses poèmes – ou son long poème en prose, disposé en une colonne au centre de la page et donnant une impression de dénuement – sont souvent accompagnés d'une note en bas de page, qui renvoie au compte rendu d'un de ces témoins privilégiés. Par exemple :

*Il est fréquent de confondre l'intérieur et l'extérieur. C'est-à-dire le mot et le paysage. Le point de départ serait : la forêt est vert forêt et les deux s de glissement rappellent ce qui glisse. La forêt dont il s'agit pourrait s'enfoncer dans le corps. À l'aide d'un poing qui pousse au bout d'une branche. La verticalité prolongerait les membres, le trajet aussi. L'ombre portée des arbres à côté des objets longs plantés là brouille le texte. De la piégée, il n'y a que la queue<sup>E</sup>.*

E. Récit de vie du chasseur Mathieu Mestokosho, en 1970. Sur chacune des cent quatre-vingt-onze pages, on compte au moins une mort.

Malgré les appels de notes, la poésie circule dans ce court livre (trente-sept pages de texte), lequel a le mérite de nous emmener ailleurs. S'intéresser à un enfillement de becs d'oiseaux sur une branche, qui constitue un message pour le marcheur, n'est certes pas courant :

*Décrire longuement la mousse à la personne qui l'interprète et qui la trouve gentille dans une réunion spontanée sur le langage*

*de la forêt. La rive était le bout de son bras. Le dernier lac avant le retour était la fin du printemps que son talon reconnaissait. Il serait très surprenant de retrouver un lieu qui n'est pas maintenu ouvert. Son bras était plus long à la fin de l'été.*

## Dès lors que l'on accepte d'accompagner l'auteure sur la piste des signes, le livre se donne volontiers, et l'on trouve l'idée vivifiante.

Le projet de Pilon eut été tout autre si elle avait choisi d'écrire des vers épurés, ciselés comme des bijoux. (De cela, il se produit au Québec une quantité phénoménale. Devant les nouvelles cohortes de poètes qui naissent spontanément, j'avoue avoir perdu le fil depuis un moment, et je m'interroge souvent sur l'intérêt d'une telle surabondance. Cependant, c'est aussi dans ce foisonnement que naîtront les grands poètes.) La prose d'*Etapikapau*, quant à elle, propose au lecteur une expérience poétique nouvelle et déroutante : mais dès lors que l'on accepte d'accompagner l'auteure sur la piste des signes, le livre se donne volontiers, et l'on trouve l'idée vivifiante.

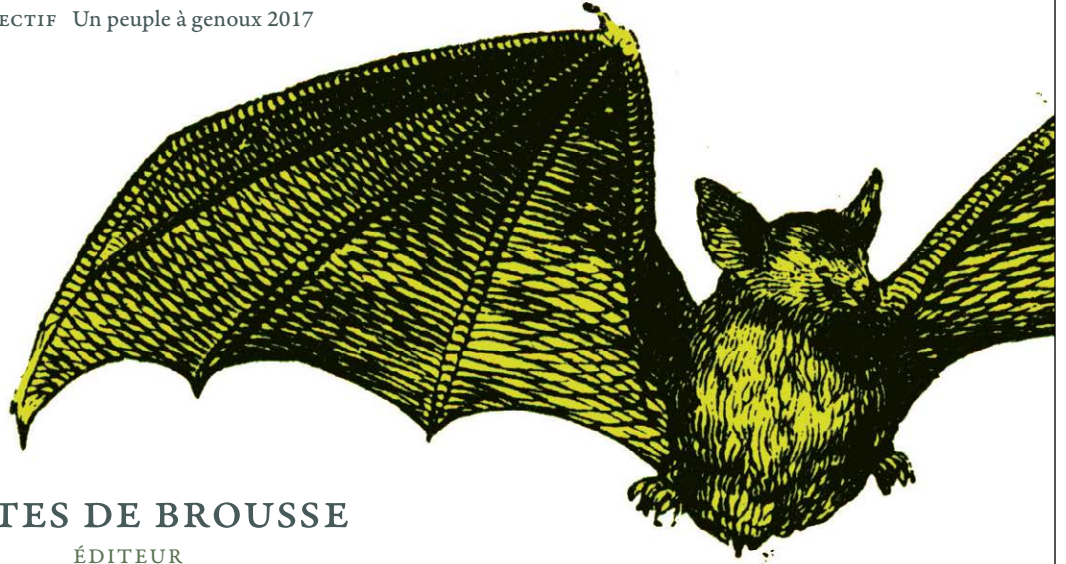
Le travail de Maude Pilon s'apprécie sûrement davantage lorsqu'il est présenté dans un contexte de performance, mais cette jeune artiste nous touche, nous confie ici non seulement les détails d'un univers dont on ignore tout, mais également des extraits du dialogue qu'elle a pu avoir avec ceux qui en maîtrisent les codes. Comme quoi le salut du lecteur se trouve peut-être quelque part sur la Côte-Nord. ♦

☆☆☆  
Maude Pilon  
**Quelque chose continue  
d'être planté là**  
Montréal, Le léopard amoureux  
2017, 48 p., 13,95 \$



## AUTOMNE 2017

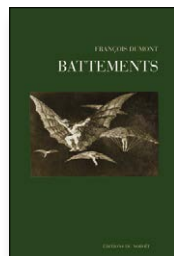
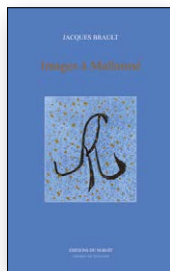
NORMAND BAILLARGEON Sur l'agora. Interventions publiques  
DARIA COLONNA Ne faites pas honte à votre siècle  
PAUL CHAMBERLAND Nous sommes en guerre  
FRANÇOIS GUERRETTE Constellation des grands brûlés  
JEAN-FRANÇOIS POUPART Lire la poésie  
EMMANUEL SIMARD et NICOLAS LÉVESQUE Derniers souverains  
MAXIME CATELLIER La mort du Canada et autres textes  
COLLECTIF Un peuple à genoux 2017



## POÈTES DE BROUSSE

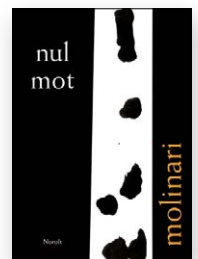
ÉDITEUR

3605, de Bullion, Montréal (Québec) H2X 3A2  
514-289-9452/994-9452 www.poetesdebrousse.org



Félicitations à **Jacques BRAULT**,  
décoré de la médaille de l'**Académie des lettres  
du Québec**, ainsi que de l'**Ordre des arts et des  
lettres du Québec**, pour sa contribution  
exceptionnelle à la littérature québécoise.

Félicitations à **Jonathan LAMY**,  
**Prix Émile-Nelligan 2017** pour *La vie sauve*.



**Geneviève BOUDREAU** – *Comme on tue son chien*  
**Jacques BRAULT** – *Images à Mallarmé*  
COLL. CHEMINS DE TRAVERSE  
**François DUMONT** – *Battements*  
**Ian FERRIER** – *Quel est ce lieu*  
TRADUIT PAR **MARIE FRANKLAND** – COLL. LATITUDE  
**Judy QUINN** – *Pas de tombeau pour les lieux*

## NOUVEAUTÉS 2017



www.lenoroit.com

**Michel LECLERC** – *Des mots au bord de la nuit*  
COLL. OVALE  
**Louis-Jean THIBAUT** – *Le cœur prend lentement  
mesure du soleil*  
**Mahigan LEPAGE** – *Le fleuve colère*  
**Collectif en association avec Dare-Dare**  
*Vers libres*  
**MOLINARI** – *Nul mot*



# Génocide amoureux

Jérémy Laniel

*Forêt d'indices* se lit comme un voyage à rebours, une expédition au cœur des amours qui défient le monde, au beau milieu des adolescences en ruines.

Pour son cinquième recueil, Véronique Cyr place son sujet rapidement en citant en exergue l'inaliénable Jean-Paul Daoust et ses *Cendres bleues* : « Je l'aimais comme on n'aime qu'une fois / Le génie du premier amour ». De cette *Forêt d'indices*, tout sera à construire, selon le rythme auquel le lecteur voudra bien colliger les signes que Cyr laisse derrière elle. Aucun sentier n'est seulement fausse piste, les chemins sont multiples pour se rendre au fond des choses.

Le temps se bâtit par à-coups, une peinture abstraite qu'on aurait voulu dater. Il y a *In Utero* qui résonne, Kurt Cobain et sa mort, les Hutus qui massacrent les Tutsis, Jane Campion et sa *Leçon de piano*, et Sting qui chantonne « Shape of my Heart ». Autant de références populaires et temporelles que Cyr parvient à insérer à même les poèmes sans jamais choquer, tissant sa trame de fond avec précision et délicatesse, une dernière année de secondaire se conjuguant avec le premier amour.

*J'attends que tu avoues l'hiver  
ta lettre arrive sans verbe  
ton corps sans os  
la voix délirante des Hutus  
la radio des Mille Collines  
la méditation du massacre  
je ne sais absolument rien  
concentrée sur l'algèbre*

Le recueil se lit comme une adresse, tellement l'autre est puissant, faisant fi de tout, arrivant au détour d'un vers, justifiant à lui seul l'existence du poème, son écriture : « entre tes mains les digues / à tes pieds les visages ». En réponse, le *je* de la poète est tantôt brisé, tantôt vindicatif, tantôt aveuglément admiratif, *je* qui, lucidement, « exige l'inventaire des adieux ». De ce chassé-croisé, de ces échos parcourant la forêt, les poèmes se tissent dans l'impétuosité des premières relations : « l'amour et sa disparition / une seule et même violence ».

Personnages et désastres peuplent ce recueil : lui et elle, Marissa et Ada, Kurt et Courtney, et la mère, éternelle et unique bouée de sauvetage dans le paysage désolé des déchirements amoureux. « [Ma] mère me reloge en elle / je ne lui ai rien demandé / elle chante doucement ». Un peu plus tard :

*en rêve plusieurs hommes  
entrent en moi sans effort  
je me réveille en nage en furie  
dans les bras lilas de ma mère*

La force de Véronique Cyr, à la lecture de *Forêt d'indices*, est son respect pour la crédulité qu'imposent les premières amours. Tout au long du recueil, la plongée est sans équivoque et profonde,

et par les poèmes, on se noie dans les souvenirs. Contextualisant ses propres réminiscences, Cyr parvient à laisser juste assez de place au lecteur pour qu'il trouve ses propres repères, lui permettant de dessiner sa propre forêt, cette forêt inénarrable dans laquelle nous avons tous perdu notre innocence.

Si la candeur semble au rendez-vous dès les premiers poèmes, ce n'est que pour mieux laisser place à la souffrance inévitable des jeunes cicatrices : « Le tableau me saute à la gorge / je dresse l'inventaire des évidences ». À la suite de la douleur des relations qui se rompent, le brouillard prend place, seul lieu où les souvenirs de l'autre et la haine semblent pouvoir cohabiter :

*Tu portes tes habits funéraires  
cousus par la pluie de juin  
plusieurs versions de toi  
promènent leurs reflets  
dans une logique du rêve  
la tienne ou la mienne*

Et un peu plus loin :

*Tu es un adversaire de taille  
nos costumes nos masques  
s'abîment au fil de la course  
concentration colère abandon*

*Forêt d'indices* est un livre personnel qui se fonde dans un propos universel. Cette entreprise aurait pu être minée, il n'est pas simple de tisser un réseau d'échos entre un génocide sanglant, un suicide entraînant deuil planétaire et une rupture de cinquième secondaire. Véronique Cyr ne nous livre pas non plus l'un de ces sempiternels recueils errant dans les sentiers trop balisés des déboires amoureux. L'alchimie fonctionne, car la poète ne cède jamais à la comparaison facile, détaillant toujours pour créer la mappemonde dont l'amour nous aveugle. Et si elle avoue qu'elle « [...] ne sort pas indemne de l'automne », peu pourront lui en vouloir ; nous sommes tant à avoir laissé un peu de nous au cœur de l'automne de nos seize ans. ♦



☆☆☆

Véronique Cyr

**Forêt d'indices**

Montréal, Les Herbes rouges

2017, 88 p., 15,95 \$

# Désenchanté

Jérémy Laniel

*Dans le bois avec les sorcières*, le deuxième livre de Julie Roy, ressemble davantage à une longue marche dans la plaine du quotidien qu'à quelque ensorcellement.

Certains recueils sont des invitations aux errances, des pérégrinations en bonne et due forme dans des univers calqués sur le réel avec des touches d'étrangeté. Plus de dix ans après *Le vol des esprits* (L'Hexagone, 2005), l'auteure revient avec une poésie tout aussi épurée, une langue parfois même saccadée, tentant de circonscrire en de courts textes l'essence poétique d'une fantaisie urbaine. La suite de poèmes se déploie donc rapidement devant celui qui s'efforcera de trouver où camper entre réel candide et onirisme plaqué.

**Si certains vers polis semblent se cacher par-delà la cime des arbres ou au détour d'une chute clandestine, le lecteur doit entrer dans ce bois en se promettant d'en ressortir.**

Dès les premiers poèmes, les vers s'entrechoquent précipitamment, confrontant le banal avec le beau, et le lecteur se demande si la rencontre est ici désirée par son architecte, ou si elle n'est que le fruit d'une fortuite paresse stylistique. « J'étais la madame fine au centre d'achats / Je doutais comme une sainte fatiguée ». Dans cette forêt dessinée par Julie Roy, on tangué entre l'enfance et l'âge adulte, entre précision et flou opaque. Si elle « ouvre le colis du jour / Sous un ciel de slush », le poème, comme le lecteur, reste pris entre deux âges. On est « chacun dans nos tiroirs / À inventer nos rêves », pourtant, à peine deux poèmes plus loin, le réel se mêle au fantasque, revêtant parfois de banals habits :

*Ton grand-père algonquin  
Ça nous disait rien  
Le char a embrassé l'arbre  
Au parc Outremont  
Ça sent nos blessures*

Plus on s'enfonce dans ce boisé, moins il s'avère homogène. Le suite de poèmes ne repose pas sur un socle cohérent qui ferait tenir les poèmes ensemble, ce qui en soi n'est pas un problème. Par contre, aucun d'eux ne semble posséder la force suffisante lui permettant de vivre sans s'appuyer sur les autres. Car si « Le soleil / D'un dessin d'enfant / M'éclabousse / De lumière », le poème, lui, ne génère que trop peu d'échos.

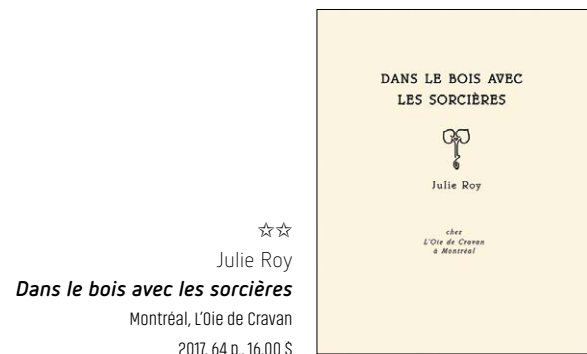
Au long du recueil, la cousine Sylvie et la maîtresse d'école croisent Schubert et les hommes dans la rue tandis que les chats y errent à répétition sous un couvert de neige qui se dépose inlassablement, jusqu'à se congestionner parfois sur le même poème : « J'ai une fenêtre / Le soir la neige la lune / Une paix lovée en moi / Comme un chat ». Les personnages, quant à eux, ne sont là qu'au détour d'un vers, ne sachant que traverser le poème ; ils sont aussi éphémères que les lieux.

La mécanique utilisée par Julie Roy pour créer l'image se répète, laissant croire à un coffre à outils quelque peu dégarni. On doute « comme une sainte fatiguée », on s'endort « Comme un vieil / Oiseau », les faux cils courent « comme des araignées », « L'homme dans la rue / Comme une guenille », la bouette est jaune « comme sur une autre / Planète », en courant on fait un bruit d'enfer « Comme dans un manège » et la liste de comparaisons s'allonge au rythme des poèmes, amoindrissant à chaque coup l'effet des ressorts poétiques.

On progresse dans ce livre de Julie Roy de la même façon que dans un bois sans sentier : on y cherche des repères et tout est pourtant à la fois si identique et si différent qu'on peine parfois à se retrouver. Mais à quelques endroits, et on s'en étonne, certains poèmes s'extraient du lichen pour atteindre directement la canopée : « Les érables écrivent / Une sauvagerie verte / Que j'ai pas fini de lire ». Ou encore :

*Dans le couloir du métro  
L'homme m'a insulté  
Il m'a quêté de l'argent  
Il m'a donné sa bénédiction  
Et des larmes de Noël*

Mais si ces vers polis semblent se cacher par-delà la cime des arbres ou au détour d'une chute clandestine, le lecteur doit entrer dans ce bois en se promettant d'en ressortir. Ce sera presque un jeu : une quête de perles trop peu nombreuses, dans un bois désenchanté en manque de lumière.◆



# Tableau vivant

Christian Saint-Pierre

Qualifiée à juste titre de « polar onirique » par l'éditeur, la plus récente pièce de Daniel Danis, *Les orphelines de Mars*, est un objet littéraire d'une étrangeté aussi fertile qu'inquiétante.

Depuis le début des années 1990, Daniel Danis élabore sans relâche une œuvre extraordinairement riche, des pièces qui sont maintenant traduites en quinze langues et mises en scène partout dans le monde. L'auteur, né en Ontario et ayant grandi au Saguenay, nous a donné des tragédies polyphoniques à la fois contemporaines et ancestrales, comme *Cendres de cailloux*, *Le chant du Dire-Dire* et *Le langue-à-langue des chiens de roche*. Ses pièces pour enfants, comme *Les nuages de Terre* et *Kiwi*, abordent avec courage et poésie des thèmes cruels, comme la guerre et l'itinérance. On lui doit aussi une extraordinaire fresque initiatique et anthropologique intitulée *e (un roman dit)*, et quelques textes destinés à des rituels performatifs, comme ceux réunis dans *La trilogie des flous*.

Auteur insaisissable, doté cependant d'une signature forte, d'un style reconnaissable, Danis ne cesse d'explorer, de se réinventer, pour ainsi dire de se métamorphoser. Avec un pied dans le passé et l'autre dans l'avenir, le dramaturge pose un regard unique, lucide et néanmoins tendre, sur les douloureuses absurdités de son époque. C'est bien dans ce registre singulier, à mi-chemin entre le primitif et le futuriste, l'humain et l'animal, l'art et la science, que s'inscrit la plus récente pièce de l'auteur, *Les orphelines de Mars*, publiée chez L'Arche.

## Tisser sa toile

Cette pièce, qui a porté les titres temporaires de *Yukie* et *Séjour*, Danis y a travaillé à compter de 2010, au Québec comme en France. Dire que l'œuvre est foisonnante tient de l'euphémisme. Avec sa vingtaine de personnages, son récit parcouru de mises en abyme et son symbolisme consommé, la pièce ne s'adresse certainement pas aux adeptes du réalisme.

L'action se déroule à Québec, de nos jours. Lucia Perreault, artiste tisserande, travaille à la réalisation d'une tapisserie d'inspiration médiévale, une œuvre vivante, littéralement, c'est-à-dire habitée par une foule de créatures humaines et animales qui vont finir par entraîner l'héroïne dans leur angoissante réalité :

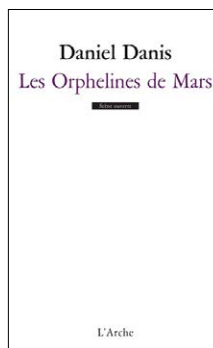
*Depuis que j'ai commencé cette œuvre, il y a deux ans, mon état... je veux dire, l'œuvre... les fibres lumineuses s'activent parfois en pleine nuit, je me lève, ça m'intrigue, ça m'hypnotise, et en même temps, j'ai peur... je perds mes repères, je suis là par exemple, devant ma haute lice, concentrée à ma tâche et d'un coup, des fils de ma tapisserie me saisissent les poignets et me disent : Viens, traverse. Une force me soulève, je bascule et pivote, erre dans l'espace, je vois tout, comme dans le réel, je suis ici à croiser les fils, mais mon autre corps s'envole, je pars, je suis au-dessus de la ville comme une marionnette légère, parfois j'aboutis dans une forêt, parfois on me poursuit avec des ciseaux de nuit et là, je tombe et je reviens à mon corps en sursautant. J'ai le cœur qui débat.*

## Ce qui importe ici, bien plus que les phénomènes neurologiques ou paranormaux, c'est l'écriture souveraine de Danis.

De l'autre côté du miroir, comme une certaine Alice avant elle, Lucia va rencontrer une galerie de personnages. Certains sont presque probables, comme Taumako, son agent, et Isabelle, sa psychiatre, alors que d'autres sont joyeusement invraisemblables, comme Loutch, l'éboueur-poète, et Rommy, la guérisseuse ivoirienne. Sans parler des nombreux animaux parlants qui passent par là : chien, corbeau, cheval, araignée et musaraigne. Au terme de son aventure, riche en rebondissements, de plus en plus cauchemardesque et science-fictionnelle, Lucia aura compris bien des choses sur son terrible destin et sur celui des orphelines de Mars, ces jeunes femmes qui, après avoir été soumises à d'étranges expériences scientifiques, ont développé de graves troubles de la personnalité.

## Passer la parole

Dans cette grande catharsis, fantasme psychanalytique de haut vol, récit alambiqué que certains diront sans queue ni tête, le lecteur ne comprendra sûrement pas tout. Si on accepte que plusieurs questions demeurent sans réponses, c'est que l'essentiel n'est pas là. Ce qui importe ici, bien plus que les phénomènes neurologiques ou paranormaux, c'est l'écriture souveraine de Danis, sa manière de varier les narrateurs et de croiser les registres, de faire du théâtre comme d'autres font du roman, ou même du cinéma. Ce créneau, baroque, surréaliste, pour ne pas dire fantastique, empruntant allègrement au mythe et au conte, l'auteur est pour ainsi dire seul à l'occuper en ce moment dans le théâtre québécois ; ce qui donne à sa parole, captivante, un caractère précieux. ♦



☆☆☆☆  
Daniel Danis  
**Les orphelines de Mars**  
Paris, L'Arche  
2017, 144 p., 25,95 \$

# Un homme libre

Christian Saint-Pierre

La biographie que Jean-Fred Bourquin consacre au regretté Paul Buissonneau, monument du théâtre québécois, s'avère fouillée et sentie malgré quelques maladresses formelles.

Paul Buissonneau aura sans contredit été l'un des grands réformateurs du théâtre québécois. En soixante-trois ans de carrière, de l'aventure de la Roulotte jusqu'à la fondation du Théâtre de Quat'Sous en passant par la mise au monde du personnage de Picolo, l'homme aura changé le cours des choses, élargi nos horizons, renouvelé notre pratique théâtrale. Avec sa passion légendaire, toujours là pour encourager, mais aussi pour houspiller, il aura soufflé à pleins poumons dans les voiles de la Révolution tranquille.

Dans la biographie qu'il consacre à celui qui était son ami, et ce dès les années 1980, Jean-Fred Bourquin écrit :

*De sa scène, il assistait aux changements progressifs dans une société en mutation. Il l'accompagnait à sa manière en ouvrant le paysage théâtral grâce à des pièces d'auteurs étrangers, à de nouvelles formes d'écriture, à des mises en scène inventives et aux pièces de jeunes dramaturges qu'il accueillait dans son théâtre.*

Au réalisme, le créateur a opposé son imaginaire débridé. Gabriel Arcand, qui était de la troupe de la Roulotte en 1967, explique : « Paul a apporté une espèce de folie, de fantaisie, de réinvention du théâtre. » Dans un texte inédit intitulé « À tous les enfants du monde », Buissonneau écrivait :

*Le théâtre, c'est jouer. Jouer le jeu dans les règles, et puis réinventer les règles du jeu. Jouer en s'évadant soi-même pour se regarder de l'extérieur et ensuite réintégrer sa propre peau afin de s'y comprendre et de s'y sentir mieux.*

## Des héritiers

Combien d'artistes et d'artisans ont vu leur carrière profondément transformée par leur rencontre avec Paul Buissonneau ? Combien de spectateurs et de téléspectateurs, jeunes et moins jeunes, n'oublieront jamais les émotions que l'homme leur aura procurées ? Dans la tête et le cœur de ces gens, le créateur est toujours bien vivant. C'est certainement ce qui a incité le Suisse Jean-Fred Bourquin, docteur en psychologie sociale et éditeur, à interroger trente-six des « héritiers » de l'homme de théâtre, parmi lesquels Andrée Lachapelle, Yvon Deschamps, Ginette Noiseux et François Barbeau.

*À son contact, écrit Bourquin, des auteurs, des comédiens, des metteurs en scène, des scénographes, des costumiers, des mimes ainsi que des chanteurs, des danseurs et des chorégraphes se sont formés et ont puisé l'énergie de leur propre éclosion. Cette dynamique a indéniablement contribué à faire surgir un imaginaire, une écriture et un théâtre québécois.*

À ces nombreux témoignages, l'ouvrage entrelace des entretiens réalisés avec l'homme de théâtre et des textes autobiographiques qu'il a signés, essentiellement tirés d'un livre paru chez Stanké en

1991, *Les comptes de ma mémoire*. Pour raconter la vie d'un homme né à Paris en 1926 et mort à Montréal en 2014, le biographe adopte une approche plus thématique que chronologique, procédant à des allers-retours dans le temps qui ne sont pas toujours éclairants. Il y a parfois trop de détails, des informations anecdotiques qui plombent le récit, sans parler des passages où l'auteur s'éloigne franchement de son sujet pour verser dans l'histoire du Québec et de son théâtre. Heureusement, le destin de Buissonneau est assez captivant pour transcender tout cela.

## L'homme et l'artiste

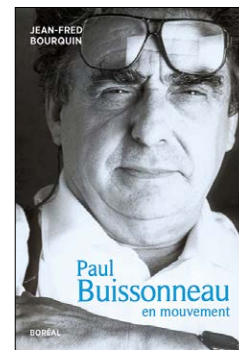
Il y a d'abord l'enfance dans le 13<sup>e</sup> arrondissement : la pauvreté, la guerre, la mort du père alors qu'il a cinq ans, puis celle de la mère dix ans plus tard. Mais aussi les beaux moments, comme la collaboration avec les Compagnons de la chanson, la rencontre avec Piaf, puis le départ pour Montréal en 1950. Ensuite, c'est la Roulotte, qui se produira pendant trente ans et, pour ainsi dire en même temps, Picolo et *La boîte à surprises*, qui vivront vingt ans. En 1965, après maints efforts, c'est l'inauguration du Quat'Sous, un lieu que Buissonneau va diriger avec poigne jusqu'en 1983.

## Il aura soufflé à pleins poumons dans les voiles de la Révolution tranquille.

Il y a des ombres et des lumières dans le portrait que dresse Jean-Fred Bourquin, on y voit les qualités et les défauts de l'homme et de l'artiste, mais surtout l'ampleur de son legs. De là où il se trouve maintenant, Paul Buissonneau semble continuer de nous inciter à saisir pleinement la liberté fondamentale qui nous est offerte :

*Je souhaite à tous, hommes, femmes et enfants, une Liberté sans restriction et disponible en tout temps. Elle est la clé de notre survie et de la création. ♦*

☆☆☆  
Jean-Fred Bourquin  
**Paul Buissonneau,  
en mouvement**  
Montréal, Boréal  
2017, 340 p., 29,95 \$



# Plus qu'un jeu

François Cloutier

Box Brown fait partie de ces dessinateurs américains *underground* qui mènent leur barque à leur façon : parutions à compte d'auteur, association avec des maisons d'édition indépendantes, publications en ligne. Sa carrière se bâtit comme il l'entend.

Que celui qui n'a jamais joué et, surtout, procrastiné devant Tetris lance le premier bloc ! Ce jeu est considéré par plusieurs comme parfait, tant par sa simplicité que par son côté addictif, le joueur cherchant toujours à obtenir plus de points. Combien d'heures passées à empiler les pièces du casse-tête, à voir les lignes complétées disparaître ? Box Brown réussit l'impossible avec *Tetris*, soit raconter la création du jeu lui-même et, par le fait même, le développement exponentiel de l'industrie du jeu vidéo dans les années 1980 et 1990, tout en abordant les effets de la mondialisation sur la notion juridique de propriété intellectuelle.

## Avant tout, le jeu

Même si les jeux vidéo ne sont pas une passion pour tous, moi le premier, les soixante-cinq premières planches de l'album devraient être lues par les lecteurs curieux de comprendre le phénomène. Brown y explique les vertus du « jeu », de la préhistoire à la fondation de Nintendo en 1989. Ainsi, on apprendra que le terme *Nintendo* se traduit en français par « travaillez fort, le reste appartient à la providence » et que l'entreprise, dans les premières années de son existence, fabriquait des jeux de cartes. Le travail de vulgarisation de l'auteur est parfait, son dessin exprime clairement des concepts abstraits et la narration n'est jamais lourde. Le rythme de l'album est fluide, Box Brown use de différentes trouvailles graphiques pour animer son récit, ne plaçant pas plus de six cases par planche et même, très souvent, une planche complète faisant office d'une seule case.

L'idée du jeu Tetris naît en 1985 dans la tête d'Alekseï Pajitnov, informaticien à l'emploi de l'Académie des sciences de Russie, qui travaillait alors dans le domaine de l'intelligence artificielle tout en développant un logiciel de reconnaissance vocale. Alekseï adorait les casse-têtes et s'intéressait aux aspects psychologiques du jeu, cherchant à comprendre ce qui peut pousser un être humain à en adopter un particulièrement. Brown plonge ainsi le lecteur dans les pensées et réflexions de l'informaticien et le processus de création s'avère aussi captivant que le résultat. Alekseï se met donc au travail pour adapter en jeu vidéo son casse-tête préféré, pentamino, qui consiste à faire entrer dans une boîte rectangulaire des morceaux de bois de différentes formes (qui deviendront plus tard les blocs que nous connaissons tous). Avec l'aide de son collègue et ami Vladimir Pokilko, il met au point une version qu'ils distribuent ensuite gratuitement sur disquette 5,25 pouces.

## Et vint la folie

Alekseï Pajitnov accepte l'offre d'un autre collègue d'éditer et de présenter le jeu à une foire de développement de logiciels en Hongrie. Tetris trouve preneur en la personne de Robert

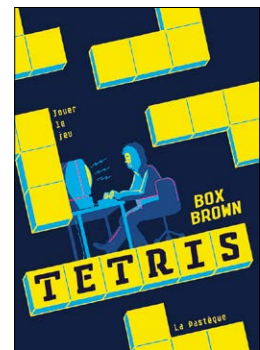
Stein, propriétaire britannique d'une compagnie de logiciels. Seul problème : en Russie, avant la chute du rideau de fer, c'est le gouvernement qui gère les échanges commerciaux. D'ailleurs, les Russes ont créé une société responsable des importations et exportations de logiciels. Stein n'étant pas le seul intéressé par le jeu, plusieurs entreprises se lancent dans la course aux droits d'exploitation internationaux de Tetris.

La suite est digne d'un film hollywoodien : les requins du milieu des affaires tentent de s'approprier la création d'un pauvre ingénieur détaché de la réalité. Heureusement, Henk Rogers, créateur de jeux vidéo devenu président d'une importante compagnie de logiciels, parvient à sécuriser les droits et s'assurera qu'Alekseï récupère ce qui lui revient, tant financièrement qu'au plan de la propriété intellectuelle. Le dessinateur réussit à raconter avec clarté ces événements complexes pour le néophyte. Il présente les nouveaux personnages avant de les montrer en action, situant ainsi toujours son lecteur dans le contexte.

Le plus fascinant dans l'histoire de Brown ne réside pas seulement dans l'immense popularité du jeu à l'échelle mondiale, mais surtout dans la façon de penser d'Alekseï. À une époque où le succès se calcule en dollars, les visées de l'inventeur de Tetris ne pouvaient être plus simples : créer un jeu que les gens aiment. Box Brown prend d'ailleurs le pari de ne pas faire une biographie dessinée « classique » d'Alekseï Pajitnov.

L'album a pour titre *Tetris* et c'est sur cette pierre angulaire qu'est construit brillamment cet album. L'histoire du jeu telle que Brown la raconte est beaucoup plus qu'une métaphore de la mondialisation. Sa bande dessinée se veut aussi une réflexion sur la création et redonne ses lettres de noblesse au jeu vidéo. La dernière planche de l'album rappelle au lecteur que Tetris fait d'ailleurs partie de la collection permanente du Museum of Modern Art de New York. ♦

☆☆☆☆  
 Box Brown  
**Tetris. Jouer le jeu**  
 Traduit de l'anglais (États-Unis)  
 par Mathieu Leroux  
 Montréal, La Pastèque  
 2017, 248 p., 24,95 \$



# Futur trop simple

François Cloutier

La bande dessinée de science-fiction est un genre en soi, avec ses sujets de prédilection et ses codes graphiques. Certains auteurs influents s'en sont emparé, qu'on pense à Bilal, Mœbius ou Christin. Le Montréalais François Vigneault s'y essaie à son tour dans *Titan*.

Les planches de François Vigneault ont été publiées au préalable en anglais chez Study Group Comics, maison d'édition spécialisée dans la diffusion web de bandes dessinées. L'auteur, originaire des États-Unis, vit à Montréal depuis 2015. Les éditions Pow Pow ont eu l'excellente idée d'en confier la traduction à Alexandre Fontaine Rousseau, auteur de BD lui-même. Travail réussi de Rousseau qui ne trahit point l'œuvre originale. Malheureusement, la meilleure des traductions ne peut pallier les carences narratives de ce récit ponctué de longueurs.

## Lutte des classes

L'album s'ouvre dans une lointaine galaxie, au rythme des paroles d'une chanson de Jeff Tweedy du groupe Wilco. L'ADMN (ainsi que se nomment les administrateurs) João Da Silva doit inspecter la colonie minière de Homestead, exploitée par les Terrans et située sur une planète éloignée. Comme plusieurs territoires, celle-ci est peuplée de Titans, qui sont en fait des ouvriers (des OUVR, comme on les appelle). Le nom des Titans fait référence à leur taille imposante, ce qui crée un paradoxe traité un peu trop conventionnellement entre les « petits » patrons et les « immenses » ouvriers. Le physique presque menaçant de ces derniers ne parvient pas à ébranler le nouvel inspecteur de la colonie, qui est, bien sûr, déterminé à faire régner la justice et la paix.

Dès son arrivée, Da Silva est confronté à un président de syndicat très peu coopératif. Les clichés prouvent ainsi qu'ils peuvent traverser l'univers. Le face à face entre le patron et le simple employé s'intensifie, dans le déjà vu, soit, mais le dessinateur mène ailleurs son récit. Les installations sur Homestead sont vétustes et João doit convaincre les Titans de coopérer afin qu'ils sauvent leur travail. Mais les ouvriers doutent de la sincérité et des bonnes intentions de l'inspecteur. Pourquoi ce Terran serait-il différent de ceux qui les exploitent depuis si longtemps ? Tout dégénère lorsque Da Silva propose de fixer des capteurs sur certains ouvriers, afin de pouvoir analyser leur production quotidienne. Encore ici, la référence peu subtile à Big Brother sent le réchauffé.

## Et l'amour ?

L'ADMN Da Silva ne connaît pas que des heures difficiles sur Homestead. Ses rapports avec Phoebe Makintosh, qui doit l'accompagner en tant que représentante du syndicat lors de ses visites de chantier, se transforment en liaison amoureuse au cours des pages. La relation intime entre le « terrien » et « l'extra-terrestre » a été exploitée mille fois, autant dans des séries télé comme *Star Trek* que dans les bandes dessinées de Bilal. Ce qui sauve la mise chez Vigneault, c'est la force du personnage

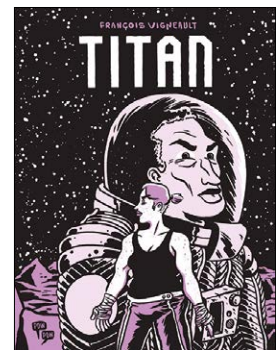
---

**Alfred Hitchcock disait qu'il valait mieux partir d'un cliché que d'y finir. L'album de François Vigneault ne réussit qu'à demi ce pari.**

---

féminin qu'il a créé. Phoebe est une grande amatrice de musique, elle a d'ailleurs réussi à récupérer la collection de disques vinyles qui faisait partie des archives culturelles terrestres. On sent son émotion quand elle partage sa trouvaille avec Da Silva lors de leur premier rendez-vous. La discussion qui suit les classiques (et trop nombreuses) planches les montrant faire l'amour rend l'OUVR encore plus attachante. Le destin étant ce qu'il est, c'est à ce moment précis que les Titans se mettent en grève. Phoebe se trouve déchirée entre son engagement envers les Titans et les sentiments qu'elle voue à sa nouvelle flamme.

Alfred Hitchcock disait qu'il valait mieux partir d'un cliché que d'y finir. L'album de François Vigneault ne réussit qu'à demi ce pari. Son trait assumé, le découpage de ses planches apportent au récit un rythme qui ne connaît pas vraiment de ralentissement. Le propos qu'il tient sur les inégalités sociales, même s'il n'est pas très original, dénonce une triste réalité. Les références musicales qui ponctuent l'album sont sympathiques, mais elles sont si nombreuses qu'on en vient à se demander si elles sont toutes bien nécessaires. Bref, un livre un peu long qui aurait eu intérêt à sortir des sentiers battus. ♦



☆☆

François Vigneault

*Titan*

Traduit de l'anglais (États-Unis) par  
Alexandre Fontaine Rousseau

Montréal, Pow Pow  
2017, 204 p., 27,95 \$

# Sur le rêve d'être actrice

Valérie Lebrun

«Entre un aéroport et un hôtel, vous voulez toujours savoir qui je suis, j'adore ma mémoire, elle m'est infidèle...»

Dalida chante qu'elle a beaucoup voyagé, qu'elle s'appelle Amnésie. Elle insiste, elle répète, elle se contredit. Non, je ne suis pas Italienne, ni chanteuse, ni comédienne. Sa voix s'accorde au présent puis au passé, mais quand on l'entend chanter que, sous la pluie des mauvais jours, elle suit la ligne d'amour, c'est le temps des fleurs qu'elle réinvente. Un temps qui tourne si vite qu'on oublie parfois que la beauté, comme le reste, est déjà en train de mourir.

## Le sourire de Dalida

On peut sans doute fantasmer longtemps sur le secret d'un sourire ou sur ceux que dissimulent des yeux tristes. Mais quand le sourire se transforme pour laisser passer la voix... quand les yeux s'ouvrent comme pour figer la peur elle-même... et que la tendresse des mots se frotte au scalpel des gestes... il faut apprendre à sortir du règne de l'image. Et emprunter, comme le fait brillamment Michel Rheault, la voie de l'affection, et du détail.

Écrire sur Dalida me paraissait ambitieux. J'imaginai un livre plus lourd peut-être à cause de sa longue carrière, de ses innombrables chansons, d'une vie marquée par plus d'une tragédies. Les amants suicidés, ses tentatives à elle, « le mythe de la femme immolée sur l'autel de la gloire ». Je craignais une approche biographique qui ferait de Dalida une statue de marbre, de sel, de plâtre, ou pire un cas, une froide autopsie. Une écriture qui étoufferait sa voix qui casse et qui oublierait sa main qui tremble.

J'avais peur d'un regard autre que le mien sur cette femme que j'ai aimée sans savoir qui elle était ; sa musique jouant le dimanche dans la cuisine de ma grand-mère et le souvenir de leurs voix qui se superposaient. Celle un peu décalée et rêche de ma grand-mère qui pilait les pommes de terre et marmonnait *un po d'amore...* et me confiait son rêve d'être actrice.

J'ai rarement été aussi contente de me tromper. La *Dalida* de Michel Rheault a ce qu'il faut pour ravir les initiés et séduire ceux et celles qui ne la connaissent pas. La juste part d'expérience et d'analyse. Beaucoup de son élan à elle, assez de son élan à lui, « c'est là, brutal, à vif. Ça se constate : ça se refuse ou ça se reçoit ». Puisque bon, il faut tout de même accepter d'entrer dans l'univers d'un fan. Un vrai. Le genre qui fascine et qui complexe les gens qui ne comprennent pas bien ce que cela implique d'adorer une inconnue, une star. Une femme qui « sous le couvert de la dispersion » incarne « la mémoire de symboles plus ou moins lointains. C'est « un personnage », écrit Rheault, sans pour autant la traiter comme tel. Puisque, vivante, elle le redevient presque.

## Une œuvre pour elles

Dalida est à la chanson ce que George Sand est à la littérature : un débordement, un trop-plein. Une vie si riche d'événements

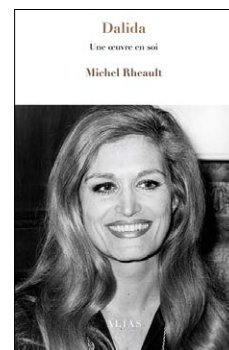
tragiques et d'histoires d'amour sulfureuses qu'elle prend le pas sur une œuvre foisonnante, excessive, injustement dévaluée par les exégètes.

Je crois que la beauté de l'essai de Rheault provient justement de cet humble retour à la littérature. À la façon toute simple de raconter une histoire. En ne cédant ni à un regard trop étroit ni à l'envie de se projeter trop loin, il nous la fait aimer à rebours. Une fois le livre refermé, j'en suis même venue à regretter le temps des robes à paillettes et des longues vagues dans les cheveux.

## Chœur de femmes

Sa *Dalida* donne une prise sur le présent et incite à revenir en arrière. Elle nous fait relire *Andromaque* et revoir *Un tramway nommé Désir*. Elle nous fait redécouvrir le désir immense de la Dalila de Saint-Saëns, chanté par Maria Callas. Avec elle, nous allons même jusqu'à errer dans le cimetière que devient Google Images quand, à la chaîne, nous écrivons les noms de Cléopâtre, Vivien Leigh, Rita Hayworth, Ava Gardner et Marilyn Monroe. Comme pour vérifier les ressemblances, les influences. Elle nous plonge dans un monde dont on aime croire qu'il est un rêve puisque le temps du noir et blanc est révolu ; et que celui de l'amour-pour-toujours n'est plus très fort...

Michel Rheault crée, autour de Dalida, un réel chœur de femmes dont les voix immenses ne font pas que « traverser » les époques, comme on se plaît souvent à le dire, à tort. Parce que ce ne sont pas des voix qui se déplacent aisément. Ce ne sont pas des voix qui trouvent *naturellement* leur place. Ce sont des voix qui écorchent, et qui attirent les mauvaises langues. Oui, peut-être que ces langues résistent parce qu'elles ont souffert. Mais ce sont avant tout des voix qui s'imposent parce qu'elles ont aimé. Un peu, beaucoup, passionnément... et parfois même au point de nous faire oublier que cet amour était vrai. Rheault termine avec l'image d'une pleureuse. Mais la dernière note est trop tendre pour les larmes. ♦



☆☆☆

Michel Rheault

*Dalida, une œuvre en soi*

Montréal, Alias, coll. « Alias poche »

2017 (2002), 174 p., 13,95 \$

# C'est là que tout a commencé

Valérie Lebrun

La finesse de Vita Sackville-West quand elle écrit que le plaisir du voyage est le plus personnel qui soit. Son ironie quand elle ajoute qu'« il n'est de pire importun que celui qui vous conte ses voyages. »

J'ai passé tout le printemps en compagnie de Vita Sackville-West et de ses récits de voyage. Un plaisir qui a commencé avec *Passenger to Teheran* (1926), traduit par *Une Anglaise en Orient*, et dont les premières phrases m'avaient tout de suite conquise. « *There is no greater bore than the travel bore.* » C'était une boutade qui semblait prometteuse puisque, sans détour, Sackville-West annonçait les pièges du genre auquel appartenait son récit. Souriant, je me rappelais la lettre que Virginia Woolf lui avait envoyée pour lui confier que son manuscrit était « *awfully good* » et qu'il y avait là quelque chose d'infiniment romantique.

L'idée derrière les *Carnets de Jérusalem* rejoint celle de pousser le voyage au-delà de lui-même. D'y faire voir autre chose que les chemins empruntés et les découvertes culinaires. De ne pas mentionner les aléas du temps sinon pour en évoquer les tempêtes imaginaires, les grandes solitudes qui naissent parfois sous le soleil trop fort et le bruit des foules. Et pourtant...

## Au tour des femmes

Avec un exergue d'Hélène Cixous tiré de *Correspondance avec le Mur*, une note qui promet au lecteur un récit en contre-chants inspiré de *Illiade* et de *l'Odyssee* – cette forme qui « fait allusion au contrepoint, une forme d'écriture musicale datant de la Renaissance et où se superposent plusieurs lignes mélodiques » –, une référence éloquentes à *L'Érouv de Jérusalem* (1996) de Sophie Calle, il est difficile de ne pas vouloir avancer en ce *Pays où la terre se fragmente* comme on le fait dans la mer. La peur du courant qui s'oublie et fait place à quelque chose de plus grand encore, d'étrangement familier.

« Nous irons là où les mots se bousculent où les sons s'entrechoquent, où les écritures se déploient, tandis que sur la place publique règne un tumulte incessant, souvent déguisé en joie de vivre. » Chantal Ringuet évoque l'harmonie d'un chœur d'écrivaines, de voyageuses et de citoyennes du Proche-Orient dont les voix « secondaires » viendraient accompagner la sienne. Elle se dit guide, « Artémis des temps modernes », et nous demande de la suivre, de « scruter » avec elle « les écritures qui s'imbriquent les unes aux autres, formant des strates où se juxtaposent les influences et les courants qui reflètent des croisements de sens dans le corps de la ville et au-delà. » À la fin d'un préambule qui mime bien la voracité des débuts, la déambulation propre au voyage, Ringuet écrit qu'« [i]l est temps d'y parvenir, avant d'affronter le Déluge. »

## Par-delà les anecdotes

Les promesses sont grandes. Et le sens du jeu et de l'érotisme, indéniable. Mais le ton a quelque chose de radiophonique. Moins à cause de l'alternance entre des passages plus méditatifs

et les descriptions plus triviales, que par certains dialogues qui tombent à plat et des anecdotes qui provoquent parfois un profond malaise. Je pense notamment à l'épisode de la robe rouge qui, servant à dénoncer une certaine misogynie ambiante en reproduit exactement le mécanisme. Je pense aussi à l'apparition subtile, mais ponctuelle, du « compagnon » de la narratrice qui brise la bulle promise du début quand elle annonçait justement, sous l'armure d'Artémis, qu'elle « caracole[rait] dans les sentiers obscurs » et « s'élancer[ait] vers la source lumineuse de la connaissance universelle. » En lisant qu'elle « par[tait] de [son] plein gré, maudissant sur [son] passage les hommes et les êtres inférieurs qui croient que les femmes sont dangereuses lorsqu'elles s'émanicipent du territoire qui leur a été assigné depuis des siècles », je savourais doucement l'éventualité de son triomphe. D'avance, l'idée qu'il puisse exister une Artémis dans le monde parfois trop sérieux des recherches universitaires comblait mon enthousiasme.

Cela dit, malgré la fadeur des descriptions géographiques et des dialogues, les *Carnets* finissent par remonter, à retrouver leurs remous du début. Il y a ce passage, vers la fin, où face au mur, Ringuet évoque l'anéantissement qui l'habite. « Chaque regard qui se dirigeait vers le mur perdait immédiatement de sa contenance, car il se retrouvait une inquiétude primordiale [...] nous n'étions plus rien : ni voyageurs, ni chercheurs, ni étrangers. » C'est sur ce point de non-retour que nous laisse Ringuet, celui que signe le silence ; ce petit vide qui se crée en soi au terme d'un voyage. « Il n'y avait pas de rires, de larmes ou de cris ; pas de tirs non plus. Rien qu'une absence infinie. [...] Alors, j'ai compris : il me fallait écrire. »

Le désir de donner forme aux traversées est ce qui convainc chez Ringuet. Par les conversations qu'elle rapporte, comme autant de souvenirs et de secrets parfois, elle ne nous fait pas douter de l'honnêteté de sa démarche. Les correspondances et le sentiment d'étrangeté qui la suivent jusqu'à Montréal prouvent, finalement, que le temps du voyage peut être là où tout commence. ♦



☆☆  
Chantal Ringuet  
*Un pays où la terre  
se fragmente*  
*Carnets de Jérusalem*  
Montréal, Linda Leith  
2017, 334 p., 24,95 \$



# Cultiver les savoirs, ouvrir les possibles

25 ans d'édition indépendante

écosociété

ecosociete.org



Maison de  
la littérature

Écrire. Lire. Vivre.

SPECTACLE



Photo © Bastien Burger

L'UNE ET L'AUTRE  
LA GRANDE SOPHIE  
ET DELPHINE DE VIGAN  
Lecture musicale - France

**LE LUNDI 25 SEPTEMBRE À 20 H**

au Théâtre Petit Champlain dans le cadre  
de la programmation hors les murs de la Maison  
de la littérature

La Grande Sophie a enregistré sept albums et a été  
récompensée deux fois aux Victoires de la Musique.  
Delphine de Vigan est l'auteure de sept romans dont  
*Rien ne s'oppose à la nuit*.

« Le résultat est empreint d'une émotion vive.  
[...] Une réussite totale. » - Télérama

**BILLETS (38 \$)**

[maisondelalitterature.qc.ca](http://maisondelalitterature.qc.ca)

418 641-6797 | Billetech

40, rue Saint-Stanislas, Vieux-Québec, G1R 4H1

Dévoilement de la programmation  
le 20 septembre

QUÉBEC EN TOUTES LETTRES

8<sup>e</sup> FESTIVAL

Du 21 au 29 octobre

    #littératureQc

 L'Institut Canadien  
de Québec

VILLE DE  
QUÉBEC  l'accent  
d'Amérique

# Sur le terrain

Maité Snauwaert

Dans un monde qui fait fi des nationalismes et des ethnicités, ce livre nous rappelle la trame complexe de l'Histoire et les subtilités de ce qui fait un pays.

On est touché d'abord par l'honnêteté d'un propos situé dans le ton du journalisme personnel :

*Couvrir un pays, ce n'est pas que traverser un territoire, suivre les pas d'un guide, vivre en apesanteur les yeux accrochés à l'horizon [...]. C'est s'installer dans le quotidien, prendre nos habitudes chez le barbier, avoir peur pour notre enfant, comme les autres parents, lorsque les bombes se mettent à parler.*

L'auteur s'efforce d'être partie prenante du terrain qu'il habite, plutôt que de s'en faire le juge à distance. Il continue :

*C'est à la fois un mariage arrangé et une rupture programmée. L'amour naît prudemment et va croissant. On tombe amoureux du pays, de ses habitants, de ceux qui ont accepté de nous livrer un pan de leur vie, de nos amis qui ont appris à voir à nos yeux aveugles. Et un matin, on doit repartir, le cœur en berne.*

C'est grâce à ce point de vue de terrain que Guillaume Lavallée accomplit son véritable travail d'enquête et de réflexion – non de reconduction d'idées toutes faites souvent inconscientes de leur xénophobie latente. Le livre, passionnant, fort bien écrit, nous fait découvrir les multiples visages du Pakistan, pays enclavé entre l'Iran et l'Afghanistan, l'Inde et la Chine, mal connu, voire incompris, bien que le terrain d'enjeux très actuels auxquels nous prenons part et dont nous aurions tort de croire qu'ils se déroulent seulement au loin. « La "drone de guerre", c'est l'histoire du Pakistan après l'invasion occidentale de l'Afghanistan. »

## À l'échelle in/humaine

Lucide et limpide, courageux et honnête, le livre nous fait partager une compréhension informée et réelle, sans prendre parti ni dessiner de camps des bons et des méchants. Il montrerait plutôt que chacun fait de son mieux pour défendre ce qu'il croit juste – et c'est cela sans doute le vrai terrain, celui du journalisme comme celui réel de la guerre : cette rencontre au sol, dans le frottement du quotidien, entre des idées, des intérêts, des valeurs, rencontre qui s'efforce de faire la part entre l'affrontement et la confrontation ; voire qui pourrait parfois, grâce à la confrontation consentie avec l'autre, éviter l'affrontement.

Le jeu de mots du titre suggère au contraire un nouveau paradigme dans la façon de mener la guerre. Autrefois dans un corps à corps (du moins pour ceux des premières lignes), elle se caractériserait aujourd'hui par l'évitement non seulement de l'ennemi mais du terrain, par les frappes dites

« chirurgicales » des drones américains. De cette expression d'ailleurs, dont raffolent comme de tout néologisme vaguement technique des médias peu critiques, on peut se demander si elle est à entendre littéralement, selon l'étymologie grecque du mot chirurgie – « partie de la médecine dont le but est la guérison par le seul usage des mains » d'après le professeur d'anatomie Jean-Guy Passagia –, puisque cette guerre nouvelle ne nécessite, calé « confortablement dans le fauteuil de l'époque », que d'appuyer sur un bouton ; ou s'il faut au contraire la recevoir avec beaucoup d'ironie, puisque la frappe par drone, censée ôter de ce monde le seul agent visé, tend en réalité à s'étendre aux civils alentour.

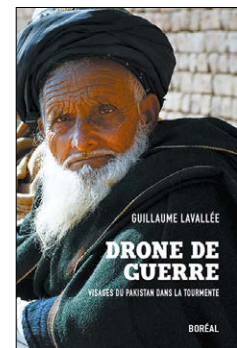
## Le Pakistan en étai

Or, d'après les propos de l'auteur :

*[Les] zones tribales pakistanaises ont été les régions les plus bombardées au monde par ces oiseaux de feu. Elles sont devenues au cours de la dernière décennie un véritable laboratoire des guerres nouvelles, entre des kamikazes prêts à mourir et des hommes pressés de sous-traiter la mort à des machines, de mener la guerre à distance sur leurs armures volantes. Le glas de l'honneur au combat...*

Placé de par sa mélancolique citation en exergue sous l'égide du Churchill de *La guerre du Malakand*, et donc d'un des multiples épisodes militaires internationaux connus par le Pakistan, le propos de Guillaume Lavallée nous fait prendre de la hauteur critique en nous conduisant à reconsidérer l'histoire des partitions et redistributions territoriales, des alliances forcées, des enjeux communautaires locaux – parfois incompatibles mais de toute façon méprisés par les puissances étrangères –, d'une région que nous jugeons explosive, mais dont il montre qu'elle est surtout le terrain des feux croisés d'ingérences occidentales répétées, guidées par leurs seuls intérêts contradictoires et changeants. ♦

☆☆☆☆  
Guillaume Lavallée  
**Drone de guerre.**  
**Visages du Pakistan**  
**dans la tourmente**  
Montréal, Boréal,  
coll. « Essais et documents »  
2017, 208 p., 22,95 \$



# Penseurs de brousse

Maité Snauwaert

La contrebande, c'est ce qui s'effectue contre le ban, contre l'interdiction. Ici, une plume s'élève contre l'interdit de penser qui semble gangrener nos sociétés. Et une autre lui prête voix pour qu'on l'entende...

« Un Michel Morin désigne, dans quelques régions françaises, un homme à tout faire. C'est donc également un synonyme de factotum, touche-à-tout, bricoleur. » Une telle lecture sur Wikipedia – où l'on ne trouvera pas trace du Michel Morin philosophe dont il est question ici – porterait à croire à l'élection par ce dernier d'un pseudonyme facétieux, tant il est, comme le révèle Simon Nadeau, un penseur touche-à-tout, un équilibriste entre philosophie et littérature, un *écrivain de la pensée* qui se défie des systèmes et invente son propre chemin.

---

**« Le fait de philosopher chez Morin est indissociable de l'acte d'écrire et d'un engagement existentiel de tous les instants : le "comment" de l'artiste faisant sans cesse écho au "pourquoi" du philosophe. »**

---

Simon Nadeau publie avec *Le philosophe contrebandier* la première étude d'ensemble de l'œuvre de Michel Morin – ce qu'il faut saluer – et signe son deuxième essai après *L'autre modernité*, prix Gabrielle-Roy en 2013. L'essai se veut une « introduction à l'œuvre de Michel Morin » (son sous-titre) qui semble aussi nécessaire que tardive. Ce philosophe atypique est en effet l'auteur de quinze ouvrages depuis 1977 (dont trois avec Claude Bertrand), bien que les études littéraires au moins semblent se souvenir seulement du *Territoire imaginaire de la culture* (en deux tomes, 1979 et 1982).

## Une philosophie nouvelle

Nadeau propose au début de l'ouvrage une très belle définition de la philosophie : « l'art de donner vie et mouvement aux choses abstraites en faisant le portrait parlé ou écrit de ses pensées ». C'est qu'il insiste avec raison sur le rafraîchissement intellectuel et poétique de cette discipline (qui n'en est pas vraiment une, plutôt une activité de vie) qu'offre l'œuvre de Michel Morin. Il décrit « ce qu'il y a de plus original dans ces essais, soit le *devenir-philosophe* de l'artiste qui écrit l'œuvre et le *devenir-artiste*,

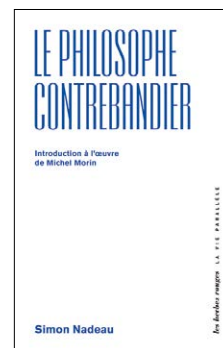
ou le *devenir-romanesque*, d'une discipline austère, la philosophie, qui, tout au long de son histoire, a voulu en imposer aux hommes et à toutes les autres disciplines artistiques par son sérieux et sa prétendue "véracité", comme si elle n'était pas elle aussi un art [...], et comme s'il n'y avait pas aussi une "vérité" qui s'exprimait dans les arts ». Il décide alors d'organiser son ouvrage en quatre grands moments « narratifs » pour « faire état de cette aventure de la pensée que nous narre Michel Morin essai après essai ».

Car c'est la particularité de cette œuvre, qui chemine discrètement mais sûrement, d'avoir institué au cours des quarante dernières années le modèle de ce qu'on pourrait appeler un vivre-par-la-pensée : « car le fait de philosopher chez Morin est indissociable de l'acte d'écrire et d'un engagement existentiel de tous les instants : le "comment" de l'artiste faisant sans cesse écho au "pourquoi" du philosophe ». Ce qui explique que l'essayiste Nadeau privilégie la notion de « contrebande » ou de « clandestinité » pour évoquer cette œuvre qui se promène sur des frontières qu'elle aime à troubler, refusant les assignations et les prêts-à-penser et incitant chacun à renouer avec l'aventure intérieure de sa propre réflexion. Et c'est pourquoi il met l'accent sur la forme de l'essai qu'elle emprunte, genre de la pensée créatif et inassignable, qui se refuse aux savoirs autoritaires ou conçus comme définitifs.

## Accompagner l'œuvre

Il s'agit donc, plus que d'une critique de l'œuvre, d'un essai d'accompagnement, qui vise à donner au lecteur l'envie de découvrir ou de prolonger sa lecture de Morin. Nadeau y réussit en partageant son enthousiasme, son allégresse, et surtout en rendant contagieux le sentiment d'élévation intellectuelle et spirituelle que confère la lecture de ces textes lumineux, justes et généreux, exigeants sans être prétentieux. On regrette pour cette raison que l'auteur, lorsqu'il évoque sa « façon d'entrer en rapport avec cette œuvre », ne nous ait pas livré davantage le chemin personnel qui l'a conduit à la lecture de Michel Morin. Car il montre justement très bien comment cette œuvre opère à travers la rencontre de subjectivités singulières. ♦

☆☆☆  
Simon Nadeau  
**Le philosophe contrebandier**  
*Introduction à l'œuvre de Michel Morin*  
Montréal, Les Herbes rouges  
coll. « La vie parallèle »  
2017, 280 p., 24,95 \$



# L'héritage de l'apothicaire

Evelyne Ferron

Prenez un historien de grand renom, donnez-lui pour sujet une mise à jour de l'histoire d'un des couples fondateurs du Québec et offrez-lui l'opportunité de sortir du récit historique classique.

L'historien émérite Jacques Mathieu s'est associé au spécialiste en phytologie Alain Asselin pour publier un livre rendu nécessaire, notamment par la découverte à Paris au début de l'année 2017, de l'acte de mariage de l'apothicaire Louis Hébert avec Marie Rollet. Une mise à jour de l'histoire de ce couple mythique s'imposait et ce livre sort quelque peu des sentiers battus en termes de littérature historique, puisque son récit est construit comme une enquête journalistique, où l'historien pose ses questions directement à Louis Hébert.

Le livre est divisé en deux grandes parties distinctes qui permettent d'une part de revenir sous forme d'entretien sur la trame historique principale du couple, ponctuée de nombreuses anecdotes et appuyée de cartes, de plans de ville et d'artefacts archéologiques, puis d'aborder d'autre part le discours historique et scientifique, les commémorations et la manière dont l'héritage de ces personnages a été véhiculé jusqu'à aujourd'hui.

## Un grand apothicaire

Certaines de nos connaissances sur Louis Hébert étant erronées, l'historien amorce son enquête en demandant au principal intéressé ce qu'il pense de sa notoriété, incarnée dans une immense statue de lui et sa famille inaugurée à Québec en 1917. Cette première question permet d'emblée à Louis Hébert de rétablir le fait qu'il est venu en Nouvelle-France pour la première fois en 1606 et non pas en 1604, une date largement répandue. Louis Hébert ajoute même :

*L'on peut toutefois regretter l'absence de place faite aux Amérindiens, avec qui nous avons entretenu des relations étroites. Marie Rollet en particulier a adopté, soigné et éduqué de jeunes Amérindiennes en situation difficile.*

Le ton est dès lors donné. Louis Hébert, par l'entremise du style de l'entrevue, pourra nuancer les affirmations parfois trop enthousiastes sur sa vie et ses héritages et ajouter à l'occasion quelques détails. L'apothicaire nous parle de sa naissance et de son enfance à Paris dans un contexte familial particulier, puisque son père, après le décès de sa première femme, s'est remarié avec la mère de son gendre. Cette jeunesse nous est racontée avec des plans de Paris du XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui nous aide à situer les lieux qu'il a fréquentés. L'historien ajoute à l'occasion des marqueurs spatiotemporels et des éléments historiques qui nous font comprendre la grande trame dans laquelle Louis Hébert a vécu, et notamment les sanglantes guerres de religion en France :

*[...] le futur roi Henri IV, a même dû littéralement assiéger la ville pour être reconnu. Tout cela avant d'abjurer le protestantisme et... Bon, bon, voilà que je m'emballer et que je fais étalage de mon savoir. Mais vous, Louis Hébert, vous étiez encore tout jeune à ce moment, comment ce conflit a-t-il pu vous concerner ?*

Au gré des échanges entre Louis Hébert et Jacques Mathieu, nous suivons le parcours qui le mène à sa profession d'apothicaire et découvrons son intérêt pour les plantes. Puis nous entrons dans le vif du sujet et suivons l'histoire de son mariage avec Marie Rollet, de son amitié avec Samuel de Champlain et du contexte de sa venue dans la toute jeune colonie qu'était la Nouvelle-France. Un nouveau monde auquel il fallait s'adapter.

## Mémoire et réalité historique

Dans la seconde partie, Jacques Mathieu change de ton et retourne à la démarche plus traditionnelle de l'historien pour questionner, expliquer et nuancer ce que nous avons gardé en mémoire de Louis Hébert et de sa famille. Ici, les sources écrites et archéologiques sur la vie, la mort et même l'inhumation du colon sont citées et leur degré de pertinence est constamment évalué. L'historien aborde entre autres la question du remariage de Marie Rollet, qui a longtemps été gardé sous silence, comme si se remarier après le décès de Louis Hébert était en quelque sorte une trahison à l'histoire.

Alain Asselin démontre de son côté l'apport de Louis Hébert dans le domaine de la phytologie, mettant très bien en évidence l'esprit critique du pharmacien et l'établissement d'un important maillage scientifique entre la France et la Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle.

Septentrion nous offre ici un ouvrage unique et novateur dans la littérature historique. En imaginant une discussion entre lui et Louis Hébert, Jacques Mathieu rend l'histoire vivante, moins scolaire et plus humaine. Les digressions de l'historien, qui fait parfois étalage de son savoir dans la conversation, permettent de remettre le lecteur en contexte et lui évitent de se perdre dans le récit. En plus des cartes et des plans de ville, l'ouvrage est agrémenté de photos d'artefacts et de plantes, ce qui contribue encore une fois à une meilleure compréhension du monde de Louis Hébert et de son épouse Marie Rollet. Le vieil adage qui dit qu'on ne doit jamais juger un livre à sa couverture s'applique particulièrement ici, le dessin ne laisse rien soupçonner de l'originalité de l'ensemble, Louis Hébert y semble surtout sorti d'un roman Harlequin. ♦



☆☆☆

Jacques Mathieu avec la collaboration d'Alain Asselin  
**La vie méconnue de Louis Hébert et Marie Rollet**

Québec, Septentrion  
2017, 240 p., 24,95 \$



LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**

## L'invasion tranquille

**MICHEL MARC FLEURY**  
ROMAN | 106 PAGES

Roman déroutant, mélangeant l'humour, la philosophie et la science.

**17,95\$**

ISBN 978-2-924461-39-6



## Gueusaille

**LISE DEMERS**  
ROMAN | 203 PAGES

Un roman sur l'amitié, la solidarité et la dignité.

**20,95 \$**

ISBN 978-2-924461-38-9



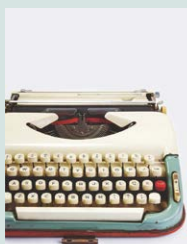
*Pour en savoir davantage sur tous nos auteurs, venez parcourir notre catalogue.*

[editionssemaphore.qc.ca](http://editionssemaphore.qc.ca)

## Que peut la critique littéraire?

**collection Trajectoire**

### Un essai de David Dorais



#### Que peut la critique littéraire ?

**collection Trajectoire**

David Dorais

*L'instant même*

132 pages ; 16,95 \$

*L'instant même*  
[www.instantmeme.com](http://www.instantmeme.com)

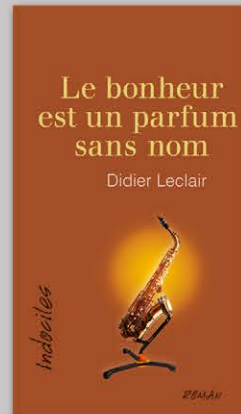
À la fois comme lecteur et comme écrivain, David Dorais est souvent exposé à des critiques ayant recours aux mêmes critères d'appréciation, et donc au même point de vue sur la littérature.

Il propose ici de faire l'analyse de ce type de critique, qu'il nomme «critique de proximité» et qui repose essentiellement sur les critères du réalisme, de l'émotion, de la thématique et de l'optimisme. Il suggère ensuite deux voies différentes pour aborder les œuvres littéraires, deux voies qui lui semblent injustement négligées, mais qui explorent des critères qui guident les auteurs dans l'écriture et la conception de leurs œuvres, soit la stylistique et l'imaginaire.

# David ROMANS

## Indociles

**Le bonheur est un parfum sans nom** DIDIER LECLAIR



Renouant avec les thèmes qui lui sont chers, Didier Leclair concocte ici, avec le tempo d'une musique de jazz, une galerie de portraits drôles et émouvants. Un bonheur en soi.

258 p. 21,95 \$ | PDF et ePub

## Basculer dans l'enfer

JOCELYNE MALLET-PARENT



Un thriller des plus actuels, mettant en scène trois familles ordinaires qui sont devenues, bien malgré elles, des victimes du djihadisme !

262 p. 23,95 \$ | PDF et ePub

[www.editionsdavid.com](http://www.editionsdavid.com)

# Permission

Emmanuel Simard

Céline Huyghebaert joue le jeu épuisant de la mémoire et fabrique un livre d'une grande beauté dont chaque bribe, construite à même la figure du père, compose une parole qui libère.

Il existe des œuvres contribuant à réaffuter le tranchant des mots émoussés par la grande lassitude que leur familiarité dépose en nous. Confrontés au laborieux « travail du deuil » de l'éternelle « figure du père », nous ne pouvons que faire face, stoïques ou impuissants. Et ce livre, le drap blanc, mu par des forces incantatoires, quasiment mystiques, nous tombe dessus, aiguissant le sens que ces formules produisent et opèrent chez le lecteur ; ainsi la langue de Céline Huyghebaert, les témoignages qu'elle a recueillis de ses proches parviennent à toucher notre intimité, l'œuvre s'installant pour y former alors un nouveau cœur et des poumons, un nouveau corps ; un livre qui respire avec nous.

**Ce drap blanc est également l'espace vierge où projeter ses propres manques, ses deuils et ses errances pour en faire émerger une parole, une langue qui forge l'identité, celle des défunts et des endeuillés.**

Signés par l'artiste et par l'agence D'ébène et de blanc, la conception éditoriale et le design proposent un travail sans trucage ni ficelle apparente, sans effets de style qui pourraient nous faire regretter l'achat de ce livre dans cinq ou dix ans. Constitué de nouvelles, d'une analyse graphologique, de dialogues formant deux courtes pièces de théâtre, de questionnaires, de photos trouvées dans les brocantes ou dans les archives de l'auteure, *Le drap blanc*, tiré à cent exemplaires dont trente de tête, est un livre hors du temps qui procède d'une richesse de mouvements, de formes et de vitesses variables, multipliant les points de vue, s'efforçant de saisir via ces divers procédés narratifs ce père disparu à peine après avoir traversé l'Atlantique.

## Mémoire de fille

Les années passent et les souvenirs n'arrivent plus qu'à tracer les contours d'un visage, d'une vie. « Avec le temps, un souvenir se recouvre de couches de récits superposés jusqu'à ce que l'événement originel soit totalement hors d'atteinte », écrit l'artiste qui parvient pourtant à reconstituer l'image nuancée d'un père offert dans sa totalité, « [d']un homme qui ne savait pas comment vivre, ou aimer, et qui est mort sans [lui] adresser la parole qu'[elle] attendait ».

Ce livre agirait comme le tissu recouvrant le corps des défunts – on ne peut s'empêcher de penser à un suaire sous lequel le père, dans ses imperfections et ses flous se révèle. Rappels

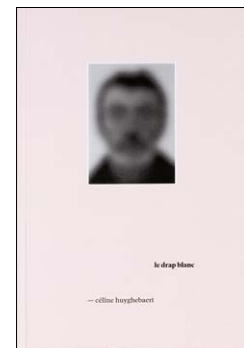
ce bloc noir ponctuant les récits et les dialogues entre la mère et les sœurs de Céline, bloc noir qui, tandis que le livre s'achève, s'éclaircit et laisse apparaître le visage de Mario Huyghebaert, le père. Ce drap blanc est également l'espace vierge où projeter ses propres manques, ses deuils et ses errances pour en faire émerger une parole, une langue qui forge l'identité, celle des défunts et des endeuillés. Les couches de textes et de récits, qui traversent habilement et frontalement ce livre, permettent de mieux ouvrir les blocs erratiques de la mémoire. Huyghebaert ne s'attache pas à représenter l'origine, mais cette origine, malgré son injonction, œuvre à extraire du sens, et déterre une férocité qui jamais n'oubliera. Le nerf de l'ouvrage est là, à vif. De la franchise et de la générosité de l'artiste naît un livre dont les récits invitent à l'empathie la plus sincère.

## Écaillé par le temps

Bien sûr, « la mémoire est ingrate. C'est une liste de gestes, de paroles et de rendez-vous manqués », mais il serait malhonnête de réduire ce livre à la simple mise en pratique d'une thèse qui aurait pour toute réponse à la question « qu'est-ce que le père ? » : « Ce que nous gardons en mémoire après avoir cessé de regarder ! » Ces pages violentes, déchirantes, tendres et belles, plus elles s'abreuvent aux signes et aux photos qui émergent des racoins capricieux des souvenirs, plus elles parviennent à construire une permission, permission donnée à un proche – à contrecœur ou avec soulagement – de nous quitter, de retisser avec les fils de l'absence une présence nouvelle. On accepte alors les apparitions dans les rêves, sur les photos délavées trouvées dans les tiroirs d'un meuble dont le vernis est écaillé par le temps. Le livre fini, on en ouvre un autre qui, par hasard, parle encore de celui que l'on vient de quitter et l'on découvre que « beaucoup de ce qu'on fait en faveur du souvenir se révèle en dernier lieu comme une écoute de la mort et beaucoup de ce qui veut être consacré à la mort n'est qu'un souvenir, un souvenir inquiet et nostalgique qu'on garde soigneusement, pour qu'il ne se perde jamais. » ♦

1. Gilles Clément, leçon inaugurale prononcée au Collège de France (2011) citée dans *Le drap blanc*, p. 36.

☆☆☆☆  
Céline Huyghebaert  
**Le drap blanc**  
Montréal  
D'ébène et de blanc (design graphique)  
2017, 270 p., 60 \$



# L'œil des siècles

Emmanuel Simard

Ce projet offre une méditation prenante sur la notion et la signification du lieu, du monument et de ses devenirs.

Les Éditions du renard fabriquent depuis cinq années de petites machines désirantes capables de démonter l'arsenal de la sinistrose actuelle en laissant des artistes faire le pas de côté nécessaire afin de livrer une partie du réel qui résiste, se cache ou se dérobe à nous. En compagnie d'artistes tels que Bertrand Carrière, Jessica Auer, Anne-Marie Proulx, Guillaume Simoneau et de Louis Perreault – fondateur des éditions –, elles n'ont eu de cesse d'explorer les « potentiels narratifs, poétiques et conceptuels du livre photographique », lit-on sur leur site. Jean-François Hamelin s'est depuis peu joint à l'équipe et y codirige les activités d'édition. Il signe *Trilogie des monuments*, un premier ouvrage décliné en trois livres à couverture souple, chacun relié par trois broches italiennes les distinguant des parfois tristes reliures allemandes collées à la sauce chinoise que l'on retrouve trop souvent en guise de monographies ou de catalogues d'expositions. Chaque livre présente un lieu du Sud-Ouest de Montréal, soit le Bâtiment sept, la rue Notre-Dame et l'église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours. Le texte, réduit au minimum, nous présente en quelques phrases le projet initié par la maison de la culture Marie-Uguay. Le tout donne un objet soigné, épuré et délicat. La couverture, faite d'un carton gris cendré et légèrement texturé, est sobre; le livre s'ouvre et nous accueille d'une page de garde au papier qui emprunte à l'apparence d'une gaze, étoffe légère recouvrant les blessures d'un quartier assailli par les lames du temps.

## L'état du silence

Le projet de Jean-François Hamelin est en apparence simple : « les images qui composent *Trilogie des monuments* jouent le rôle de marqueurs temporels dans la transformation des trois lieux du Sud-Ouest de l'île de Montréal ». C'est au moment où leur « symbolisme s'effrite et s'effondre » que le photographe décide d'immortaliser ces derniers. Comme avec le joueur de flûte de la ville du même nom, il est intrigant de suivre Hamelin, lieu après lieu; ses photos ont la grande force d'habiter le lecteur tout au long de sa pérégrination. Évitant toute surenchère esthétique, sans fétichiser son sujet, Hamelin, en témoin discret et habile, évoque avec ses photos en noir et blanc, peu contrastées, un quartier fantôme qu'il tenterait de ressusciter à notre mémoire. Son parti pris de ne pas s'immiscer à outrance dans le processus est aisément deviné. Sa retenue est probante, et bien que le minimalisme de sa proposition hypnotise, on se réjouirait d'un peu plus de substance, ne serait-ce que dans la durée sur laquelle ces photos ont été prises.

Cela peut paraître anecdotique mais puisque « la forme d'une ville change plus vite, on le sait, que le cœur d'un mortel<sup>1</sup> », l'engagement du lecteur envers l'ouvrage aurait sans doute été plus fort si l'artiste avait pensé à un stratagème afin de mettre en contexte la transformation des lieux. Si sa proposition pourrait paraître aux yeux de certains comme une manière de premier degré, Hamelin offre un espace de réflexion qui ne paralyse pas la lecture de sa trilogie. Que tenterait-il donc de nous dire? Qu'inéluctablement la mémoire de

ces « monuments » va s'ensabler, qu'il suffirait d'aiguiser notre regard et de percer les quartiers afin de faire vivre – survivre, revivre – sans relâche ces éléments de l'environnement urbain.

---

**Le lecteur prend la place du voyant; immergé, à hauteur d'homme, il devient témoin à son tour.**

---

## Monumentum

Son constat, s'il n'est pas dénué d'une certaine poésie méditative, est dur et fataliste. Et si l'acte de se souvenir n'advenait que lorsqu'on est sur le point de tout perdre (le sens en étant alors décuplé)? Puisant à la source latine du mot *monument*, Hamelin tire pleine partie de sa signification : il souhaite faire se souvenir. En dépit du processus souffrant d'un manque de contexte, le choix de sa focale, en revanche, inocule un sens plus puissant aux photos. Hamelin guide l'œil, mais plus encore, il nous fait œil. Le lecteur prend la place du voyant; immergé, à hauteur d'homme, il devient témoin à son tour. Sans parler des pages blanches qui ponctuent le parcours auquel nous invite l'artiste; pauses nécessaires pour prendre le temps d'enregistrer chaque parcelle de ce lieu, de laisser agir notre œil fantôme et, une fois le livre sur les rayons de sa bibliothèque, se souvenir. Jean-François Hamelin transmet le désir de faire exister ces lieux comme lieux propres, malgré leur vétusté. Il bâtirait dans notre imaginaire, à l'instar de Victor Hugo, le grand mur des siècles sur lequel les monuments peuvent compter. ♦

1. Julien Gracq, *La forme d'une ville*, (José Corti, 1985), tiré d'un vers d'un poème de Charles Baudelaire, « Le Cygne ».

☆☆☆

Jean-François Hamelin

***Trilogie des monuments***

Montréal, Éditions du renard, 2017, 48 p., 52 p. et 36 p., 36 \$



# Les libraires critiquent



**LE BOULEVARD**  
**Jean-François**  
**Sénéchal**  
Leméac  
304 p. | 17,95 \$

## LA CRITIQUE DE CHANTAL FONTAINE, DE LA LIBRAIRIE MODERNE (SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU)

Le boulevard, c'est tout l'univers de Chris. Il apprécie le Marcado, les boutiques, les belles filles qui déambulent, mais ce qu'il aime vraiment, ce sont les voitures. Toutes ces voitures qui rutilent et qu'il ne peut conduire. Depuis le jour de ses 18 ans, la mère de Chris est partie, sans laisser d'adresse, l'abandonnant dans une nouvelle vie qui l'effraie. C'est un personnage attachant, dont la déficience intellectuelle ne constitue pas le seul pivot de l'histoire. Chris a une propriétaire généreuse et stimulante, un mentor patient et respectueux, un voisinage prêt à l'encourager en lui confiant de petits boulots, et si ce n'est pas nécessairement un portrait réaliste de la situation des adultes déficients aujourd'hui, l'auteur campe tout de même son action dans un cadre crédible, où tout n'est ni acquis ni facile.

Le récit amène le lecteur, ado ou adulte, à considérer le statut précaire des personnes démunies intellectuellement et laissées à elles-mêmes. Ainsi, il s'agit là d'un roman qui pourrait aisément susciter des discussions en classe. On peut s'étonner cependant que deux hommes, en situation de crise, certes, confient à Chris des missions quasi impossibles à

accomplir, presque au péril de sa vie. Cela met du moins en exergue les abus que peuvent subir les Chris de ce monde. Bien sûr, il est candide et son interprétation de certaines situations s'avère biaisée, mais on retient surtout de ce jeune homme son dévouement, son amitié indéfectible et sa résilience. Tout le doigté de Sénéchal réside dans ceci : raconter le parcours d'un jeune adulte déficient qui se surpasse, entouré de gens ordinaires, le tout dans une langue vive et dénuée de commisération.

Saluons aussi le niveau de langue utilisé : Chris écrit à sa mère et en tant que tel, le vocabulaire est adéquat, les soliloques du personnage et le ton naïf sont savamment dosés. On devine la formation en anthropologie de l'auteur derrière cette narration teintée d'innocence mais non de mièvrerie. Il saisit avec justesse l'intériorité de Chris en respectant les limites de sa condition. En résulte une lecture qui fait sourire et espérer le mieux pour ce Chris à qui on aimerait souffler les réponses. Jean-François Sénéchal offre un roman rafraîchissant empreint d'humanité, solide autant dans sa plume que dans son propos.



**DUNORT**  
**Alain Lessard et**  
**France Cormier**  
Espoir en canne/  
Pixel d'étoile  
60 p. | 21,95 \$

## LA CRITIQUE D'HAROLD GILBERT, DE LA LIBRAIRIE SÉLECT (SAINT-GEORGES)

Dunort est un jeune garçon dont le rêve ultime est de toucher une étoile de ses mains. Mais pour les habitants du petit village de Saint-Parlabas, le jeune rêveur attire le malheur par cette lubie que seule sa grande amie comprend. L'arrivée impromptue d'un étranger bouleversera alors tout ce beau monde.

Malgré une première impression trompeuse, cet univers n'a de similaire à celui de Fred Pellerin que le saint-nom du village de l'histoire. Dans cet ouvrage jeunesse, nous tombons dans une écriture aux particularités totalement différentes. L'auteur de la Mauricie est un magicien des mots et de leur consonance, et Alain Lessard en est un d'émotions par la tournure de phrase. Au gré de son texte envoûtant et franchement singulier, certains passages nous prennent par surprise par leur habile simplicité émotive. Notre imaginaire ne peut alors que s'enfoncer dans le sillon dramatique proposé par l'auteur. On aurait aimé toutefois que celui-ci exploite un peu la solitude du personnage principal dont la douce folie aurait pu trouver davantage écho dans le rejet que vivent beaucoup d'enfants ; on sent davantage Dunort comme un rêveur toléré par les siens plutôt qu'un garçon qui peine à imposer son unicité dans la

collectivité, ce qui n'est par contre pas un mauvais choix en soi, car le personnage reste des plus attachants et se révèle d'une psychologie recherchée. De son côté, le personnage de l'étranger aurait gagné à être plus ténébreux. Un brin de suspense et de confrontation entre celui-ci et Dunort aurait ajouté au récit et en aurait cassé le ton bon enfant parfois un peu appuyé. Il aurait été bien de sentir Dunort plus près du danger lorsque Lamort vient à lui.

Quant aux magnifiques illustrations, il s'agit d'un véritable travail d'artiste ; la ligne la plus simple se fait accrocheuse et les très beaux personnages n'ont pas de semblables dans la littérature jeunesse d'ici. Par contre, on peut parfois remarquer un manque de luminosité, la luminosité étant pourtant ce sur quoi repose le leitmotiv de l'histoire. Certaines images sont sombres et on distingue mal détails et couleurs. Celle de la première de couverture souffre du même problème et aurait gagné à être plus invitante, le contenant n'étant pas à la hauteur du contenu. Néanmoins, Dunort est un livre jeunesse d'exception qui charme dès les premiers mots et qui confirme le talent d'auteur d'Alain Lessard, qui a le don indéniable pour créer des personnages.

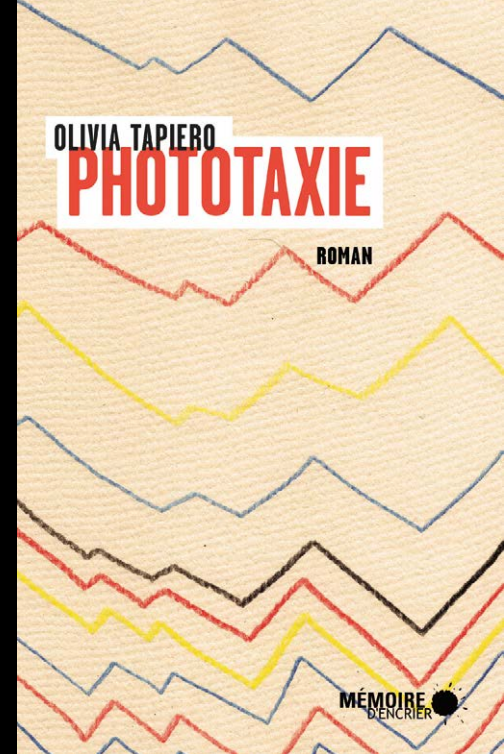
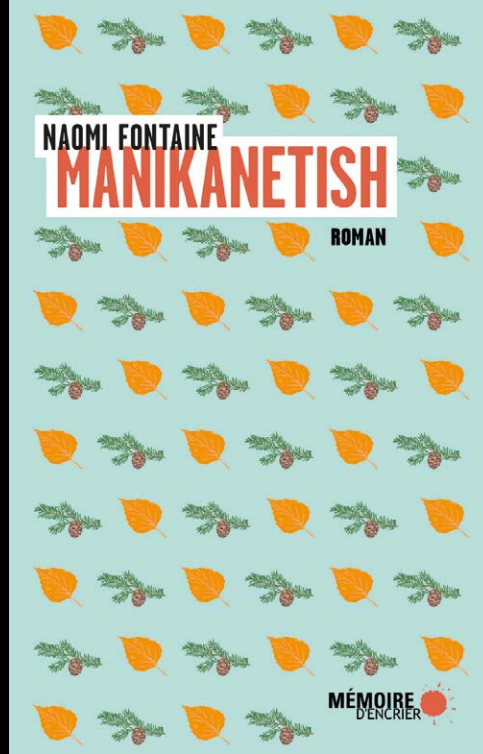
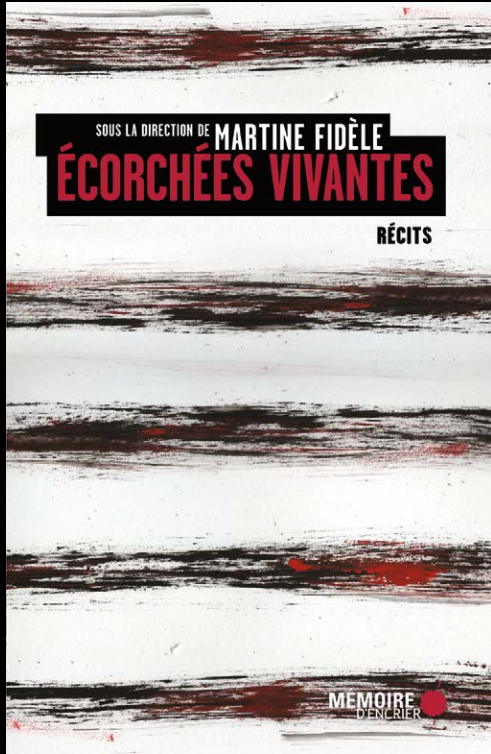
La voix des libraires indépendants, on la lit également dans la revue *Les libraires*, bimestriel distribué gratuitement dans les librairies indépendantes. De plus, grâce à leur site transactionnel [leslibraires.ca](http://leslibraires.ca), vous pourrez vous procurer vos livres tout en encourageant l'achat local et votre librairie de quartier.

Les  
libraires  
.ca

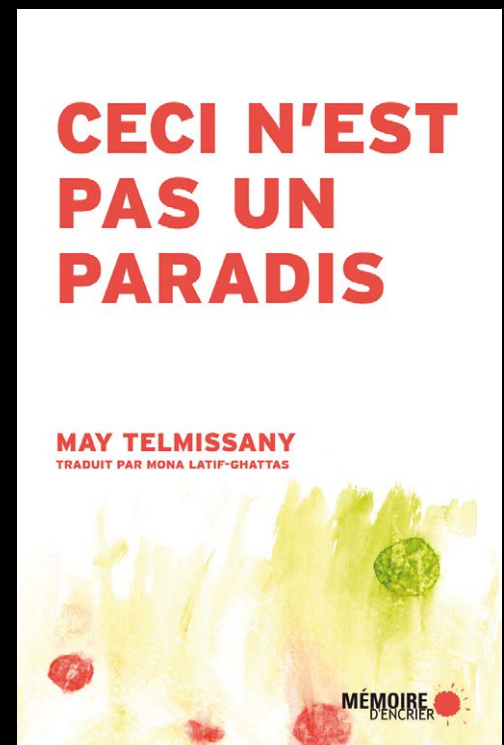
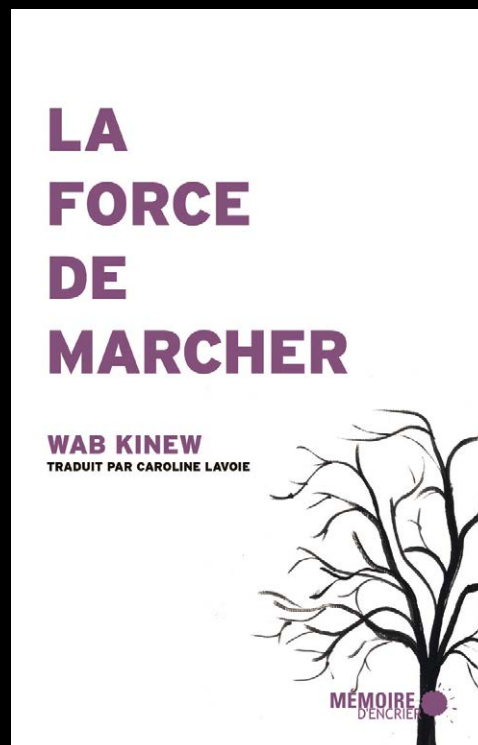


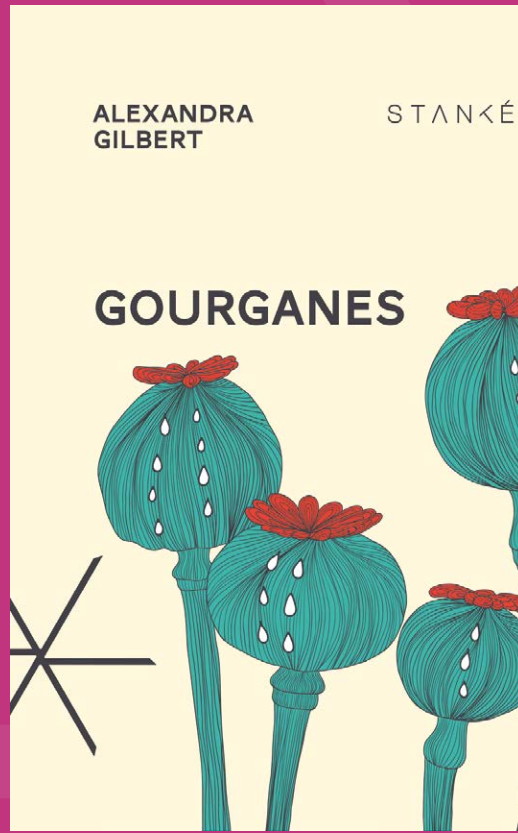


# MÉMOIRE D'ENCRIER



## RENTÉE AUTOMNE 2017





EN LIBRAIRIE LE 20 SEPTEMBRE



*Un conflit armé, un vrai,  
entre nous deux.  
Le rêve.  
J'allais enfin réussir.  
À aller le plus loin  
possible de toi, Maman.*

**Avec ou sans argent, on  
fait toujours les mêmes  
conneries.**

**Le drame d'une génération  
ouverte à tous les plaisirs.**

**STANKÉ**  
Une société de Québecor Média

SODEC  
Québec

Conseil des Arts  
du Canada  
Canada Council  
for the Arts

Canada

Disponibles en format numérique

cahier

# vie littéraire

**L'arrière-boutique** | Dominic Tardif

**Faites circuler** | Ralph Elawani

**Jeunateur** | Stéphane Dompierre et Pascal Girard

**Chronique délinquante** | Yvon Paré

**L'échappée du temps** | Jean-François Nadeau

**Écrire ailleurs** | Edgar Kosma

**Transports** | Éric Dupont

Des observateurs du milieu des idées et de

la littérature signent des portraits, des réflexions,

des chroniques de l'ailleurs et une bande dessinée.



Vie littéraire | L'arrière-boutique

# Dans l'écrin de Gaëtan Dostie

Dominic Tardif rencontre Gaëtan Dostie dans le nouvel antre de la médiathèque qui porte son nom.

Texte **Dominic Tardif** | Photographies **Bruno Guérin**

Une grande bibliothèque trône dans le racoin exigü d'un autre racoin exigü de l'église Saint-Enfant-Jésus du Mile-End où l'ami photographe Bruno et moi nous fauflions en une série de petits pas de côté. « On a hérité de la bibliothèque murale de Michèle Lalonde. C'est en six morceaux et ça, c'est un des morceaux », annonce Gaëtan Dostie, en camouflant mal l'orgueil que lui procure le meuble.

Vous connaissez bien madame Lalonde ?, que je lui demande, juste comme ça, pour faire la conversation.

« Si je connais bien madame Lalonde ??? », rétorque monsieur Dostie sur un ton incrédule. « J'ai organisé en 1968 la venue à Sherbrooke de *Chansons et poèmes de la Résistance*, vous savez ? », m'explique notre hôte, au sujet de la mythique tournée du spectacle en soutien aux felquistes Charles Gagnon et Pierre Vallières, à l'occasion de laquelle Michèle Lalonde a créé le poème *Speak White*. J'en déduis que Gaëtan Dostie connaît très bien Michèle Lalonde.

Sorte de Zelig de la littérature québécoise contemporaine, Gaëtan Dostie a côtoyé tous ces personnages majeurs et mineurs, mais se contente aujourd'hui, lorsqu'il raconte sa propre vie, de ne parler que des majeurs. En octobre 2016, la médiathèque portant son nom était mise à la porte du 1214, rue de la Montagne, un magnifique édifice patrimonial du centre-ville de la métropole, que lui louait depuis plusieurs années la Commission scolaire de Montréal. Ses dirigeants plaident encore aujourd'hui la présence de champignons, pour justifier l'éviction, bien qu'un mystère plane toujours sur leurs réels motifs. La médiathèque avait acquis depuis son ouverture la réputation de salutaire petit musée de la poésie

québécoise, grâce à ses livres rares, ses œuvres encadrées et ses nombreux manuscrits de textes constitutifs de notre littérature, de Louis Dantin à Josée Yvon.

Voilà pourquoi Gaëtan Dostie se trouve présentement entouré, presque cerné, par les quelque 50 000 documents imprimés composant sa collection, au sous-sol de cette église ayant eu la grandeur d'âme d'accueillir des livres écrits dans de nombreux cas par de furieux païens. Le vieil et frêle homme porte en ce cuisant jeudi après-midi de juillet une chemise fatiguée et un short révélant deux arbustes de jambes. Sa voix et sa manière de soigneusement prononcer chaque mot sont celles d'une personne ayant jadis remporté plusieurs concours d'art oratoire.

Comme bien des histoires de l'époque, celle de la collection de Gaëtan Dostie s'amorce grâce à une religieuse. « On est en 1952 », raconte-t-il, au présent de l'indicatif. « Les sœurs montent une pièce de théâtre dans laquelle je joue. J'ai neuf ans et l'invité d'honneur, c'est Alfred DesRochers, qui me dit après la pièce que si je vais chez lui, il va me donner un livre. J'y vais et il me tend un exemplaire de *À l'ombre de l'Orford*. » Une première pierre à l'édifice aujourd'hui colossal de sa collection.

Dans une librairie d'occasion, le jeune Gaëtan, dix ans, tombe sur une édition des *Soirées du Château de Ramezay* (École littéraire de Montréal, 1900) et de *Émile Nelligan et son œuvre* (Louis Dantin, 1904), avec lesquelles il repart. « Mon professeur en éléments latins va ensuite m'offrir une petite carte de visite manuscrite de Pamphile Le May, celui qui avait traduit *l'Évangéline* de Longfellow. À partir de ce moment-là, dans ma grande candeur,

je vais me demander : « Qu'est ce que je peux sauvegarder de notre littérature ? »

## « C'était moi le gros méchant »

Les enfants de dix ans que j'ai croisés se posent rarement des questions comme « Qu'est-ce que je peux sauvegarder de notre littérature ? » Je n'ai, malgré tout, d'autre choix que de croire Gaëtan Dostie sur parole lorsqu'il me jure que l'avenir de nos lettres l'angoissait déjà à cet âge.

Il évoque, pour expliquer cette singulière précocité, des dispositions personnelles, ainsi que des circonstances historiques appelant pour la littérature canadienne-française, encore embryonnaire, un vaillant gardien. « Au Séminaire de Sherbrooke, la section québécoise de la bibliothèque, c'était pauvre en titi et c'était ainsi dans toutes les bibliothèques à l'époque. Au Québec, on était béats d'admiration devant François Mauriac, mais devant Roger Lemelin ? Il faut aussi savoir que j'ai commencé à faire du théâtre à sept ans avec Jean Besré et Aline Desjardins [devenue journaliste]. J'ai toujours vécu dans la culture. Je fréquentais le chef d'orchestre Silvio Lacharité. Sa maison était un musée. Il y avait des Picasso dans son salon. »

Mais Gaëtan Dostie ne devient vraiment Gaëtan Dostie qu'au cours d'une nuit d'octobre 1970, quand les autorités frappent chez lui à Sherbrooke et l'arrêtent, pour le déposer quelques heures de route plus tard à Parthenais. Ses voisins de cellule : Gaston Miron et Gérard Godin. Sa lecture lors de la Nuit de la poésie de la même année d'un poème de prison de Pierre Vallières, dans lequel le militant claironnait que « la liberté est au bout des fusils », avait sans doute largement contribué à imprimer en caractères gras son nom sur la liste des éléments séditeux auxquels il fallait faire peur.

GD, *amusé*. – C'était moi le gros méchant.

DT, *ironique*. – Vous allez l'air d'un gros méchant, oui.

GD, *soudainement sévère, théâtral*. – J'en étais suffisamment un pour qu'ils décident de me couper la barbe !

Le doyen de la faculté des arts de l'Université de Sherbrooke propose à l'étudiant Dostie, à sa sortie de prison, une expatriation vers l'UQAM. Pas question que traîne entre ses murs un sympathisant felquist, peu importe que Gaëtan Dostie n'ait jamais réellement été un sympathisant felquist (l'UQAM s'érigeait déjà visiblement en refuge pour révolutionnaires errants).

Gaëtan Dostie devient bientôt le secrétaire de Gaston Miron (un boulot forcément bénévole dont la définition des tâches demeure floue), prendra la tête des éditions Parti Pris en 1976, lors de l'élection de Gérard Godin à l'Assemblée nationale, mais ne cessera jamais d'accumuler, d'accumuler et d'accumuler les livres, les manuscrits et les objets significatifs de notre littérature.

## Mais est-ce de la folie ?

Avant de rapailler l'ensemble de ses livres au 1214, rue de la Montagne en 2009, la collection de Gaëtan Dostie dormait dans six hangars et sous-sols différents. Malgré le salvateur accueil de l'église du Mile-End et une exposition itinérante organisée en avril dernier autour du Refus global par des étudiants en muséologie et en littérature du Collège Montmorency à partir de pièces de la médiathèque, son avenir demeurait incertain au moment de notre

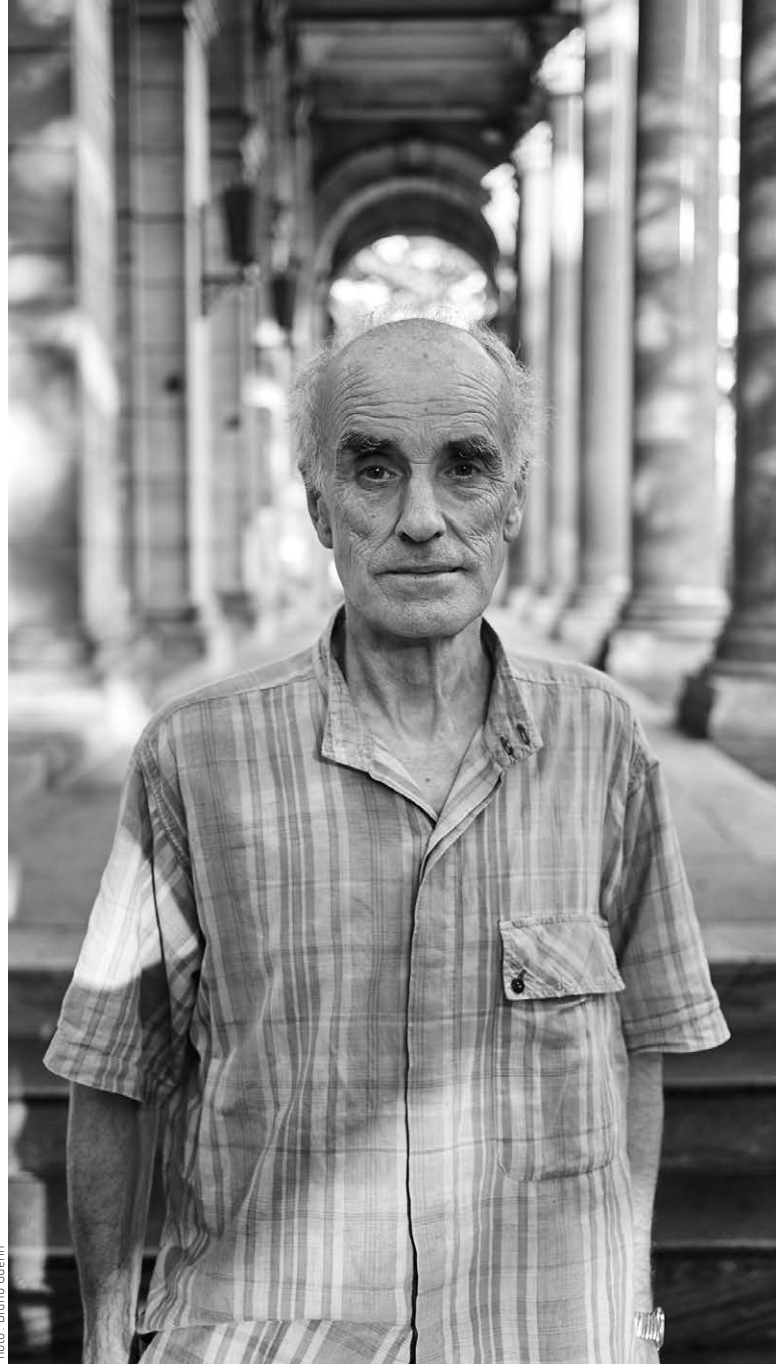


Photo : Bruno Guérin

Les enfants de dix ans que j'ai croisés se posent rarement des questions comme « Qu'est-ce que je peux sauvegarder de notre littérature ? » Je n'ai, malgré tout, d'autre choix que de croire Gaëtan Dostie sur parole lorsqu'il me jure que l'avenir de nos lettres l'angoissait déjà à cet âge.

visite. Le projet d'un parcours déambulatoire dans la nef même de l'église apparaît certes un peu farfelu, mais un homme accumulant depuis l'âge de neuf ans les artefacts de la poésie québécoise n'en est pas à une idée farfelue près.

Au détour d'une des tirades de Dostie qui ponctueront notre conversation, le septuagénaire glisse qu'il n'a jamais collectionné « pour spéculer ». « Possédez-vous vraiment des livres sur lesquels vous pourriez spéculer ? », que je réplique. Monsieur Dostie roucoule d'un de ces petits rires sardoniques de vilain dans un film d'action. « J'ai certains livres qui sont évalués à 50 000 \$ », insiste-t-il en évoquant une « édition époustouflante » d'*Évangéline* datant de 1883. Encore une fois, je dois le croire sur parole.

Jusqu'à quel point Gaëtan Dostie est-il fou de vouloir conserver tous ces livres et objets ? Bibliothèque et Archives nationales du Québec n'a-t-elle pas sur ses étagères des exemplaires de plusieurs des documents de la médiathèque ? « Les livres à la BANQ, tu peux aller les voir comme des prisonniers, mais ils ne peuvent pas sortir », lance monsieur Dostie, un brin irrité, en brandissant la mission de diffusion et d'interprétation de notre patrimoine que permet sa médiathèque. Emprunter des livres à la BANQ afin d'organiser une exposition hors de ses murs tient du sérieux casse-tête, regrette-t-il. Les trésors de la médiathèque recèlent aussi de vidéos inédites de plus de sept cents écrivains francophones qui lisent leurs œuvres, filmées par Dostie lui-même, qu'il faudrait numériser.

« Je pourrais aller m'écraser sur une plage de la Floride, mais je me suiciderais », dira-t-il plus tard, en soupesant à nouveau le mot « folie », que je lui avais suggéré pour parler de son obsession

d'accumuler des artefacts. « Le plaisir que j'ai eu de connaître Roland Giguère, de vivre avec Gaston Miron, avec Hubert Aquin, le plaisir de travailler avec les jeunes générations, de mettre en valeur cette boîte à outils, ce réservoir pour créer, qu'est la médiathèque, c'est ce qui me garde en vie. C'est peut-être une folie, mais la vraie folie, c'est que notre culture ne sera peut-être plus là dans cent ans. »

Au mur du bureau où nous jasons : une toile représentant les principaux écrivains associés à Parti Pris, dont ses fondateurs André Major, Paul Chamberland, Pierre Maheu, Jean-Marc Pothier et André Brochu. Gaëtan Dostie la contemple en déclinant pour chacun des personnages une brève fiche santé, rarement réjouissante (Maheu est décédé en 1979). L'exercice pourrait sembler funeste, mais révèle surtout comment les pères de la littérature québécoise contemporaine ne nous feront plus encore longtemps la grâce de leur présence.

Et c'est sans doute en ce sens que Gaëtan Dostie est un homme précieux : il se souvient d'un Québec sans réelle institution littéraire et éditoriale, un Québec pas si lointain, faut-il le rappeler. Même sa tendance à constamment citer les noms des auteurs qu'il a connus pourrait être envisagée par les esprits les plus bienveillants comme une stratégie afin d'imprimer dans notre mémoire ceux sans qui un magazine littéraire comme celui que vous tenez présentement entre les mains n'aurait jamais pu exister.

« Est-ce que je suis en train de construire un tombeau ou un écrivain pour l'avenir ? », demande Gaëtan Dostie, sans que je sache s'il s'adresse à moi, à lui, ou au Québec tout entier. ♦

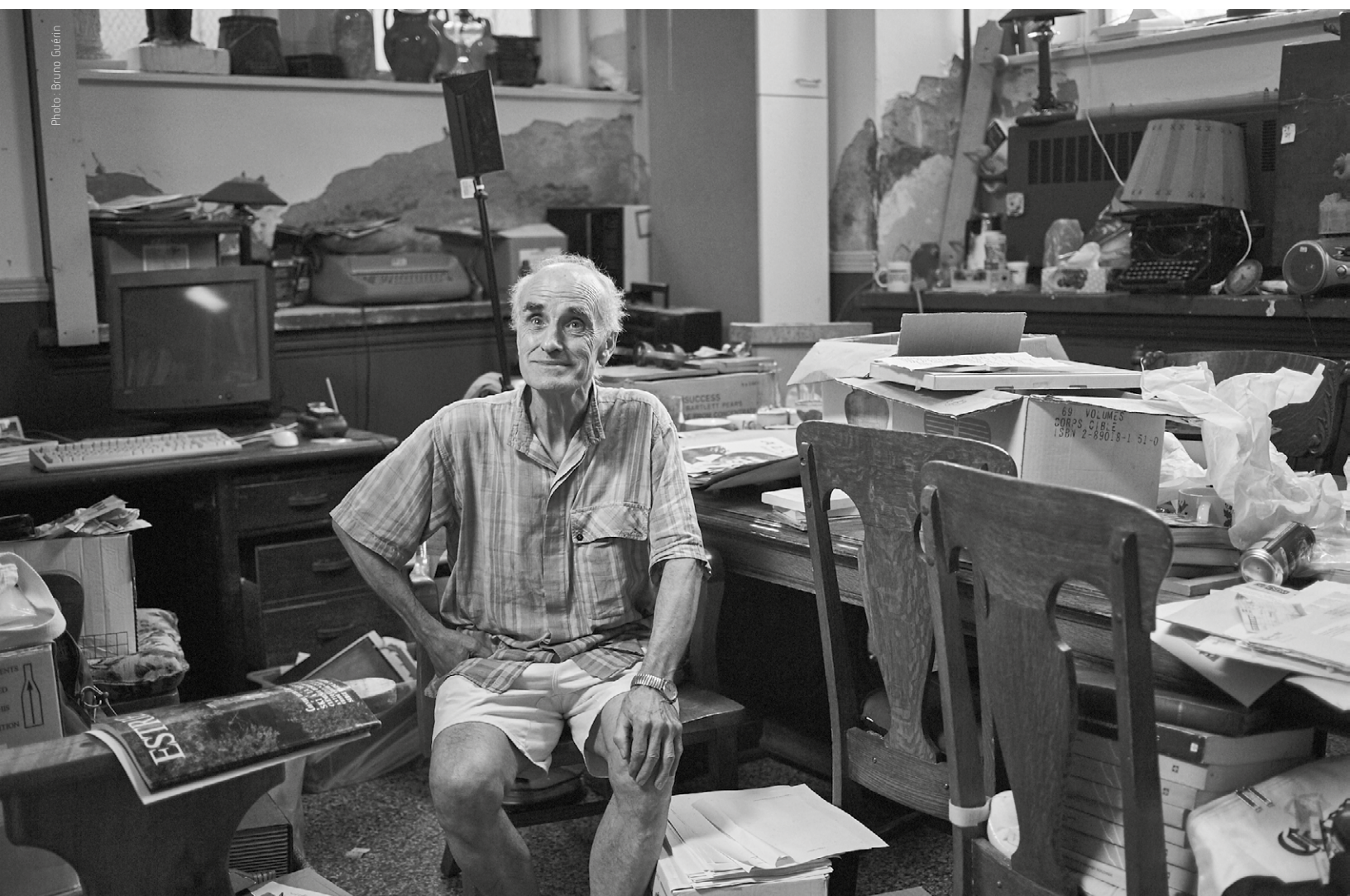


Photo: Bruno Guérin

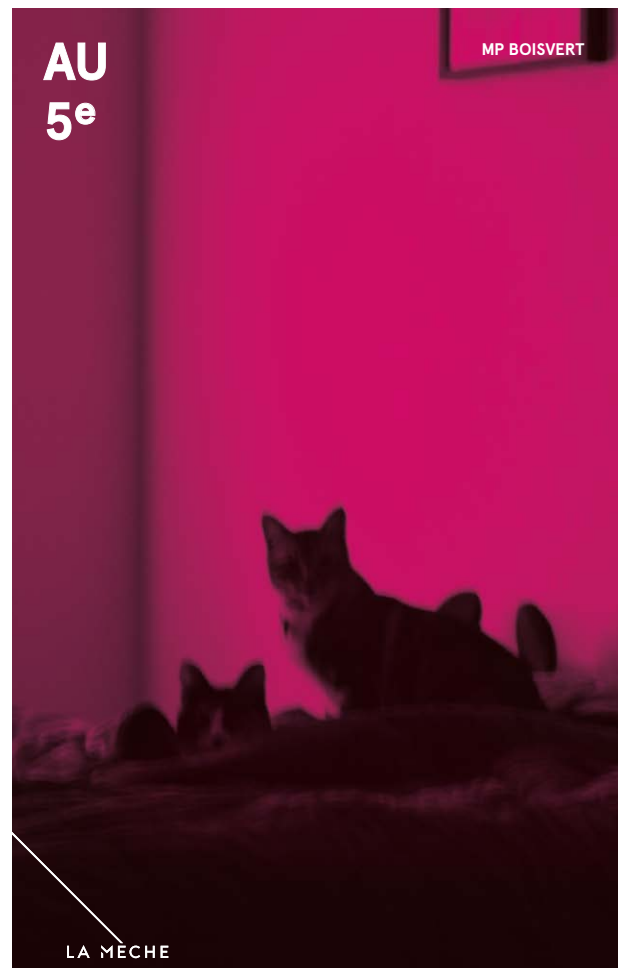


J'entrerais au Chili avec violence, débarrassé de tout ce qui m'a précédé, amnésique et nu, suffocant et éclaté comme notre famille.

EN LIBRAIRIE LE 19 SEPTEMBRE

Est-ce que tu m'aimes ?  
Est-ce que tu nous aimes ?  
Et si je te dis que je t'aime,  
qu'est-ce que ça te fait ?  
Et si on te dit qu'on t'aime,  
qu'est-ce que ça te fait ?

EN LIBRAIRIE LE 3 OCTOBRE



# Beaux comme LQ pis la boisson

Ralph Elawani

Deuxième numéro de la nouvelle mouture de *LQ*. Beau, non ? Je vous jure, j'ai eu une idée lumineuse de chronique, le soir du lancement en mai. Seulement, je me suis réveillé le lendemain dans l'étreinte de quatre murs incapables de rester en place. Envoyée, le Pulitzer. J'ai donc fait ce que l'inventeur de l'eau tiède a dû faire : j'ai laissé traîner ça longtemps.

Et puis c'est arrivé, au détour d'une relecture du recueil de nouvelles *Ma brosse avec...* de Gabriel Rousseau, publié chez Moul't. J'avais quelque chose en tête, mais je ne trouvais plus quoi. J'ai cherché de plus belle.

J'ai cherché si loin, qu'à l'heure où j'écris ces mots, on a débité 7 \$ de mon compte pour un droit de passage sur l'autoroute 25. J'ai avalé 30 km d'asphalte pour me rendre chez Madeleine (et 30 km pour revenir), qui vendait au prix de 5 \$ un exemplaire immaculé des *Écrits de la taverne Royal*.

On y retrouve des textes de Patrick Straram, Claude Jasmin, Raymond Lévesque, Jean-Paul Fillion (auteur du classique du temps des fêtes « La parenté ») et de plusieurs autres individus du sexe pointu qu'on a oubliés comme le boulevard Dorchester.

Madeleine brocante à temps perdu. C'est sa fille qui se charge du département des ventes sur Kijiji. Intraitable en ce qui concerne les envois postaux. Je lui ai proposé « Ou tu passes chez nous, ou tu passes ton tour », comme slogan.

- Vous allez faire quoi avec ça, si c'est pas trop indiscret ?
- Ah, pas grand-chose, un article, je parle de livres oubliés qui ne devraient pas l'être.
- Vous faites une recherche ?
- Un peu.
- Êtes-vous professeur ?
- Comme le Professeur Choron ou le Professeur Danse.

Sympathique Madeleine. Pas son vrai nom, mais son enthousiasme m'a rappelé celui d'une maîtresse d'école que j'ai eue. Madame Madeleine. Mais ça ne se dit plus, une maîtresse d'école. C'est d'un autre temps. C'est comme les tavernes. Miron appelait ça « le lieu par excellence du colonisé<sup>1</sup> ». Je vous épargne sa tirade sur « l'homosexualité latente qui s'y vi[va]it ». Vaut pas la peine.

Les tavernes étant choses du passé, il se publie néanmoins toujours autant de récits de buveurs. Et il y en a de fort mauvais, croyez-moi. L'alcool a cette particularité de rendre con et de fédérer autour de non-événements qui prennent rapidement du galon. C'est un peu comme la politique et les chroniques d'humeur, diront certains.

Néanmoins, je m'efforce de croire que c'est l'idée de sociabilité « horizontale », de rencontres entre sujets paquetés, dans le contexte collectif du « sanctuaire irresponsable », qui m'intéresse. Et je crois bien que les *Écrits de la taverne Royal* et *Ma brosse avec...* font chacun à leur façon écho à tout cela.

## Boire la tasse et le sous-verre

On connaît le travail de romancier de George Orwell. On le connaît si bien qu'on ne parle que de deux de ses romans. Le reste ? Bof, il y a bien Bruce Bégout et Jean-Claude Michéa qui s'attardent sur sa notion de « décence ordinaire » (*common decency*), mais on ne salue pas assez son œuvre d'essayiste.

Dans l'un de ses articles du *Evening Star*, « The Moon Under Water » (1946), Orwell énumère les dix qualités du pub idéal et y fait cette suggestion : « *no music* ». Peut-être l'incessant bruit du mâche-patate des buveurs était-il sa musique préférée. Qui sait ? Il aurait sans doute pris son pied à la taverne Royal.

En 1962, les Éditions de l'Homme firent paraître les *Écrits de la taverne Royal*. Un recueil de seize textes qui vint gonfler la ravissante collection où furent également publiés *J'parle tout seul quand Jean Narrache* (1961) et *Les insolences du frère Untel* (1960).

Le livre souffre d'un travail d'édition à la va-comme-je-te-pousse, mais offre un panorama inégalable de la faune radio-canadienne (décorateurs, réalisateurs, auteurs, fresquistes) que l'on coudoyait alors dans cette taverne incontournable.

Incontournable ? Pour ses habitués, du moins, parmi lesquels l'auteur Claude Jasmin. Dans un échange de courriels, Jasmin me précisera que sa localisation, rue Guy, favorisait l'essaimage des « amateurs de houblon qui travaillaient à la télé [d'État] naissante », dont l'édifice principal était alors situé tout près, au 1424, boulevard Dorchester Ouest (aujourd'hui René-Lévesque).

Ce qu'il y a de mémorable dans ce collectif tient beaucoup plus de l'inventaire que du littéraire. En d'autres mots, les uns mettent en scène les autres et documentent ce huis clos canadien-français un brin macho, un brin révolté, un brin bohème et plein de bonhomie.

Ce n'est certainement pas le premier collectif de nouvelles publié au Québec, mais son propos, les thèmes qui y sont abordés (émancipation, anticolonialisme, anticléricalisme), le langage populaire et les références qu'on y retrouve – surtout chez Straram, dont le « principe de la citation » l'amène à s'écouter parler de Gainsbourg, Lefebvre, Bazin et autres – en font un ouvrage qui témoigne d'un type de discours pas encore en vogue à l'époque.

D'ailleurs, dans le numéro d'avril 1962 de la revue *Liberté*, Straram raconte le passage à Montréal du cinéaste Alain Resnais, et ajoute qu'après l'avoir amené chez lui, il lui a remis le livre « [n]on sans hésiter [...] », s'excusant presque : « J'ai tenté de faire l'inventaire de propriétés... il y a certaines choses que je voudrais que vous lisiez, même si le livre est mauvais<sup>2</sup>. » Ironiquement, le même Straram écrit dans le recueil que c'est lui qui a eu l'idée des *Écrits de la taverne Royal*, assis en compagnie de Jasmin (et d'une quinzaine d'autres buveurs), dans son texte « 20 000 draughts sous les tables ». Précieux baroudeur que ce Bison Ravi, comme me le précisera Jasmin dans l'un de ses courriels.



## Les brosses imaginaires

Que vaut la parole d'un artiste de la cuite? Dans l'introduction de *Ma brosse avec...*, le narrateur impatronise sa création: « J'aimerais pouvoir affirmer que ce sont des récits entièrement véridiques, mais la parole d'un ivrogne, on sait ce que ça vaut... » À cela j'ajouterais: « Et qui devrait s'en soucier? »

Parce que la littérature ne devrait pas être « à l'usage du parti » ou de qui que ce soit. Ça ne change pas le monde, la littérature, ça montre des perspectives. Ça ouvre la porte, mais ça ne donne pas le coup de pied qui fait entrer ou sortir de la maison. Et ça, c'est partiellement dû au pouvoir de cette chose magnifique qu'est l'altérité; le sortir de soi, l'imagination.

C'est un peu pourquoi *Ma brosse avec...* est le meilleur recueil de nouvelles québécois qui m'est passé entre les mains depuis quelques mois. Vous en connaissez combien des écrivains qui inventent qu'Éric Lapointe est en fait un musicien jazz dont l'image de petit dur plein de cuir a été programmée par l'industrie du disque, alors que tout ce qu'il voulait, c'était triper sur UZEB et faire paraître l'album *new age* de son duo Cristaux cosmiques avec Serge Fiori, « le gars le plus serein [qu'il] connaît »?

Vous en connaissez combien des écrivains qui s'imaginent brosser avec Bock-Côté et qui capturent l'essence du moment ainsi: « [ses] lèvres remuent sans arrêt, comme une espèce de Pac-Man de l'art oratoire [...], on croirait entendre le ronronnement d'un moteur diesel débitant adjectifs et adverbes, pompant l'air jusqu'à l'asphyxie »? Et je vous épargne les autres emmurés dans cette plaquette: des brosses avec Rafaële Germain, Sébastien Benoit, Richard Martineau, ou Jojo Savard.

Une écriture sans incidence sur la réalité qui provient directement du pôle sardonique de l'imaginaire d'un acolyte de la Conspiration dépressionniste, laquelle on connaît pour son acharnement légendaire sur l'éthique et le savoir-vivre...

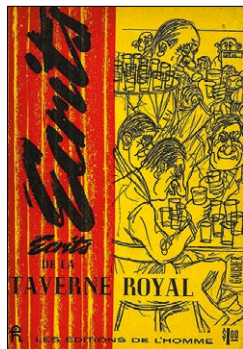
En terminant, si la question « pourquoi tant lever du coude » taraude encore quelqu'un, je vous donnerai la réponse de Claude Jasmin, dans les *Écrits de la taverne Royal*: « Parce qu'on fournit plus de lever tout ça à la santé des êtres chers! » ♦

1. Voir à ce titre le documentaire *L'homme des tavernes* de Pierre Gayraud et Giselle Kirjner (Vidéographe, 1974).
2. Patrick Straram, « Resnais à Montréal », *Liberté*, vol. 4, n° 22, avril 1962, p. 276-282.

Gabriel Rousseau  
**Ma brosse avec...**  
Montréal, Moul't éditions  
2016, 134 p.



Collectif  
**Écrits de la taverne Royal**  
Montréal, Éditions de l'Homme  
1962, 140 p.



# AUDRÉE WILHELMY

## Le corps des bêtes

Osip se refuse à sa nièce. Il ne lui montrera pas comment « faire le sexe des humains », même s'il ne voit pas trop qui pourra le lui enseigner sur le rocher qu'ils habitent avec le reste du clan. Il n'a pas pitié de Mie. Elle appartient à cette plage qu'il observe depuis la plateforme du phare où il passe ses journées. Seuls l'intéressent les bateaux étrangers et la femme de l'ainé. Celle-ci n'a ni la pudeur de la Vieille, ni les manières des femmes qu'il a croisées jadis à Seiche. Son frère l'a engrossée dès son arrivée à Sitjaq, mais qui s'en soucie? Sur ce bout de terre rocailleux, les bêtes sont à qui les prend.



LEMÉAC

Société  
de développement  
des entreprises  
culturelles  
Québec

# Jeuneuteur

Texte : Stéphane Dompierre | Illustration : Pascal Girard

## LE LIBRAIRE



## LE VENDEUR



# Les lecteurs ont bien changé

Yvon Paré

Il était une fois, des écrivains et des lecteurs...  
Tout cela se passait dans les salons du livre et parfois au cégep ou à l'université.

Gilbert Langevin publiait *Ouvrir le feu* aux Éditions du Jour en 1971. Au lancement, on se marchait sur les pieds. Jacques Ferron était là, Pauline Julien et Gérald Godin. Gilbert était tout énérvé, ne voulant pas passer la soirée sans goûter au vin de Jacques Hébert. Nous avons eu l'idée du siècle : le poète interchangeable. Il dédicacerait pendant quinze minutes et je prendrais ensuite la relève. Personne ne s'est aperçu du subterfuge.

Difficile d'expliquer à un jeune poète que la parution d'un livre était une fête avant l'invention des réseaux sociaux et du téléphone intelligent. Les mots faisaient courir les gens. Même les journalistes ! Les salons du livre étaient alors un lieu de rencontres, d'échanges, de débats, d'amitiés qui se liaient pour la vie.

La première fois, c'était à Montréal, au stand de VLB. J'étais aux côtés d'Yves Thériault. Impressionné, muet, admiratif, nerveux. Un lecteur approche. Nous le saluons, avec le sourire du pêcheur qui voit frétiller une truite au bout de sa ligne. Thériault n'avait pas son pareil pour appâter le lecteur.

– Je hais les romans ! lance notre homme.

Il serre les poings et répète que nous n'écrivons que des niaiseries. Un voyant, un prophète. Peu après, Denis Vanier est apparu, les spatules en l'air. Ses bras maigres de poète allaient dans tous les sens. Ses tatouages aussi ! Un visiteur s'est présenté. Un sourire. Une remarque. Je ne sais plus. Vanier avait bondi sur l'intrus, l'impertinent qui n'aimait pas l'un de ses poèmes. Tous les livres au sol avec les paravents. Un combat extrême. Un contact direct avec le lecteur, un vrai.

## Dédicace

Au Salon de Trois-Rivières cette fois. Le visiteur fonce sur moi, me met un Mont-Blanc dans les mains. C'est la première fois que je tiens ce prestigieux stylo. Il m'explique l'art de la dédicace. La page libre, après le titre. Je zieute le Mont-Blanc, me demande s'il va me le laisser après... Il me dicte sa dédicace : « À mon cher ami Louis. Cet essai pour toi... » Je ne me souviens plus du reste. Il est reparti avec le Mont-Blanc.

Ou encore cette femme au Salon du livre de l'Abitibi, à Ville-Marie. Elle tournait autour du kiosque des Éditions Trois-Pistoles depuis des heures. Victor-Lévy Beaulieu m'avait demandé de le représenter. J'aimais me prendre pour VLB. Je portais la barbe, le chapeau, la pipe et j'avais lu tous ses livres ! Tout avait mal commencé pourtant. Les livres n'étaient pas là pour la cérémonie d'ouverture. Je me sentais comme un drogué sans sa seringue dans le stand vide.

Le quatrième jour, elle est revenue. Je pensais lui offrir mon livre tellement elle le voulait. Un écrivain aime se sentir désiré.

Un costaud s'approche en bougonnant. Ciel, son mari ! Je lui demande son prénom. « Laisse faire, le drôle », lance-t-il. Le seul exemplaire que j'ai vendu lors de mon séjour en Abitibi.

Ou encore ce journaliste de Radio-Canada, à Québec, qui me demande de lui dédicacer *Les plus belles années* et qui s'éloigne sans payer. Tout est gratuit pour les journalistes, c'est connu.

Maintenant, dans les salons du livre, je sais à quoi m'attendre. Celle qui se faufile timidement dans les allées, celle qui lève la tête juste devant vous, c'est une future écrivaine. Le grand jeune homme qui louvoie, une épaule plus haute que l'autre, c'est la prochaine gloire de *Tout le monde en parle*.

Et je fais tout de même mon temps d'humiliation... Je suis responsable. Même si tous les lecteurs s'agglutinent devant Marie Laberge qui les aspire comme le miel... À vous de compléter ! Je ne vous dirai pas les bassesses que j'ai faites pour détourner l'attention de quelques-unes de ses admiratrices. Moi qui adorais ces événements, voilà que je m'y sens perdu. Une sorte de Meursault. Je ne sais pas. Peut-être que j'ai fait mon temps. Surtout, je ne passe jamais à la télévision.

## Cégep

Et ce moment qui fait rêver tous les écrivains. Un professeur au cégep de Jonquière m'avait demandé de rencontrer ses étudiants. Tous devaient lire *Le violoneux*. Je m'étais préparé comme pour un marathon. Je voulais expliquer la situation politique du Québec qui étouffe mes personnages, le silence de mon héros, une idée puisée chez Jacques Ferron. Enfin des lecteurs !

J'entre en classe comme Jésus à Jérusalem le dimanche des Rameaux. Les premières questions me coupent le souffle. « C'est-tu payant ? Combien ça prend de temps pour écrire un livre plate comme ça ? » J'explique la pitance de l'auteur, la part du libraire et du distributeur. Plus je parle, plus je me sens idiot. « Tu te fais frotter et pas à peu près, mon homme ! » lance mon futur comptable. Plus tard, il me semble l'avoir reconnu comme candidat du Parti libéral du Québec.

Le coup de grâce est venu quelques minutes plus tard. Deux grands gars. Des joueurs des Saguenéens de Chicoutimi. Il arrive parfois qu'un hockeyeur s'égare au cégep. Chacun secouait une moitié de mon roman. L'un avait lu la première partie et l'autre la fin. Ils avaient déchiré *Le violoneux* juste à l'endroit où mon personnage se suicide. Je suis resté étourdi comme s'ils m'avaient écrasé dans la bande, derrière le filet, en zone offensive.

Un beau travail d'équipe.

Ma consolation ? Cet homme de Péribonka qui relit *La mort d'Alexandre* une fois par année. Ça me console. Au moins, j'ai un lecteur, un vrai. ♦

# René Lévesque, écrivain

Jean-François Nadeau

Comment diable expliquer qu'il ait fallu attendre près de trente ans après la mort de René Lévesque pour que le monde de l'édition fasse enfin une place à la publication de ses remarquables chroniques ? Les ressorts de la mémoire au Québec seraient-ils à ce point affaiblis pour que personne jusqu'ici n'ait cru bon faire rebondir ces textes remarquables ? Il faut en tout cas remercier chaleureusement les historiens Eric Bédard et Xavier Gélinas de s'être attelés à la lourde tâche de les réunir enfin dans une édition commentée, indexée et bien soignée.

Au Québec, les chroniques politiques de René Lévesque, écrites au début des années 1970, n'ont pour ainsi dire pas d'équivalent. Mesurées, rythmées, variées, publiées de surcroît à un rythme réglé comme du papier à musique, elles révèlent tout autant une époque que les convictions d'un auteur d'exception. Des flots tourmentés de l'actualité, Lévesque dégage son propre courant, impose une trajectoire, place ses idées comme des balises afin d'indiquer un chemin à suivre. Ses phrases sont simples mais vibrantes. Son écriture est singulière. Lévesque a un style, un rythme. Au point où, lisant ses textes, Lévesque m'est soudain apparu autant comme un écrivain qu'un politicien, chose absolument inusitée au Québec.

Je m'arrête immédiatement ici pour chasser un malentendu qui pourrait vite surgir si je continue sur l'élan de mon emballement pour ce livre inattendu. Je dois préciser tout de suite que je ne suis pas de ceux, très nombreux, qui tiennent René Lévesque pour une sorte d'icône vouée à être agitée sur le front de troupes se réclamant à tort ou à raison de sa tradition. Ce type de vénération, souvent livrée au nom de la poursuite d'un soi-disant « roman national », a quelque chose à mon sens d'aussi faux qu'asséchant. On y perd vite de vue en tout cas l'homme, son côté rugueux autant que sa pensée nuancée. Aussi me dois-je ici d'insister : l'enchantement que procure la lecture des *Chroniques* de Lévesque ne tient en rien, en ce qui me concerne, à un processus de déification de l'ancien premier ministre. J'ai tout simplement été saisi par l'acuité de son regard et sa capacité à écrire, jour après jour, avec justesse, aplomb et dans un style très personnel.

## De ministre à chroniqueur

Mais comment René Lévesque devient-il chroniqueur dans un journal quotidien à grand tirage ?

En 1970, à la suite des élections du 29 avril, Lévesque se retrouve sans emploi : il est battu dans son comté. Fini, du moins pour un temps, la vie de député qui a été la sienne depuis dix ans.

Trois ans plus tôt, alors au sommet de sa popularité, ministre respecté, Lévesque avait quitté le Parti libéral du Québec avec fracas pour lancer le Mouvement souveraineté-association (MSA). Le « Vive le Québec libre ! » du général De Gaulle continue alors de se faire entendre dans cette vaste chambre d'échos que sont les années 1960 pour l'idée de souveraineté.

Si Lévesque a d'abord trouvé que le général allait un peu vite en affaire, il ne résiste pas longtemps à emboîter le pas d'un mouvement politique qui se dessine depuis un moment sans lui. Du MSA naît vite le Parti québécois, porté en bonne partie par l'immense popularité de son chef-fondateur. Le baptême électoral du nouveau parti de Lévesque révèle les fortes distorsions dont est capable le système parlementaire britannique. Au soir de l'élection du 29 avril 1970, le PQ a beau avoir obtenu près du quart du vote populaire, il n'obtient que sept députés sur cent-huit ! En comparaison, le Ralliement créditiste, une formation au discours rocailleux, obtient 12 députés bien qu'ayant obtenu la moitié moins de suffrages que le PQ... Dans ses chroniques comme ailleurs, Lévesque peste contre ce déni de démocratie habillé des vertus de la légalité. Il réclame une meilleure représentation de la volonté populaire.

La démocratie québécoise doit être redressée, explique Lévesque. Il plaide pour des réformes qui demeurent d'une formidable actualité. Lévesque écrit :

*On n'a plus le droit d'ignorer ce pourrissement béat, entretenu, d'une soi-disant démocratie qui fait de l'électorat québécois une sorte de marchandise collective que les spécialistes en commerce politique peuvent encore évaluer en signe de piastre.*

Reste qu'en cette année 1970, le Parti québécois ne peut assurer un salaire décent à son chef battu. Et Lévesque ne peut non plus vivre de sa maigre pension de député, d'autant plus qu'il est en train de se séparer de sa première épouse, Louise L'Heureux, pour s'installer avec Corinne Côté, sa nouvelle compagne.

Comme Lévesque n'est pas « un fils de l'aristocratie de l'argent » – tel qu'il décrit souvent son adversaire Pierre Elliott Trudeau –, il accepte de rédiger six chroniques par semaine dans *Le Journal de Montréal*. En échange, il reçoit une bien maigre poignée de dollars. Et Lévesque doit travailler d'arrache-pied pour parvenir à livrer autant de textes en plus de ses autres engagements quotidiens à titre de chef du Parti québécois. Ses textes ne sont pourtant pas de ceux, souvent très fades, rédigés par des scribes à gage mis au service de petits politiciens sans envergure. En comparaison, Lévesque a des idées bien à lui, une marque personnelle, un style. Cela saute aux yeux. On reconnaît tout de suite sa facture.

Dans ses textes, il en a contre un conservatisme apeuré et « terriblement manipulé » par les puissances de l'argent. Il désespère de tous ces gens qui tortillent la réalité pour ne pas la changer.

Il peste contre tous les porte-plumes des princes qui mènent la société. Dans cet esprit, il raille volontiers les sorties des éditorialistes de *La Presse* ou de *The Gazette*, ou d'autres genres de plumitifs qui soutiennent l'immobilité politique au profit du régime en place.

Il ne comprend pas ces intellectuels qui réclament du changement, mais dont la pensée se perd dans une réflexion qui finit par

s'enrouler sur elle-même, jusqu'à produire ce nœud avec lequel ils finissent par s'étouffer. La « continuation du placotage » le désespère, sans qu'il se montre anti-intellectuel pour autant, bien au contraire.

## Conscience sociale

Ses préoccupations sociales pour les laissés-pour-compte de sa société apparaissent partout dans ses chroniques. Ainsi la question du logement pour tous l'intéresse par exemple beaucoup plus que celle de la construction des autoroutes. On le voit plonger dans les arides statistiques du chômage pour essayer de départager les mirages de la réalité. Et il parle plus d'une fois de sa Gaspésie natale avec infiniment de tendresse.

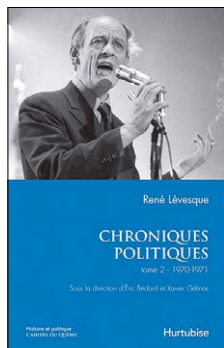
Mais le voici qui devise aussi de littérature ici et là. Anne Hébert, Fernand Ouellette, la narration d'une rencontre en avion avec Gaston Miron, alors en route comme lui pour Toronto. Il suit de près l'essayiste Pierre Vadeboncoeur dont il parle volontiers. Ses réflexions sont souvent émaillées de références à une culture pétrie à l'évidence par une fréquentation de la littérature.

Au moment où survient la crise d'Octobre, il est à se questionner sur le sens social des médecins, lesquels lui semblent de soucier bien davantage de développer leurs privilèges que d'assurer à tous des soins dignes de ce nom. En matière de santé, il se montre notamment favorable à la légalisation de l'avortement.

Mais qu'a-t-il à dire en cette période trouble aux militants du Front de libération du Québec? Au tempérament bouillant et sans compromis de ces jeunes révolutionnaires, il rétorque que la situation n'est pas absolument bouchée comme ils le prétendent. Elle est difficile, certes, mais il existe tout de même des passages par lesquels il est possible de se faufiler pour éviter un bain de sang et en arriver à changer résolument le monde. À propos du monde, on sent d'ailleurs souvent Lévesque se retenir de commenter davantage la politique internationale. Il évoque néanmoins Salazar, Nasser, la question de l'Irlande. Il fait volontiers des détours par Singapour, l'Allemagne, le Chili, le Vietnam, etc. Non, il ne me vient pas en tête d'autres politiciens québécois qui replacent ainsi constamment leur patrie dans ce grand horizon du monde.

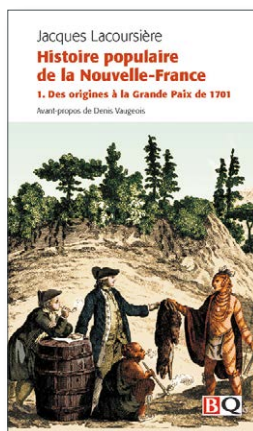
Les sujets qu'il traite sont en vérité très variés. Cela l'étonne lui-même. Il dit: « Je n'aurais pas cru, très franchement, pouvoir ainsi tenir le coup du lundi au samedi, beau temps mauvais temps, à travers toutes les sautes de l'humeur comme de l'inspiration... »

Au Québec, je ne vois pas d'autres figures politiques qui ont tenu la plume d'une pareille façon. Pour peu qu'on substitue quelques noms du passé à d'autres de notre présent, ces textes énergiques étonnent tant ils apparaissent encore neufs. ♦



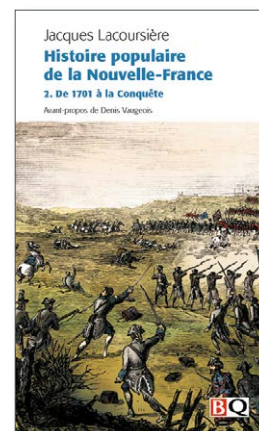
René Lévesque  
**Chroniques politiques**  
**Tome 2 — 1970-1971**  
Montréal, Hurtubise,  
2017, 1130 p., 69,95 \$

# NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2017



978-2-89406-405-4  
320 p. | 13,95 \$

En librairie  
début septembre



978-2-89406-406-1  
336 p. | 13,95 \$

En librairie  
début septembre

## La littérature d'hier à aujourd'hui



978-2-89406-407-8  
288 p. | 14,95 \$

En librairie  
fin septembre

**livres-bq.com**

Les prix sont indiqués sous réserve de modifications.

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



# Passer l'hiver et puis revenir

Edgar Kosma

*La nuit je mens je bois des IPA je croise des gens louches je parle avec un accent québécois je fais des karaokés je fume des bitch clopes j'écoute Bashung puis parfois quand je rentre je prends des photos du centre-ville depuis mon balcon si je suis encore en état de le faire.*

J'ai atterri à Montréal le 6 mars 2017 pour une résidence d'écrivain de deux mois à l'invitation du CALQ et de l'UNEQ. Ce jour-là, rayonnait le soleil prometteur d'un printemps prompt à se déployer, je pensais naïvement qu'il me faudrait juste faire preuve d'un peu de patience, l'affaire de quelques jours, tout au plus.

Une semaine plus tard eut lieu ce que les médias locaux appelèrent « la tempête du siècle ». Un mètre de neige en pleine ville, j'étais dérouter, je ne savais même pas si je pouvais sortir ou si je devais attendre, je n'avais jamais vu ça ailleurs que dans les Alpes, à 2000 mètres d'altitude. Au même moment, sur Facebook, mes amis bruxellois publiaient des photos printanières, ces premières émotions qu'on fait semblant d'avoir oubliées pendant l'hiver afin de mieux les apprécier lorsqu'elles réapparaissent.

Le printemps ne s'est finalement jamais vraiment imposé durant mes deux mois de résidence et lorsque je suis reparti, le 27 avril 2017, un soleil radieux illuminait enfin la carlingue de mon avion Air Canada, il y avait là une sorte d'ironie météorologique un peu cruelle, mais je ne ressentais aucune amertume, je venais tout de même de vivre deux des plus beaux mois de ma vie, ce n'était pas rien. « Passer l'hiver », l'expression prend un sens tout particulier quand on se trouve sur cette rive de l'océan Atlantique.

Fin du point météo.

Il arrive souvent que des gens me demandent ce que je fais dans la vie, c'est plutôt normal. Dois-je leur répondre que j'écris des romans et que, parallèlement, je suis aussi scénariste BD ? Ou plutôt que je suis scénariste BD et que, parallèlement, j'écris aussi des romans ? Qu'est-ce qui régit l'ordre et la hiérarchie dans nos pratiques ? Ce qu'on a débuté en premier ? Ce qui nous rapporte le plus d'argent ? Ce dans quoi l'on se sent le mieux ? Comment savoir ?

Pour ne pas laisser mes interlocuteurs dans le vent, je choisis parfois le terme « auteur » que je trouve plus large qu'« écrivain » et qui a pour mérite d'inclure le métier de scénariste BD. Mais en réalité, il serait peut-être plus juste de parler d'« artiste narratif », ce qui englobe tout ce que je fais, en laissant même la porte ouverte à de futures pratiques naissantes, comme la poésie, les paroles de chanson et d'autres formes encore à inventer.

Durant ces deux mois de résidence passés à Montréal, j'ai travaillé sur mon quatrième roman, *Out of Office*, un roman noir qui se déroule dans une compagnie d'assurances fictive, inspiré de la vague de suicides chez France Télécom en 2009, et qui suit le parcours d'un de ses employés dont la chute sera inéluctable, bien sûr.

L'un des enjeux sera d'insérer dans un récit romanesque ce qui en est de prime abord le plus éloigné : une offre d'emploi, un CV, des courriels, un PV de réunion... Ces documents, bien que totalement inventés, apporteront un surplus de réalisme, et seront présentés avec une mise en forme plus administrative, moins littéraire, que les autres chapitres qui eux, par effet de contraste, tomberont dans le jeu de l'hyper-subjectivité.

Un jeu entre le vrai faussé, devenu littéraire, et la fiction, l'illusion du romanesque, où le réel et le fictif se mélangent sans cesse, confrontation entre deux extrêmes, attirance pour l'a priori non conciliable, voilà en partie ce qui m'anime en tant qu'artiste narratif.

Durant ma résidence, les gens me demandaient souvent si mon roman avait un rapport avec Montréal et/ou si la ville m'inspirait pour écrire. Je me sentais parfois un peu mal à l'aise de ne pas pouvoir aller dans leur sens, mais j'étais bien obligé de leur dire la vérité : non, *Out of Office* n'a rien à voir avec Montréal puisque l'histoire se déroule en banlieue parisienne et que c'est un projet débuté il y a longtemps. Ceci dit, Montréal possède une vraie énergie et doit être une source d'inspiration sans fin pour les auteurs et tous les artistes, c'est évident, cela se sent et se ressent dans tous les coins et recoins de la ville. Mais quand j'écris, je ne suis nulle part ailleurs que dans ma tête, c'est finalement là que ça se passe, et que je me trouve dans un bar à Bruxelles ou à la Grande Bibliothèque de Montréal, cela importe peu dans mon processus créatif.

J'écris ça, puis je me souviens que, quelques jours après mon arrivée, en mars dernier, à la fenêtre de mon logement, j'écrivais ces mots dans mon journal de résidence, face à la brume froide et grise :

*Ce matin, depuis le balcon de mon studio situé au 20<sup>e</sup> étage de l'immeuble Rigaud, je me dis que les « Salary Men » (comme on dit à Tokyo) des gratte-ciels du centre-ville de Montréal ont sûrement besoin d'une double dose de café pour s'extraire de la nuit et se mettre au travail. (Peut-être l'un d'eux sera-t-il licencié aujourd'hui ? Peut-être grimpera-t-il sur le toit de la tour pour sauter dans le vide ?)*

Après quelques jours, mon roman et mon réel montréalais commençaient donc déjà à se confondre, c'était plutôt bon signe pour la suite des opérations. Comme vous le constaterez si vous me lisez jusqu'au bout, je suis d'ailleurs revenu cet été à Montréal pour en poursuivre la rédaction. Et depuis une terrasse non-fumeur ensoleillée, je me dis que oui, une ville peut inspirer un écrivain, même s'il écrit sur une autre ville, après tout, un roman n'est pas un guide de voyage, un roman est un voyage, et se trouver loin de chez soi pour écrire ne peut être qu'une excellente chose. ♦

Montréal, juillet 2017

# LA CULTURE EN REVUES

ARTS VISUELS CINÉMA  
CRÉATION LITTÉRAIRE CULTURE ET SOCIÉTÉ  
HISTOIRE ET PATRIMOINE LITTÉRATURE  
THÉÂTRE ET MUSIQUE THÉORIES ET ANALYSES

**sodep**

Société de développement  
des périodiques  
culturels québécois

LES REVUES  
CULTURELLES QUÉBÉCOISES  
**SOPEP.QC.CA**





Design graphique © www.grafiquesdsg.com



**la librairie Vaugeois inc.**

1300 av. Maguire  
Québec, Qc  
G1T 1Z3  
418-681-0254

librairievaugeois.com  
librairie.vaugeois@gmail.com

suivez-nous :  

## Erratum

Dans la critique de François Cloutier, « Au-delà d'Octobre 1970 » (no 166, p. 46), nous aurions dû lire que Richard Vallerand a illustré l'ouvrage et qu'il a été scénarisé par André-Philippe Côté.

Dans la critique « À bout portant » signée par Isabelle Beaulieu (no 166, p. 26), la citation suivante était tirée de l'ouvrage de Jean-Simon DesRochers, mais n'était pas indiquée comme telle : « La suite est aussi brutale que rapide. Des mouvements secs, sans tendresse, des chairs violentes qui s'amuse à se frapper jusqu'à l'idée d'un plaisir. »

**Vous pensiez que le théâtre  
féministe était mort ?**

**LA COALITION DE LA ROBE**



**En librairie le 26 septembre**

MARIE-CLAUDE GARNEAU • MARIE-ÈVE MILOT  
MARIE-CLAUDE ST-LAURENT  
ILLUSTRATIONS MARIE CHÉNIER

ISBN 978-2-89091-611-1 • 134 pages • 14,95 \$

les éditions du remue-ménage



# Très étonnants voyageurs

Éric Dupont

Ou comment j'ai trouvé un bout de Moldavie sur la plage de Saint-Malo.

Chaque année en juin se tient à Saint-Malo le festival Étonnants Voyageurs qui réunit trois jours durant plusieurs dizaines d'auteurs, poètes et cinéastes francophones de partout dans le monde. J'y étais pour parler de mes livres, non pas comme invité du festival, mais comme hôte de la Maison du Québec à Saint-Malo. Je me suis bien amusé. J'avais accepté l'invitation en partie pour pouvoir sortir de Paris où j'étouffais depuis quelques mois. J'ai ainsi pu jaser de mon travail d'écrivain en échappant au supplice de la table ronde, cet exercice incontournable et souvent stérile qui consiste à placer aléatoirement sur une table de dissection une machine à coudre et un parapluie pour leur demander à tour de rôle : « Aimez-vous les caramels mous ? » S'ensuit une discussion douceuse et convenue où chacun tente de placer les phrases qu'il a préparées tout en ignorant du mieux possible les propos des autres invités, voire les questions qui lui sont posées.

## « Aimez-vous les caramels mous ? »

Je m'en suis quand même tapé une à Saint-Malo parce que j'étais attiré par un nom : Vladimir Lortchenkov. Écrivain russophone moldave, il réside depuis deux ans au Québec. J'avais lu son premier livre, *Des mille et une façons de quitter la Moldavie* (Mirobole, 2014), un sourire épais aux lèvres. C'est que notre nouveau compatriote est très drôle. Je ne sais d'ailleurs pas s'il mesure toute la finesse de sa drôlerie. Il nous en a donné la preuve en s'endormant pendant que les autres auteurs parlaient de leur livre. Réveillé par la question de l'animateur, Lortchenkov s'est contenté de dire que l'écrivain est un enfant qui joue. Il semblait un peu ennuyé par toutes ces questions. Ensuite, la table ronde a tourné en eau de boudin et s'est achevée sur les propos interminables d'un auteur belge.

Lortchenkov était pourtant bien à sa place à ce festival, car les personnages des *Mille et une façons de quitter la Moldavie* sont de très étonnants voyageurs que je vous invite à découvrir. Dans cette ancienne république soviétique que l'auteur décrit comme le pays le plus pauvre d'Europe, tout le monde veut émigrer. Où ? Vers l'Italie, bien sûr ! Les personnages de Lortchenkov considèrent ce pays comme un eldorado, une terre promise.

Lortchenkov mélange avec beaucoup d'adresse des anecdotes assez plausibles pour que l'on comprenne qu'elles se sont réellement produites – par exemple, l'histoire de ces pauvres diables du village de Larga à qui l'on a promis un voyage en autobus vers l'Italie mais qui aboutissent à Chisinau, capitale de la Moldavie –, et des récits sortis tout droit de son imagination peu embarrassée par la vraisemblance, telle l'histoire de ce Vassili prêt à tout pour émigrer et qui transforme son tracteur tantôt

en avion, tantôt en sous-marin. L'auteur ne recule pas devant la cruauté. Ainsi, quand Maria se dirige vers l'acacia pour s'y pendre parce qu'elle ne supporte plus cette vie de pauvreté sans issue, c'est parce que son mari, au courant de ses projets de suicide, lui avait demandé de ne pas attacher sa corde à la branche du noyer : « Tu vas casser les branches du bas, là où la récolte est la plus abondante. » Lortchenkov doit être dans sa vie une personne très pragmatique. On sait de lui qu'il a grandi dans tous les coins de l'Union soviétique, car son père était officier de l'armée. Mourmansk, Kiev, Chisinau... il connaît toutes ces villes ! Il paraît qu'il adore Tadoussac où il m'a confié vouloir prendre sa retraite. L'hiver, Mourmansk et Tadoussac doivent se ressembler.

Mais retournons à ces pauvres Moldaves désespérés qui, dans l'espoir d'obtenir un visa de voyage, forment une équipe de curling, un sport dont ils n'ont jamais entendu parler. Apitoyons-nous un instant sur ce pope qui prend la tête d'une croisade pour sauver l'Italie de la perdition (et la repeupler de Moldaves au passage), ayons une pensée, une prière, pour ce président qui feint sa propre mort pour émigrer vers Milan où il compte ouvrir une pizzeria, un destin qu'il considère préférable à celui de chef d'État moldave. Les fans d'Andrei Kourkov (*Le pingouin*) se sentiront chez eux. On devine cependant un raffinement différent dans l'absurde chez Lortchenkov, dont les personnages s'expriment d'une manière assez étonnante étant donné leur faible niveau d'instruction. Le résultat n'en est que plus frappant. Kourkov, qui préface volontiers les livres de Lortchenkov, déclare : « À l'heure actuelle, Vladimir Lortchenkov est sans aucun doute la voix la plus fraîche et la plus ironique de la nouvelle littérature russophone. »

Dans *Le dernier amour du lieutenant Petrescu* (Agullo, 2016), Lortchenkov nous ramène en Moldavie où nul autre qu'Oussama ben Laden s'affaire derrière un comptoir à chawarmas. Le pays devient une plaque tournante du terrorisme islamiste international. Et déboulent ces idées tellement rocambolesques qu'on se demande où l'auteur les prend, en les lui enviant quand même un peu. Il y a quelque chose du baron de Münchhausen dans les personnages de Lortchenkov, un élan qui vous fait accepter toutes leurs lubies et leurs transports les plus fous.

Notre nouvel auteur québécois n'a pas encore d'éditeur dans son pays d'accueil. Attention, l'absurde pourrait vous engloutir... ♦

***Des mille et une façons de quitter la Moldavie***

Bordeaux, Mirobole, 2014, 256 p.

***Le dernier amour du lieutenant Petrescu***

Villeneuve-d'Ornon, Agullo, 2016, 308 p.

***Les aventures de Séraphim, prophète moldave oublié des dieux***

Paris, Pocket, 2016, 396 p.



# création

cahier

Savoie -  
Bernard  
Gill  
Hellman

Une nouvelle

Des poèmes inédits

Une lecture illustrée



# Des bouchées de Chloé

Chloé Savoie-Bernard

Ma mère m'appelait « bébé popotte » ; contrairement à plusieurs enfants, je n'ai jamais fait la fine bouche. J'avalais goulûment ce qu'on me préparait, le veau écrasé, les fruits en compote, les yogourts maison. Assise dans la chaise haute, j'agrippais la cuillère qu'on me tendait pour la diriger directement dans ma bouche. Je ne voulais pas perdre une miette. Aujourd'hui encore j'aime la nourriture avec une ferveur extatique, qui s'approche de la frénésie. Ma voracité est patente pour quiconque me connaît. Au restaurant, mes amis appellent mes bouchées des bouchées de Chloé. Je termine le contenu de mes assiettes avant tout le monde, je mange beaucoup et j'en voudrais toujours plus.

À l'âge où je développais cette passion pour la nourriture, vers deux ou trois ans, pendant que ma grand-mère me regardait manger, je me suis étouffée. J'ai eu le temps de devenir bleutée avant qu'elle ne me brasse suffisamment pour que je crache le morceau qui entravait ma respiration. Déjà s'enracinait à l'intérieur de moi l'idée qu'aimer manger comme je le faisais pouvait me tuer. Quelques mois plus tard, ma mère m'a laissée seule une minute. J'en ai profité pour boire le savon à vaisselle rangé sous l'évier. Igloo igloo igloo, presque tout avalé. Quelques instants plus tard, quand je suis allée parler à ma mère, en même temps que mon babil sont sorties de ma bouche des bulles de savon qui ont tournoyé quelques instants au-dessus de moi avant d'éclater. Ma mère m'a tout fait régurgiter en enfonçant ses doigts au fond de ma gorge.

Plus tard je n'ai plus eu besoin des doigts de ma mère pour me guérir de ma gourmandise, plus tard comme beaucoup d'adolescentes je me suis mise à quatre pattes devant le bol de toilette et c'était avec mon propre index, mon propre majeur que je me chatouillais la lurette pour évacuer la nourriture mangée en trop. Je mangeais pour me désennuyer, mais ensuite mes cuisses grossissaient, ça m'embêtait. Pour remplir les trop longues journées, je lisais des livres, beaucoup de livres, je lisais avec la même ardeur que je bouffais, pourtant rien ne semblait me remplir assez fort pour que j'arrive à satiété. Alors j'ai essayé les troubles alimentaires comme on essaie une robe : ça ne m'allait pas très bien. Élève appliquée, je m'efforçais d'être anorexique, d'être boulimique, en alignant mes comportements sur les critères du DSM-III qui appartenait à ma mère psychologue. J'étudiais aussi les témoignages de filles anorexiques sur internet ; je trouvais ces filles plus créatives que moi. Comme elles, j'essayais d'éplucher mes raisins pour qu'ils ne contiennent presque plus de calories.

De me brosser les dents, de croquer des glaçons pour faire croire à mon système qu'il était alimenté quand je sautais rageusement des repas.

Reste qu'à l'école des troubles alimentaires, je me trouvais moyenne, voire médiocre. Je ne réussissais jamais à être assez maigre pour que ce soit alarmant, et je m'en voulais lorsque je faiblissais et revenais à mon amour du gavage pour me remplir de profiteroles ou de pain brioché. Trop gourmande pour être une bonne anorexique et trop névrosée pour ne pas me faire dégueuler... Décidément, j'échouais sur tous les plans. Mes parents sont d'ailleurs tombés des nues quand, essouffée, je me suis présentée à l'urgence psychiatrique : leur étonnement m'a semblé la preuve que je n'étais pas une malade bien convaincante. Je sentais confusément que j'aurais dû mieux m'appliquer pour devenir une bonne anorexique, je me disais que les bonnes anorexiques arrivent à en crever alors que je restais vivante, bien vivante. Même pas particulièrement chétive.

Quelques fois, j'ai cru de manière aigüe que j'allais mourir, bien davantage que lorsque je m'essayais aux troubles alimentaires : au Brésil, j'ai perdu pied lors d'un trek où on faisait de l'escalade sauvage. Retenue par aucune corde de sécurité, j'ai déboulé le long des roches jusqu'à ce qu'on finisse par me rattraper. J'en ai été quitte pour une cheville tordue. Une autre fois, j'ai essayé de me pendre avec le cordon de ma robe de chambre, la corde étant trop mince, je devais bien me douter qu'elle n'allait pas tenir le coup..., elle a cassé dès que j'ai sauté en bas de la chaise. Et puis il y a eu cet accident de ski alpin, j'allais trop vite, je suis sortie des pistes balisées, j'ai défoncé la clôture de plastique orange et je suis tombée en bas d'une falaise. Une heure plus tard, avec beaucoup de précautions, des ambulanciers sont venus me chercher, me hissant sur une civière. Je m'étais évanouie. On m'a dit que si j'étais tombée quelques centimètres plus à droite, je me serais empalée sur une roche pointue. Je n'ai pourtant rien eu, sauf du mal à marcher pendant quelques jours. Contusions internes. La soirée même, à l'hôpital où j'avais été conduite, ma mère m'a apporté trois beignes pour me réconforter, deux au sucre et un glacé au chocolat. Soyez gentil et vous aurez du dessert, passez proche de crever et allez directement aux joies gustatives ; faites comme d'habitude, mademoiselle, jouez avec la mort et empiffrez-vous, semblaient me dire les lignes de la main avec laquelle j'ai saisi les beignes pour les manger coup sur coup. Et c'est lorsque le *sugar rush* a embarqué que j'ai réalisé que j'étais bien vivante. ♦

Chloé Savoie-Bernard a publié *Des femmes savantes* (2016) et *Royaume scotch tape* (2015). Elle a toujours vécu à Montréal, où elle rédige une thèse sur la poésie féministe québécoise.

Alain Lefort est photographe et portraitiste. Il collabore régulièrement à LQ. [alainlefort.com]

# Au village

Création | Poésie  
Marie-Andrée Gill

Au village, j'ai entendu dire que c'est à cause qu'on donne trop de sucre aux enfants qu'ils peuvent prédire les tempêtes.

Au village on laisse le clou rentrer dans le pied profond jusqu'à cueillir le tétanos comme une surprise. On se regarde vivre, on se vire à tous les chars qui passent : c'est la danse farouche de l'hiver quand il nous emballe dans son remède de lenteur.

Je sais pas ce qu'il va falloir pour exister assez fort, avec le wi-fi d'une tanière à dormir la moitié du temps qu'il faut pour savoir regarder le corps flambant nu de la terre.



Au village, les jours où ça va moyen, j'arsoude chez le monde, le monde chez qui tu rentres de même sans cogner là. Pis avec mes morceaux de tempête accrochés partout au-dedans comme au-dehors, je te lâche le call que tout le monde lâche dans les mêmes circonstances, j'leur chante :

« Y a-tu d'la bière icitte, y a-tu d'la bière icitte, si y a pas d'bière icitte moé j'sacre mon camp d'icitte »

À partir de d'là  
je pense pu  
à rien pantoute.

Au village, y a toujours moyen de se faire sacrer patience quelque part. On suit la piste des bêtes jusqu'à la tour de cellulaire, on partage du silence pis le soir la pleine lune nous fait faire des rêves d'apocalypse.



Au village, j'ai entendu dire que c'est à cause qu'on donne trop de sucre aux enfants qu'ils peuvent prédire les tempêtes.



Au village la tv nous fait oublier la révolte  
on sait pu rien lire sauf les accidents  
sur les journaux du dépanneur  
les plus belles robes du tapis rouge  
l'état de santé de Dominique Michel  
la nouvelle demeure de Mario Pelchat  
les six quarante-neufs qu'on liche.

Au village, j'ai rencontré une fille du rang  
elle me dit qu'elle peut pas avoir de bébé  
et pis qu'hier a s'est étouffée ben dur avec un steak.  
Une chance à matin je me suis levée lente  
et miraculeuse pour affronter la rangée de légumes mous du Bonichoix.



Au village on barre pas.

En tout cas, si tu fermes la porte je souhaite  
qu'elle soit pas au niveau,  
qu'il reste un jour – un rai de lumière – juste un petit jour  
qui me laisse entrer en sifflant le vent du nord  
pour qu'à chaque fois j'arrive un peu avec la neige folle  
en dessous de ta catalogue.



Au village y a des jours où je voudrais écrire  
des mots d'amour en police Wingdings 72  
pour que tout le monde les voie  
et personne comprenne  
comment je suis conne.

Y a des jours où je voudrais écrire ton prénom  
avec le mouillé de la zamboni  
à l'aréna coulé de mon cœur coulé  
là où les dauphins continuent de sauter.



Au village, le trente et un au soir on se met sur notre trente-six. On s'en va manger une fondue avec le plus beau monde. Il a tombé une grosse poudre faudrait pas rester en rack chu en robe même pas de soute. Tu contournes les arbres dans la nuit, tu vires sur un dix cents, des branches dans face la neige dans les yeux: c'est pas avec toi que je vais rester pris.

Je me suis dit que ça ferait un beau titre de quelque chose: Il danse avec les ski-doods.



Au village, je crois juste les grafignes que j'ai faites sur ton dos.  
On a la langue achalandée, emportés par une vague de fort  
et nos sexes clignotent dans la nuit tremblante.

Partout sur nos peaux de bêtes: une lumière noyée.

Je te l'amène ta peau, chez nous.  
Le fjord peut aller se coucher.  
Nous autres on dormira pas.



Au village je mets ma belle robe pour aller fendre du bois,  
chanter des tounes aux chevreuils  
cueillir l'écorce de mon reste de cœur  
que la plus grosse partie s'est effilochée dans la rivière.

J'me suis vêlée dans mes accroires  
pour faire changement  
ici le hasard s'éparpille  
comme les outardes savent pas se perdre.

J'aimerais aller me promener en char,  
prendre une poffe de ton cou  
quelque part sur la rue principale,  
me sentir assez vivante pour un autre hiver.



Au village sont étalés les animaux blessés de mon silence,  
moé, petite fille lâchée lousse  
petite fille de merci-bonsoir pis chow-bye  
à licher mes bobos  
dans la fatigue de plaire.



Au village on se promène en char, on lance des roches sur les crisses de lampadaires qui nous empêchent de voir la nuit.

Pas chercher la marde, faire comme tout le monde pis rester tranquille parce que toute se sait.

Toute.

Ou ben oui chercher le trouble  
pis au moins on sait le goût que ça peut avoir  
de vivre une histoire

de village.

(Extraits de la collection « Immersion Occupée », des éditions OQP, à paraître cet automne.)

---

**Marie-Andrée Gill** est née à Mashteuiatsh et demeure maintenant à L'Anse-St-Jean. C'est une fille de village.



# Abonnement

Quatre numéros par année

Frais postaux et taxes inclus

## LOCAL

Abonnement individuel (1 an)	63,24 \$
Abonnement individuel (2 ans)	114,98 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	126,47 \$

## ÉTATS - UNIS

Abonnement individuel (1 an)	85,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	135,00 \$

## INTERNATIONAL

Abonnement individuel (1 an)	95,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	150,00 \$

[revue-estuaire.com](http://revue-estuaire.com)

estuaire

C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville, Province \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_

Téléphone \_\_\_\_\_

Courriel \_\_\_\_\_

Abonnement à partir du numéro \_\_\_\_\_



André Major  
 Domingo Cisneros  
 Pierre Senges  
 Hélène Frédérick  
 Pierre Ouellet  
 Guillaume Asselin  
 François Gagnon  
 Christine Palmiéri  
 Filippo Palumbo  
 Antoinette de Robien  
 Catherine Harton  
 Gérard Cartier  
 Franck Vilain  
 Aleš Šteger

Gorazd Kocijančič  
 Miljana Cunta  
 Stanka Hrastelj  
 Roger Des Roches  
 France Mongeau  
 Guillaume Lebel  
 Marie-Hélène Montpetit  
 Larry Tremblay  
 Dario Larouche  
 Monique Deland  
 Émile Martel  
 Rober Racine  
**Portfolio :**  
 Mercedes Font



En vente dans toutes les librairies  
 Le numéro : 12 \$  
[www.lesecrits.ca](http://www.lesecrits.ca)

Une lecture illustrée  
de Michel Hellman -

# Serge Bouchard

## LES YEUX TRISTES DE MON CAMION

Boréal (2016)



Ce que j'aime le plus avec Serge Bouchard, c'est sa capacité à s'émerveiller de tout. J'ai découvert son univers avec l'émission de radio "De remarquables oubliés" qui était diffusée à Radio-Canada.

J'ai été séduit par l'univers de ce poète anthropologue qui réussit si bien à parler de l'Amérique, son histoire, ses personnages, la beauté de son territoire.

à s'émerveiller de tout. J'ai découvert son univers avec l'émission de radio "De remarquables oubliés" qui était diffusée à Radio-Canada.



"Les yeux tristes de mon camion" est un recueil d'une trentaine d'essais. Dans ce style qui lui est propre, l'auteur parle de tout, ce qui l'intéresse, de tout ce qui l'intéresse (et il y a beaucoup de choses...) en évoquant un passage des souvenirs, sa vie.



Son livre est un genre de best-seller fantastique dans lequel son camion prend vie, comme sa vieille ville ou le stade olympique, devenu monument à la fortune sacrée.





c'est aussi un livre animé par des personnages plus grands que nature, bien que souvent négligés par l'histoire. Autochtones, c'étaient le frère Marie-Victorin, amoureux des bois, explorateurs

ou la tante Monique, de Santa Morica... (ou le cacajon).

Serge Bouchard parle de ces gens qui ont su reconnaître le territoire, le comprendre, l'habiter. Il célèbre cette "communauté de nomades" comme il célèbre le métissage. Son regard empreint de nostalgie peut parfois sembler pessimiste.



Mais c'est aussi un regard rempli  
d'espoir, et surtout de poésie.



Le regard d'un artiste qui transforme  
ce qui l'entoure.

Muller

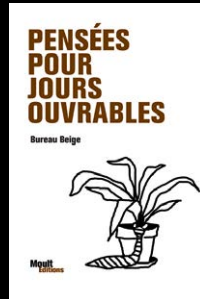
# Critiques pour emporter

Sébastien Dulude, Ralph Elawani, Jérémy Laniel et Annabelle Moreau



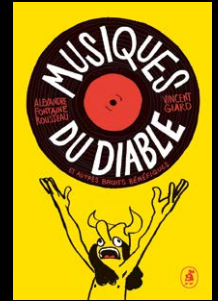
« Chienne », « Hydre », « Sirène » :  
le bestiaire féministe de Chloé  
LaDuchesse mord délicatement.  
Comme une veuve noire. (S.D.)

Chloé LaDuchesse  
*Furies*  
Mémoire d'encrier, 2017



Si Gavin McInnes, de *VICE*, n'avait  
pas lâché *Milo Goes to College* pour  
niaiser avec Milo Yannopoulos. (R.E.)

Alexandre Fontaine-Rousseau  
et Vincent Giard  
*Musiques du diable et autres  
bruits bénéfiques*  
Éditions de Ta mère, 2017



Les rêveries d'un promeneur solitaire  
en plein cœur de la cité. (J.L.)

Bronwyn Chester  
*Une île d'arbres. 50 arbres,  
50 façons de raconter  
Montréal*  
Marchand de feuilles, 2017

Une présentation  
de Ciprolex®. (R.E.)

Si le travail, c'est la  
santé, ce livre en est  
l'anesthésiant. (S.D.)

Bureau Beige  
*Pensées pour jours ouvrables*  
Moults Éditions, 2017

Une plongée dans les archives  
photo de *La Presse* sur Montréal...  
mais où est le guide ? (A.M.)

Dinu Mumbaru et Laurent Turcot  
*Promenade dans  
le passé de Montréal*  
Éditions La Presse, 2017



Des ovnis jouissifs dont on avait fini  
par douter de l'existence.  
Mais Patrick Brisebois existe-t-il ?  
Une réédition comme une apparition  
de la Vierge. (S.D.)

Patrick Brisebois  
*Carcasses au crépuscule*  
L'Écrou, 2017

Quand l'écriture est un lieu  
où chaque mot compte, jamais  
la prose libre n'a si bien porté  
son nom. (J.L.)

Maggie Roussel  
*À l'œil nu*  
Le Quartanier, 2017



On retrouve François Blais  
comme notre pull préféré  
oublié au chalet :  
avec grand plaisir ! (J.L.)

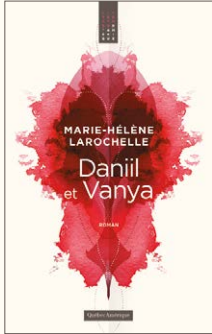
François Blais  
*Les rivières suivi de Les  
montagnes*  
L'instant même, 2017

Pose la question :  
Comment le verre  
peut-il être à moitié vide  
s'il n'y a pas de verre ?  
(R.E.)

Maxime Blanchard  
*Le Québec n'existe pas*  
Varia, 2017

De la poésie romantico-sensible  
au Quartanier ? Voilà un recueil qui ne  
passera pas à l'Histoire – mais que  
l'on me pend à un lampadaire  
si je fais erreur. (S.D.)

Charles-Philippe Laperrière  
*Barbare amour*  
Le Quartanier, 2017



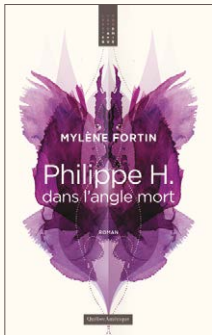
**MARIE-HÉLÈNE LAROCHELLE**

## Daniil et Vanya

« Il y a quelque chose de cruel et de pervers dans ce roman qui rappelle inévitablement, en raison de la présence de jumeaux maléfiques, *Le grand cahier* d'Agota Kristof, mais avec une bonne dose d'humour noir. »

Chantal Guy, *La Presse*

**Février 2017**



**MYLÈNE FORTIN**

## Philippe H. dans l'angle mort

« Une belle exploration de la folie du quotidien, alors qu'on cherche sans cesse à apposer une étiquette sur les moindres excentricités. »

P.-A. Buisson, *Ton Barbier*

**Mars 2017**

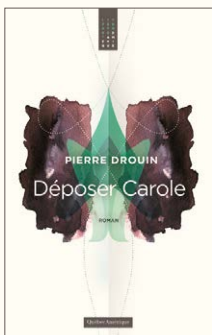


**JOANNE GAUTHIER**

## Le Cri des oies

*Ce soir, je ne suis plus certaine que je t'aime. Je pense que tu nous dois des excuses. Si tu étais là, devant moi, je t'arracherais le cœur, tout juste là où je ne sens plus rien.*

**Septembre 2017**



**PIERRE DROUIN**

## Déposer Carole

*Elles m'ont élevé comme ça, avec les fantômes et les esprits qui flottaient dans les effluves de cigarette, d'encens et de café instant.*

**Octobre 2017**

# RACONTER L'ICI ET L'AILLEURS



© François Couture

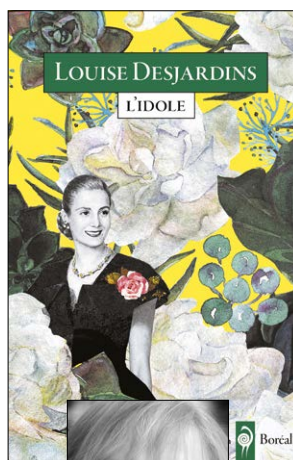
**Stéphanie  
Filion**

**GRAND  
FAUCHAGE  
INTÉRIEUR**

176 pages • Roman

Au cœur du  
Moyen-Orient,  
la transformation  
d'une femme.

EN LIBRAIRIE



© Gaëtan Beauchamp

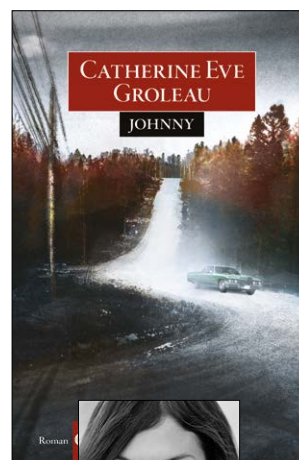
**Louise  
Desjardins**

**L'IDOLE**

248 pages • Roman

Buenos Aires,  
est-ce assez loin  
quand on veut  
disparaître ?

EN LIBRAIRIE



© François Couture

**Catherine Eve  
Groleau**

**JOHNNY**

208 pages • Roman

Elle est  
partie, laissant  
les enfants  
au chalet.

EN LIBRAIRIE  
LE 19 SEPTEMBRE



© Martine Doyon

**Lise  
Tremblay**

**L'HABITUDE  
DES BÊTES**

168 pages • Roman

L'homme  
serait-il plus  
sauvage que  
le loup ?

EN LIBRAIRIE  
LE 26 SEPTEMBRE

 **Boreál**

[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)



12 \$